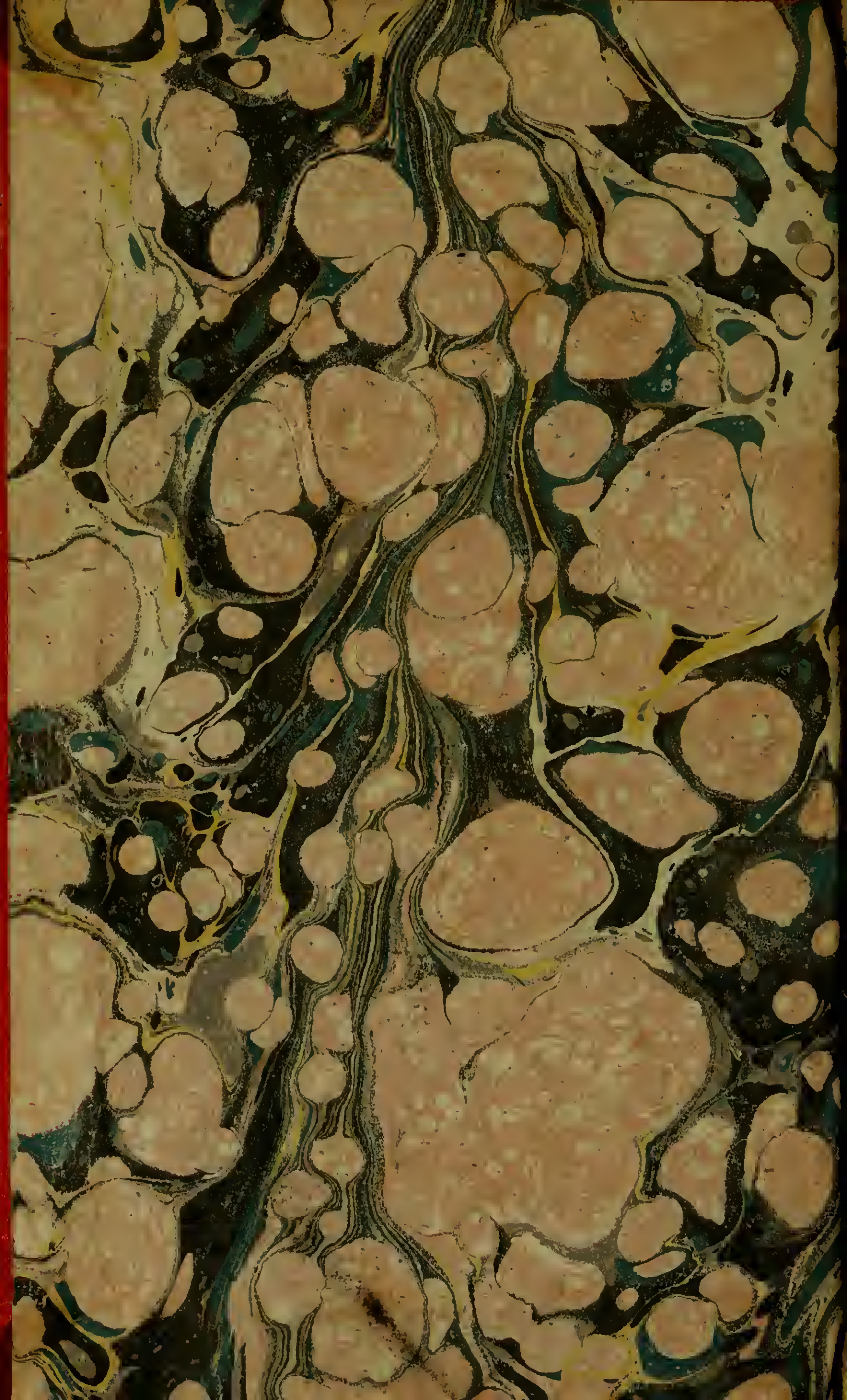
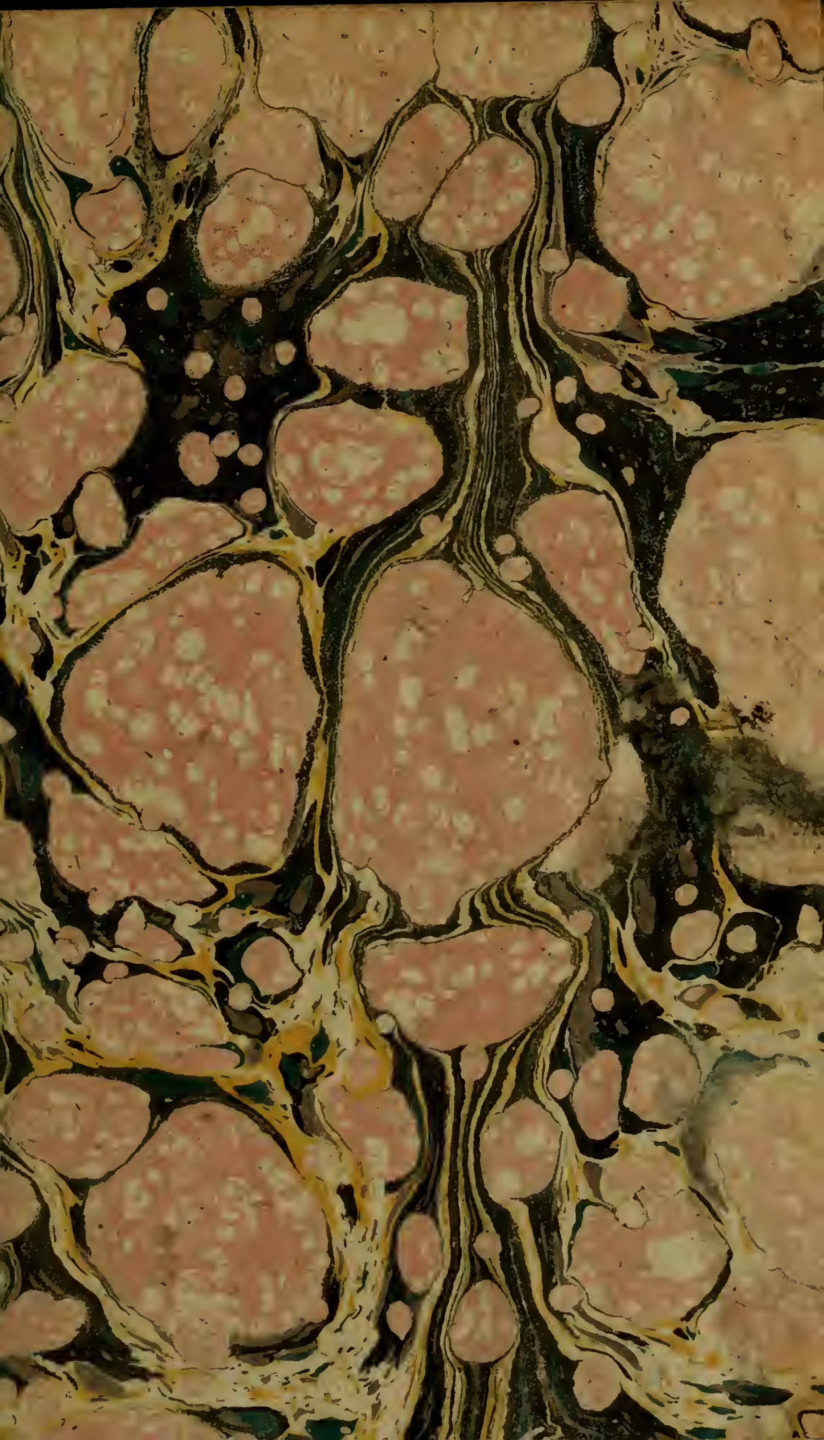






Grasset Saint-Sauveur, J.
3 Bde. u. 1 Atlas m. 30 Kf.

VOYAGE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE

ET PITTORESQUE

DANS

LES ISLES ET POSSESSIONS

CI-DEVANT VÉNITIENNES DU LEVANT.

VOYAGE
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
ET PITTORESQUE
DANS
LES ISLES ET POSSESSIONS
CI-DEVANT VÉNITIENNES DU LEVANT;

SAVOIR:

CORFOU, PAXO, BUCINTRO, PARGA, PREVESA, VONIZZA, SAINTE-MAURE, THIAQUI, CÉPHALONIE, ZANTE, STROPHADES, CÉRIGO et CÉRIGOTTE;

CONTENANT la description de chacune de ces îles et possessions, l'histoire et les monumens anciens, le gouvernement, les forces navales et terrestres que les Vénitiens y entretenoient, la religion, les mœurs, les usages, les productions locales, l'industrie, la navigation, le commerce; un aperçu sur celui des Etats maritimes de Venise et de l'Albanie, relativement aux intérêts de la France;

Accompagné d'un Atlas de trente planches, composé de la Carte générale, des mouillages, des vues, des costumes et monumens anciens, et des médailles et inscriptions grecques et romaines.

PAR ANDRÉ-GRASSET SAINT-SAUVEUR *jeune, ancien Consul de France, résident à Corfou, Zante, Sainte-Maure, etc., depuis 1781 jusques en l'an 6 de la république française.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez TAVERNIER, Libraire, rue du Bacq, N.o 937.

AN VIII.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Nous devons aux écrits des anciens la connoissance des mœurs, des usages, des lois, de la religion, du génie, du caractère, de la puissance, des richesses locales, de celles qui sont le fruit de l'activité et de l'industrie des diverses nations qui peuploient cette partie du monde si étroite et si célèbre, la Grèce. Ils nous ont transmis la mémoire des révolutions, si variées, qui agitèrent successivement leur patrie. Tantôt nous peignant ses efforts et ses triomphes, ils excitent en nous le sentiment de l'admiration; tantôt celui de la douleur, lorsque nous la voyons succombant enfin sous les coups de la fortune. Nous nous affligeons encore des divisions intestines qui causèrent la ruine de ces Grecs, que

nous aimions à admirer, arrêtant, repoussant, renversant les innombrables armées des Perses ; invincibles dans les champs de Mars par la discipline, la sagesse d'un gouvernement, les soins d'une éducation, qui, au sein de la paix, préparoient les défenseurs de la patrie.

Ces écrits nous apprennent à-la-fois le pouvoir et le prix des vertus morales, et les effets si funestes et si rapides des vices. Chaque classe d'hommes, chaque état y trouve à s'instruire.

Le magistrat qui, au milieu du bruit, des plaisirs d'une capitale, ne s'occupe que des moyens de faire régner la paix et la justice, sent son zèle se ranimer en voyant les succès qui couronnèrent les veilles et les fatigues des Licurgues et des Solons. Il confronte les lois, les décrets de ces législateurs avec ceux qui règlent la conduite de ses concitoyens : il en étudie l'esprit ; il étudie le caractère des peuples pour qui ces lois

furent faites : il suit la route que prirent ces grands hommes ; il apprend à connoître le cœur des Grecs ; il s'applique à connoître encore mieux celui des citoyens pour qui il sacrifie son repos.

Le ministre à qui est confiée l'administration du revenu de sa patrie, peut-il n'être pas ému de l'exemple d'un Aristide ? Après avoir eu en ses mains les richesses d'Athènes, il le voit mourir dans l'indigence. Athènes est obligée de pourvoir aux frais de ses funérailles ; les larmes, la reconnoissance des Athéniens, l'admiration et les regrets des étrangers, voilà l'héritage qu'il laisse à sa femme et à ses enfans.

L'orateur, le défenseur de la vie, des biens, et ce qui est mille fois plus précieux, de l'honneur de ses compatriotes, en admirant les Démosthènes, sent son ame vivement pénétrée. Quelle force, quelle énergie n'acquiert-il pas ? Quelle plus douce, quelle plus glorieuse récompense de ses travaux, que de voir bri-

sés, par son zèle, les fers qui accabloient l'innocence indigente et opprimée; le vice, le crime opulens atterrés, la vertu, la justice connues et triomphantes!

Le militaire qui sacrifie ses jours à la défense de sa patrie, voit-il froidement les faits d'armes des Miltiade, des Thémistocle, des Epaminondas? Leur courage échauffe celui dont il est déjà enflammé : leur prudence, la sagesse qui les guida l'éclaire lui-même. Il apprend à dompter, à punir la fierté, l'orgueil d'un ennemi présomptueux, à respecter le malheur du vaincu qui cède à sa force. L'humanité qui suit ses victoires, est mille fois plus chère à ses yeux, que les lauriers ensanglantés que sa main vient de cueillir. Il connoît l'art de vaincre et de pardonner des anciens; celui des modernes est son étude : le parallèle qu'il en fait, peut-il être indifférent?

Et vous, sages illustres, vous éclairâtes vos concitoyens; votre exemple

prêcha et fit aimer la vertu : vous soutenez encore le philosophe dans sa solitude : comme vous, il n'en sort que pour combattre le vice et l'erreur ; il déchire le voile qui cache la vérité aux yeux de ses compatriotes. Leur bonheur est son ouvrage.

Quelle source abondante pour l'homme de lettres ! L'artiste, le peintre, le sculpteur a-t-il moins d'obligations aux excellens modèles qui règlent et animent son pinceau, qui dirigent son ciseau ?

Les anciens, en nous présentant le tableau de la Grèce dans les tems heureux de sa gloire et de sa puissance, ont excité notre curiosité. On a voulu aller visiter les descendans d'une nation si célèbre : on a été verser des larmes sur les restes précieux de la splendeur de leurs ancêtres. C'est sur ces ruines que l'on a appris l'art d'immortaliser la vertu et les services rendus à la patrie. Des voyageurs éclairés ont été parcourir les monumens que le tems avoit respectés :

Là, ont-ils dit en gémissant, existoit Athènes. Ici, Thèbes et Corinthe renouvellent leurs regrets : cette plaine est celle où dix mille Grecs abattirent l'énorme colosse de la puissance des Perses. Ce passage est à jamais célèbre : trois cents Spartiates y arrêtèrent un million d'ennemis, et s'ensevelirent sous vingt mille cadavres. C'est, l'ame pénétrée, le génie échauffé par le spectacle touchant qu'ils avoient sous les yeux, qu'ils nous ont décrit l'état actuel de la Grèce. Que de réflexions ne se présentent pas à l'esprit ! Quelle leçon, que la grandeur et la décadence des peuples anciens !

La plupart de ces petites républiques, de ces villes qui ont à jamais illustré la Grèce ; Athènes, Thèbes, Sparte, Corinthe, ont eu leurs historiens anciens et modernes. Les uns et les autres ont également célébré les vertus, immortalisé la mémoire des grands hommes, qui furent la lumière de leur patrie pendant la paix, son rempart dans le tu-

multe des guerres. En réfléchissant sur le nombre de ces ouvrages si variés et si précieux, en réfléchissant en même tems sur le voisinage de ces îles, de ces mêmes peuples, de la patrie de ces mêmes grands hommes, peut-on n'être pas étonné de voir les événemens, les révolutions les plus intéressantes qu'elles subirent en différens tems, les guerres qu'elles eurent à soutenir, celles où leurs habitans furent simples auxiliaires, les actions mémorables des grands hommes qu'elles produisirent en divers genres, confondus et comme perdus dans l'histoire des peuples leurs voisins? Peut-on n'être pas étonné que jusqu'ici elles n'aient intéressé la curiosité d'aucun de ces écrivains de toutes nations, voyageurs célèbres, que le desir de visiter la Grèce rendit supérieurs à tant de fatigues et de dangers? Peut-on enfin n'être pas étonné que ces îles n'aient point encore produit l'historien qui leur manque?

Les auteurs grecs qui ont parlé de ces îles, quoique d'une manière peu détaillée, ne laissent aucun doute qu'elles jouèrent un rôle intéressant dans les tems heureux de la Grèce. Les Romains ont aussi conservé la mémoire de faits qui seuls pourroient attester le degré de puissance et de lumières où s'étoient élevés ces insulaires. Plusieurs des monumens dont on admire encore les ruines dans le Péloponèse, ont été leurs ouvrages, et servent à confirmer cette vérité. On ne trouve plus au contraire dans cette île aucun de ces restes précieux de l'antiquité; les ravages du tems, ceux de la barbarie, voilà les deux grands destructeurs des ouvrages de l'homme. Ne peut-on pas croire, avec raison, que les premiers sont ordinairement plus rapides et plus violens dans les îles que sur une terre qui, par son union au continent, est moins sujette à ces convulsions si terribles de la nature? Cette conjecture accordée, on cessera de s'étonner de

ne plus rien trouver qui ressemble à ces ruines si bien conservées d'édifices magnifiques ; vestiges de la grandeur d'Athènes, de Corinthe et autres villes de la Grèce. Quant aux autres monumens, tels que les médailles, les pierres gravées, les inscriptions, ils sont extrêmement rares. Les sources de ces antiquités ont été insensiblement épuisées par ceux qui, depuis une si longue suite d'années, ont eu successivement le gouvernement de ces îles. C'est à Venise et dans les cabinets des riches particuliers qu'il faut aller les chercher. Quelques-uns de ceux qui ont fait ces collections intéressantes, distingués par leurs lumières, ont pu avoir en vue de s'en servir au développement des faits auxquels elles ont rapport. Des mémoires ont été composés sur ces îles par des personnes érudites : malheureusement ils sont encore cachés au public, renfermés avec les antiquités qu'ils expliquent. D'autres amateurs, et c'est le plus grand

nombre, ont été guidés uniquement par la sotte vanité d'être les possesseurs de monumens pour eux énigmatiques, semblables à ces gens qui se tourmentent pour former une vaste bibliothèque d'ouvrages, dont les titres sont souvent tout ce qu'ils connoissent.

Ce manque d'un secours si utile m'effraya, mais sans me décourager dans le projet que je méditois de faire connoître l'état ancien et moderne de ces îles. Je m'efforçai d'y suppléer. Avec autant de persévérance que de fatigues, je cherchai dans les écrivains grecs et latins, *Thucydide*, *Pausanias*, *Plutarque*, *Pline*, *Strabon*, *Tite-Live*, *Homère*, *Virgile*, etc. etc. des lumières relatives à mon objet.

Travaillant sur les lieux, je ne désespérai pas de faire quelques découvertes qui pussent m'aider. Infatigable dans mes recherches, je parvins à me procurer plusieurs écrits composés sur ces Isles.

Le premier, imprimé à Venise en 1672, est une Histoire de l'île de Corfou, ayant pour titre :

Istoria di Corfu descritta da andrea Marmora nobile corcirense.

Je lus et relus avec attention cet ouvrage divisé en huit livres. Le style gothique, et les réflexions ridicules dont Marmora coupe souvent ses récits, ne me rebutèrent point. C'est dans cette Histoire que j'ai pris la plupart des médailles, et plusieurs inscriptions grecques et latines de l'île de Corfou, que j'ai insérées dans mon ouvrage. Je les ai interprétées, et placées à l'appui des faits que je rapporte. Je dois aussi à l'historien Corfiote la connoissance de bien des événemens particuliers à sa patrie, dont, par-tout ailleurs que dans son ouvrage, je n'aurois pu espérer de trouver la moindre mention. Je n'ai point cependant négligé aucune occasion de me

procurer des détails dont l'exactitude me fût plus certaine. C'est ce que j'ai suivi pour la description du dernier siége de Corfou par les Turcs. J'ai préféré au récit de Marmora, la relation détaillée qu'en fait un autre noble de Corfou, dans une lettre à un de ses amis. Bulgari, dans cet écrit, donne le journal le plus circonstancié du siége de Corfou, dont il avoit suivi tous les événemens et les opérations.

Le second ouvrage est du cardinal Quirini, intitulé : Primordia Corciræ. Ce savant, comme l'annonce le titre de son ouvrage, s'est borné à traiter des antiquités de l'île de Corfou. Son travail, de l'érudition la plus profonde, m'a été d'un grand secours. Il m'a en même tems confirmé dans l'opinion que j'avois de celui de Marmora.

Le troisième écrit, dont je n'ai eu qu'avec bien des peines une copie manuscrite, est une dissertation, d'environ cent cinquante pages, sur les an-

tiquités de Céphalonie. Ce petit ouvrage est intitulé : CORSI DI PENNA E CATENA DI MATERIE SOPRA L'ISOLA DELLA CEFALONIA, d'André Morosini, noble Vénitien, provéditeur en cette île. Ce mémoire fut imprimé à Venise en 1628. Morosini, dans un travail aussi limité, se perdant dans des digressions aussi ennuyantes qu'étrangères à son sujet, se rappelle à peine, dans une trentaine de pages, des Céphaloniotes, dont son projet étoit de mettre au jour les antiquités, à en juger par son début. Tout ce que je retirai de la lecture que j'en fis à plusieurs reprises, espérant découvrir quelques lumières dans le chaos de ses idées, s'est réduit à quelques renseignemens que j'ai ensuite presqu'entièrement retrouvés dans un quatrième ouvrage. J'ai eu à regretter la fatigue du copiste, et la perte de tems que je donnai à cette lecture.

Le quatrième ouvrage, de Balthazar Marie Remondini, évêque de Zante et

Céphalonie, imprimé à Venise en 1756, est intitulé : De Zacynthi antiquitatibus et fortuna commentarius. J'y ai trouvé des lumières qui m'ont été d'un grand secours.

J'ai consulté aussi deux petits commentaires manuscrits italiens, traitant des antiquités de l'île de Zante. L'un ne m'a été d'aucune utilité, puisque je n'y ai trouvé que la traduction de l'ouvrage de Remondini. L'autre s'étendant sur quelques détails relatifs à la police et aux priviléges de l'île, m'a mis à même de connoître et d'expliquer des particularités intéressantes.

Muni de ces renseignemens, mais sans cependant discontinuer mes recherches, je me suis occupé du plan que je devois suivre dans l'ouvrage que je me proposois de mettre au jour. Avant d'établir la marche que j'avois à suivre, j'ai jeté un coup-d'œil sur la distribution de divers ouvrages de voyageurs célèbres. Dans les uns, j'ai reconnu l'érudition la plus

vaste et la plus profonde ; ouvrages dignes de leurs auteurs, mais souvent uniquement bons pour leurs semblables : tels sont la plupart des voyages littéraires. D'autres se sont bornés à décrire les pays qu'ils avoient parcourus, et les usages étrangers qui les avoient le plus frappé. Ils ont appelé le secours de l'art pour parler aux yeux en même tems qu'ils entretenoient l'esprit. D'autres enfin se sont plus appliqués à rendre leurs écrits plus utiles qu'agréables. J'avois à traiter un sujet absolument neuf; j'écrivois sur des peuples dont l'existence étoit presque tout ce qu'on en connoissoit : je crus devoir donner plus d'étendue à mon ouvrage. J'ai donc réuni sous le titre de Voyage historique, littéraire, pittoresque, l'abrégé de l'histoire, les monumens anciens, et les détails les plus circonstanciés sur l'état physique de ces îles, sur leurs productions locales et factices. J'ai peint les mœurs des insulaires; j'ai décrit les usages qui

m'ont paru les plus faits pour intéresser la curiosité, et qui en même tems donnoient encore une idée plus particulière du caractère national. J'ai ajouté aux plans, vues et costumes, les dessins des médailles et des monumens antiques dont j'ai pu avoir connoissance. Mon ouvrage eût été plus riche, s'il m'eût été possible de tirer des cabinets littéraires de Venise les notions que j'ai en vain desirées. Je l'ai tenté, et si le succès n'a pas répondu à mes recherches, je n'ai rien à me reprocher.

J'ai donné à mon ouvrage la distribution qui m'a paru la plus simple, et la moins fatigante pour le lecteur.

Je n'ai rien négligé pour réunir dans mon travail l'utile à l'agréable.

VOYAGE
HISTORIQUE, LITTÉRAIRE
ET PITTORESQUE
DANS LES ILES CI-DEVANT VÉNITIENNES.

LIVRE PREMIER.

Etat physique de l'île de Corfou.

CHAPITRE PREMIER.

Situation. Etendue. Canal. Petites îles. Ecueils. Mouillages. Vents. Climat. Rivières. Carrière de marbre. Mine de charbon de terre. Mine de soufre. Eau minérale. Tremblemens de terre. Productions. Bois. Chasse. Pêche. Corail. Bestiaux. Fruits. Légumes. Population.

L'ILE de Corfou, située à l'embouchure du golfe Adriatique, fait face à la côte occidentale de l'Epire, dont elle n'est séparée que par un canal d'environ deux lieues de

largeur, fort beau et très-sain. On y entre par deux passes, l'une au nord, l'autre au sud. La figure de cette île est à-peu-près triangulaire, et sa circonférence d'environ soixante lieues. Elle s'étend en longueur du cap Blanc au sud-est, au cap Sidero au nord-ouest, environ vingt lieues; du cap Palacrum à l'est au cap Barbaro à l'ouest, elle peut avoir dix lieues, et c'est sa plus grande largeur.

Le canal de Corfou gît à-peu-près comme l'île, sud-est et nord-ouest.

Etant entre la languette et le cap d'Otrante, pour entrer dans le canal de Corfou, il faut faire le S. E. $\frac{1}{4}$ E. On découvrira d'abord une petite île nommée Fano, qui se regarde avec la languette S. et N., à la distance d'environ 17 lieues, et éloignée du cap d'Otrante d'à-peu-près 13 lieues. On reconnoîtra ensuite une autre petite île nommée Merlère, située entre l'île de Corfou et Fano, et distante de la terre-ferme de Cimara de près de 7 lieues. De cette petite île, pour aller dans le canal de Corfou, la route est l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. On arrivera sur un cap noirâtre, marqué E, à environ une lieue et quart de distance. La pointe de l'île de Corfou la plus avancée à la mer, se nomme Sainte-Catherine. Derrière le cap Prau, au S. E., on peut mouiller

sur 12 brasses bonne tenue. De ce cap, rangeant l'île au S. E., on verra, sur une pointe, les ruines d'une petite forteresse, derrière laquelle, au S. O., il y a un vallon où l'on voit plusieurs grands cyprès. Là est bâtie l'église de la vierge de Cassopo. C'étoit l'ancienne Cassiopée, célèbre par un temple de Jupiter : de petits bâtimens peuvent mouiller en cet endroit. Le cap, au N. E., a une sèche qui n'est éloignée de terre que d'environ vingt pas. Au S. de ce cap, à près d'une lieue de distance, il y a un petit écueil nommé Teignoso, au N. N. E. duquel, à un tiers de lieue environ, on trouve un autre écueil qui, à cause de sa petitesse, se nomme la Barquette, éloigné de la terre-ferme d'une petite lieue. On peut passer entre le Teignoso et la Barquette, mais difficilement : il faudroit alors ranger de plus près le Teignoso. A l'endroit marqué trois écueils, il y a un mouillage de ce nom, mais pour de petits bâtimens. Du cap Prau à Cassopo, le mouillage est bon; mais de ce cap vers l'écueil Teignoso, il y a quelques roches qui coupent les câbles. De Cassopo, à une lieue et tiers au S. E., on trouve une baie où l'on pourroit mouiller sur 8 et 10 brasses : il est marqué G. En entrant avec les vents de N. O., le passage le plus ordinaire et le meilleur,

est entre l'écueil Teignoso et la pointe marquée F, distans l'un de l'autre d'un tiers de lieue. Arrivé au milieu de cette passe, on mettra le cap à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., faisant route vers la terre-ferme jusqu'à mi-canal : on évitera ainsi une sèche dont une partie brise beaucoup : elle s'étend à un demi-mille au N. E.; elle s'appelle la Serpa, et est marquée G. Entre la Serpa et l'île de Corfou, il peut passer des galères et des petits bâtimens, mais ce passage est fort étroit, et a des courans. Arrivé au cap de terre-ferme marqué H, le plus voisin de l'île de Corfou au S. $\frac{1}{4}$ S. E. à environ six lieues de distance de la ville, on peut mouiller sur 20 brasses bonne tenue. Ce cap doublé, on découvre au S. S. E., une baie à l'extrémité de laquelle est bâtie une petite tour appelée Bucintro. On peut y mouiller par-tout sur 10, 12 et 15 brasses. A l'O. S. O. de Bucintro, sur l'île de Corfou, il y a l'anse de Saint-Etienne, propre pour de petits bâtimens. Le cap au midi de Bucintro est distant de la ville de Corfou d'environ trois lieues S. S. O.; et N. N. E. de ce cap, faisant le S. S. E., on évitera des sèches qui s'étendent de la terre-ferme à presque une lieue. Etant obligé de louvoyer, et faisant route à l'E. vers la terre la plus élevée, il ne faut pas trop s'en approcher, à cause des sèches sur lesquelles on pour-

roit aisément donner. Au S. $\frac{1}{4}$ S. E. du cap de Sidero de l'île de Corfou, à six lieues de distance, est Lefchimo, mouillage où l'on charge du sel. La pointe basse que vous verrez, a une sèche qui s'étend à l'E. presqu'à demi-canal : cette sèche se prolonge jusqu'au cap Blanc. En louvoyant, il faut avoir continuellement la sonde à la main.

Venant du midi, en entrant entre le cap Blanc de l'île de Corfou et Paxo, la route est l'E. N. E. Jusqu'à ce que Paxo vous reste à l'O., vous ferez alors le N. E. jusques sous l'écueil San-Nicolo de Civota; de ce point on ira au N. O. $\frac{1}{4}$ N. et l'on viendra mouiller près de l'île.

Venant du côté de Céphalonie ou Sainte-Maure, et passant entre Antipaxo et la terre-ferme, il faut faire attention à une sèche au N. N. E. d'Antipaxo, environ deux lieues et demie de distance : une partie de cette sèche est à fleur d'eau de San-Nicolo de Civota, à près de trois lieues de distance au N. $\frac{1}{4}$ N. E. : il y a une grande baie à l'extrémité de laquelle on peut mouiller. Au milieu, on auroit 40 brasses de fond. Cette baie se nomme les Margarité. De ce mouillage, au N. N. O., à une lieue de distance, il y a une autre baie où est situé un écueil qui doit vous rester à droite en entrant. Il ne faut pas trop se ranger au N. E., à cause

d'une pointe de sable que vous laisserez à gauche. Ayant découvert la baie, vous verrez, sur une colline à l'E. N. E., une forteresse nommée Gomenizze.

Les deux caps de l'île de Corfou N. O. et S.E., se nomment également cap Blanc. Celui du N. O. est distant de quatre lieues environ de Prau. S. O. $\frac{1}{4}$ S. à l'ouest de ce cap, il y a deux écueils nommés Samandrachi. Passant entre ce cap et les écueils, il faut ranger l'île de près, à cause d'une sèche qui s'étend depuis Samandrachi jusqu'au cap Blanc.

Port de Corfou. En avançant dans le canal, on reconnoîtra d'abord le château de mer et la forteresse vieille, vers lesquels faisant route, si les vents sont à l'E., vous passerez à l'E. de l'écueil de Vido. Arrivé au cap de cet écueil marqué A, vous mettrez la proue vers les murs de la ville à la lettre B. On peut mouiller alors comme l'on voudra, portant des amarres à terre. On est également bien sous les murs de la forteresse neuve, à la lettre C., s'affourchant S. et N. pour les vents d'E. l'hiver, et l'été S. S. O. et N. N. E., pour les vents d'O. N. O., appelés vents de Gouin, du nom d'un très-bon port situé dans cette partie de l'île.

Les vents étant à l'O. N. O., vous passerez entre l'écueil Caloiero et le Lazzaretto, mettant le cap vers la ville. Voulant passer entre

l'écueil Caloiero et Vido, ne vous approchez pas beaucoup du Caloiero, qui a une sèche. Cet écueil semble de loin comme un vaisseau à la voile, étant dans la partie du S. E. La reconnoissance pour venir au mouillage, sera également le château de mer et la forteresse vieille marquée D.

La ville de Corfou est éloignée de Venise de deux cents lieues, et d'environ trente du cap d'Otrante. L'île de Corfou, la première de la mer Ionienne, qui s'étend depuis le cap d'Otrante, jusqu'au cap occidental du royaume de Candie, est dans la latitude de 37° 48″ lat. et 39° 40″ long.

Dans l'O. N. O. de l'île est situé le port de Gouin. Il forme une espèce de bassin dont l'entrée très-étroite seroit facilement défendue par des batteries placées sur les deux pointes, et dont le feu se croiseroit. Environné de montagnes et de collines, il est couvert de tous vents. Les plus gros vaisseaux mouillent près de terre, où ils sont amarrés : le fond est de vase molle. Ce port, où il existe quelques magazins d'agrès, et autres matériaux pour la marine, un hangard où sont déposés les mâts de rechange, et où travaillent les charpentiers, servoit uniquement au carénage des vaisseaux qui mettent à la bande sur un petit môle. Peu de ports présentent autant de faci-

lités que celui de Gouin pour des chantiers de construction. Le voisinage des forêts de l'Albanie qui fournissent les bois de construction, offre des avantages bien sensibles, et une diminution de frais considérable. La crainte de porter préjudice à leur arsenal de Venise, si long-tems et si ridiculement célèbre, a pu contribuer à déterminer les Vénitiens à réduire toute l'utilité du port de Gouin au seul carénage de leurs vaisseaux, qu'ils construisoient à grands frais dans leur capitale, et envoyoient ensuite, non sans courir des risques, prendre leur batterie à Quieto, port de l'Istrie, distant de trente lieues de Venise. L'embouchure du port de Gouin se comble insensiblement, par la déposition des sables qu'y amoncèle la mer que lèvent les vents d'E. S. E. On préviendroit aisément les progrès de cet engorgement, par une ou deux machines à nettoyer les canaux.

Dans la partie septentrionale de l'île, existoit le port de l'ancienne ville de Chrisopolis : ce n'est aujourd'hui qu'un étang très-poissonneux ; la possession en appartient à un insulaire qui, au nom de Chrisopolis, a substitué le sien, Calichiopulo. On ne voit qu'à peine des traces d'une ville dont le nom seul annonçoit la splendeur. Son port comblé, ou par des révolutions au-dessus de la puissance hu-

maine, ou insensiblement par la négligence des insulaires, seroit aujourd'hui bien intéressant pour la marine.

Les vents dominans sont dans l'automne et l'hiver l'E., l'E. S. E., le S., le S. E.; au printems et en été, le N., le N. N. E., le N. E., l'E. N. E. Ces vents sont quelquefois assez constans; mais leur première violence ne passe pas ordinairement trois jours. La position des divers mouillages les met à l'abri des vents d'O. dont on n'a à craindre que les pluies et les orages qui souvent les accompagnent.

Le climat est doux, mais variant, passant tout-à-coup d'un degré de chaleur qui exigeroit des vêtemens légers, à un degré de fraîcheur qui les rend peu sains. Cette variété naît de celle des vents. Ceux du nord portent avec eux le froid; les vents d'est, passant sur les neiges dont est couvert le sommet des montagnes de l'Epire, y prennent la même qualité; le sud, au contraire, est suivi d'une chaleur accablante, ou accompagné de brouillards et de pluies dont l'effet ne peut qu'être dangereux. L'insulaire s'en préserve en se tenant toujours assez vêtu : il se trouve ainsi dans une transpiration légère, mais continue. Cette même transpiration devient nuisible, lorsque les vents du nord remplaçant brusquement

ceux du sud, le froid saisit les pores ouverts : on doit le prévenir en ajoutant encore à ses vêtemens, dès le premier signe de ce changement : on obvie ainsi aux rhumes et autres incommodités de ce genre, maladies très-communes.

La rivière la plus considérable qui arrose l'île, est le Mensogni. Elle prend sa source près du promontoire Gardichi, à l'E. S. E., et se décharge dans la mer au N. N. O.

Au sud, dans l'intérieur des terres, prend naissance une autre petite rivière nommée Potamo, dont les eaux se rendent au N. à la mer. Elle donne son nom à un village bâti à son embouchure. Ces rivières, ne portant pas même bateaux, méritent à peine ce nom ; elles ne sont utiles que par le mouvement qu'elles donnent à quelques moulins, et sur-tout par les saignées que l'on fait dans les campagnes voisines, pour remédier à la sécheresse causée par le manque de pluies. Il ne seroit peut-être pas impossible de les rendre navigables ; elles offriroient alors au cultivateur un moyen facile et économique de transporter le surplus de sa consommation sur les rivages de la mer.

Au nord, à-peu-près deux lieues dans les terres, il existe une carrière de marbre de couleur grisâtre ; elle fut long-tems abandonnée des propriétaires du terrain où elle se

trouve. Un d'eux voulut enfin en tirer parti : son exploitation réussit, mais fut de peu de durée ; il eut à peine le tems d'en exporter une certaine quantité à Naples, que le sénat s'empara de cette carrière. Il est étonnant que ce n'ait été que pour n'en pas jouir. L'exploitation en a été suspendue, et la carrière est demeurée ainsi comme nulle. J'ai vu divers ouvrages de ce marbre, travaillés avec assez de succès : ils ornoient quelques appartemens d'un noble vénitien.

En 1765, en travaillant à réparer les fortifications de la place, on trouva au pied d'un bastion, à peu de profondeur, une veine de charbon de terre de la même qualité que celui d'Angleterre. En le brûlant, il donne une forte odeur de bitume, et demeure très-long-tems allumé, avant de se réduire en cendres. En 1780, à cinquante pas environ de cet endroit, on découvrit la même veine en creusant une citerne. Le gouvernement vénitien ne s'est point occupé de l'utilité de cette mine.

A l'ouest, dans l'intérieur de l'île, on trouve une montagne dont une partie est formée d'une espèce de pierre blanche semblable au plâtre. Elle renferme une grande quantité de soufre. Les bergers des environs sont les seuls qui en profitent pour se procurer du feu, avec autant de facilité que de promptitude.

Dans cette partie, on trouve, au milieu d'une plaine, une source assez abondante d'une eau minérale, dont les habitans les plus voisins se servent pour se purger. Des expériences réitérées par des médecins du pays, n'ont laissé aucun doute sur l'efficacité de cette eau; mais on a reconnu en même tems que l'effet étoit et plus prompt et plus assuré, en la prenant sur les lieux, à peine tirée de la source.

L'île de Corfou est sujette aux tremblemens de terre : les secousses sont ordinairement modérées, et il est rare qu'elles causent des dommages. La mine de charbon de terre, celle de soufre, sembleroient indiquer un foyer dans l'île : on remarque cependant que les secousses sont presque toujours de relation, ayant leur direction du N. O. au S. E.

Les productions de l'île relativement aux besoins physiques de ses habitans, ne sont pas, à beaucoup près, aussi étendues qu'elles pourroient l'être; elles ne leur donnent de blé et autres grains que pour trois à quatre mois de l'année.

Les vins sont peu abondans, et ne fournissent la consommation des insulaires que pour quelques mois; on tire le surplus de la Dalmatie.

L'huile d'olive est le produit capital. Année commune, on en fait environ deux cent cin-

quante mille jarres. Les besoins des Corfiotes satisfaits, il leur reste de leur récolte de quoi payer en partie à leurs voisins les vivres qu'ils en reçoivent, et se donner pour le vêtement le nécessaire et le superflu. Cet article seroit susceptible d'accroissement et d'amélioration, si les opérations de la nature étoient secondées par une industrie active qu'animeroit la liberté du commerce.

Les salines ne sont pas non plus d'un rapport indifférent ; outre la consommation des insulaires, il s'en fait chaque année plusieurs chargemens pour Venise.

L'île de Corfou n'est point boisée ; on se pourvoit de bois à brûler de l'Albanie, ainsi que de bois de construction, soit pour la charpente des maisons, soit pour les membrures des vaisseaux. Venise fournit les planches et les bordages. On ne voit guères dans l'île que des bouquets d'olivier : aussi ne trouve-t-on aucune bête fauve, et en général assez peu de gibier.

Les oiseaux de proie sont très-rares ; on trouve au plus quelques faucons, quelques vautours.

Les oiseaux de chasse, tels que les tourterelles, les cailles, les bécasses, les grives, etc. etc., sont nécessairement peu communs sur une île où il y a peu de grains. Ces oiseaux

sont passagers, et ne se retirent dans l'île, que lorsque les froids de l'Epire les forcent à chercher un climat plus doux. La chasse a, pour ainsi dire, ses époques réglées.

Le gibier d'eau, les maquereuses, les plongeons, les canards sauvages, les poules d'eau, sont assez communs, grace à la grande quantité de marécages.

La pêche y est abondante : elle étoit faite par des Napolitains, qui venoient d'Otrante faire payer au Corfiote le prix de son indolence. Ils faisoient aussi celle du corail, mais en petite quantité, vers les cap Sidero et cap Blanc.

On tire de l'étang Calichiopulo un poisson que les Grecs nomment chiefali, probablement à cause de la grosseur de sa tête ; il est d'un fort bon goût. Des œufs de ce poisson mêlés avec ceux d'un autre à-peu-près de la même espèce, mais d'une qualité bien inférieure, que l'on pêche dans le lac de Bucintro, les Corfiotes font des boutargues très-recherchées. On les prépare avec du sel marin ; on les fume, et on les tient dans l'huile ; elles peuvent se conserver très-long-tems ; mais il faut les tenir à l'abri de l'humidité.

L'île de Corfou est couverte de montagnes et de collines, entre lesquelles on trouve quelques plaines, mais de peu d'étendue.

Elle manque de prairies, ce qui empêche les Corfiotes d'entretenir des troupeaux de gros bétail : ils n'ont que quelques troupeaux de chèvres qui leur donnent du lait et du fromage pour deux mois. Les bœufs, les moutons, la volaille même leur viennent, ainsi que les blés et les autres grains, de la Turquie.

Le jardinage n'est pas, à beaucoup près, ce qu'il pourroit être. On ne conserve plus que la mémoire de ces jardins d'Alcinoüs si vantés par Homère. C'est moins sans doute au terrain qu'au cultivateur qu'il faut s'en prendre. L'indolence des habitans de la campagne peut bien être une des causes du peu de réussite des plantes ; mais la principale est, sans contredit, le manque de sources et la difficulté de l'arrosement, puisqu'on est réduit à des citernes souvent à sec ; de là le peu de suc des légumes, quoiqu'en général assez abondans. Il en est de même des fruits, à l'exception des oranges et des citrons ; ils ne sont que trop souvent cueillis avant leur vrai degré de maturité, ce qui les rend peu sains.

L'île de Corfou est divisée en quatre parties ou petites provinces, que les insulaires nomment Balies. La première est Leſchimo, vers le levant ; la seconde, Agiru, au couchant ; la troisième, Mezzo, au centre de l'île, et la quatrième, Oros, au nord.

La balie de Lefchimo étoit autrefois considérable par l'ancienne ville de Gardichi, siége d'un évêché. Elle étoit bâtie à environ deux milles de distance du rivage de la mer ; ce n'est aujourd'hui qu'un petit village où l'on voit encore les ruines d'un vieux fort. On compte dans cette partie de l'île une vingtaine de villages, où il peut y avoir huit à neuf mille ames.

Le territoire d'Agiru, situé au couchant, est le plus fertile. Il renferme environ huit mille ames répandues dans une quinzaine de villages. Il y avoit autrefois une ville bâtie dans une presqu'île, à l'endroit où est présentement un couvent de religieux Grecs. Cette ville a été détruite par les Sarazins, et sur ses ruines l'empereur Alexis Comnène bâtit un petit fort nommé le fort Saint-Ange. Les Génois, dans une descente qu'ils firent en 1403, tentèrent en vain de le forcer. Ce poste étoit, du tems des Vénitiens, sous le commandement d'un noble Corfiote, nommé par le conseil de la noblesse. Il y faisoit sa résidence, et étoit relevé tous les ans.

La contrée de Mezzo est la plus considérable, renfermant la ville de Corfou, et une trentaine de villages. On évalue la population dans cette partie, à plus de vingt-cinq mille ames.

Le territoire d'Oros en contient six à sept mille, dans une vingtaine de villages. C'est dans cette partie qu'existoit la fameuse Cassiopée. Dans une de ses épîtres, Ciceron dit qu'étant parti du port de Corupe, il arriva le lendemain à Cassiopée, après avoir fait cent vingt stades; ce qui s'accorde assez bien avec la position de Cassopo.

La population de l'île de Corfou, y compris la marine et les troupes de terre, pouvoit se monter, sous les Vénitiens, à soixante mille ames.

CHAPITRE II.

Description de la ville de Corfou. Forteresse vieille. Hôtel du provéditeur de forteresse. Statue du comte de Sculembourg. Salle d'armes. Casernes des Esclavons. Hôtel du provéditeur-général. Logemens des officiers de l'administration. Magasins. Mandrache, ou port des galères. Forts. Magasins à poudre. Fossés. Prisons. Citernes. Esplanade. Casernes de l'artillerie. Mont-de-piété. Remparts. Hôpital militaire. Forteresse neuve. Casernes des troupes italiennes. Cathédrale latine. Couvens. Palais épiscopal. Rade. Petites îles. Quartier des juifs.

Le cap Sidero doublé, on découvre la ville de Corfou. Elle se présente en amphithéâtre, et forme une masse de maisons d'une architecture très-simple, resserrée entre deux forteresses.

La première que l'on aperçoit en entrant dans la rade, par le passage du sud, est composée de deux rochers très-élevés, sur le sommet desquels sont bâtis deux petits forts.

Ce sont ces rochers que Virgile nomme *aërias phaeacum arces*. L'intervalle est occupé par une bâtisse en pierres de taille, garnie de grosse artillerie. Le pied de ces rochers, du côté de la mer, est environné d'ouvrages à crénaux. L'abord en est rendu très-difficile par une quantité de roches brisées qui les entourent. La mousqueterie est protégée par le canon des fortifications intérieures. Un large fossé où passe l'eau de la mer, et qui sert d'abri aux petites barques, sépare cette forteresse de la ville, à laquelle elle communique par un pont de bois. Du côté de la ville, ce pont est défendu par une batterie de quatre canons de six livres de balle, et un détachement de vingt à vingt-cinq hommes. Il tient à la forteresse par un petit pont-levis. Quarante soldats ont leur poste sous la porte, qui est voûtée, et à l'épreuve de la bombe.

Le premier édifice remarquable en entrant, est l'hôtel où logeoit le provéditeur de forteresse. On y monte par un escalier de pierres larges, et terminé par une terrasse régnante le long du bâtiment : là sont placées deux petites pièces d'artillerie. Ce palais n'a que deux étages, outre le rez-de-chaussée, composé d'espèces de magasins dont un servoit pour le logement du détachement de garde.

Tournant à droite, on voit la statue en marbre blanc du comte Sculembourg, qui défendit Corfou contre les Turcs en 1716 : elle est pédestre. Le héros est représenté vêtu à la romaine, une couronne de laurier sur la tête, et tenant de la main droite un bâton de maréchal. Le piédestal est orné de trophées en bas-relief; on y lit l'inscription suivante :

MATHIÆ IOHANNI
COMITI A SCULEMBURGIO
SUMMO TERRESTRIUM
COPIARUM PRÆFECTO
CHRISTIANÆ REIPUBLICÆ
IN CORCIRÆ OBSIDIONE
FORTISSIMO ASSERTORI
ADHUC VIVENTI SENA-
TUS ANNO. M. DCC. XVII.

Cette statue, monument qui rappelle aux Corfiotes leur défenseur, est placée vis-à-vis la salle d'armes.

Cet édifice est un quarré long, bâti avec assez de goût : au haut de la façade est placé un horloge. Les Français, en abattant le lion de Saint-Marc, sculpté au-dessus de la porte, ont aussi effacé l'inscription où l'on conservoit la mémoire du provéditeur-général qui avoit fait bâtir cette salle. Le rez-de-chaussée

est un vaste magasin, où sont renfermés des affûts de canon, des mortiers et autres instrumens de guerre ; à côté est une espèce de boutique où travaillent les armuriers. On monte par un escalier en pierre dans une grande salle où sont déposés environ six mille fusils, trombons, pistolets, bayonnettes, sabres, destinés à armer la bourgeoisie dans un cas où la garnison seroit insuffisante. La première fois que la curiosité m'y conduisit, du tems des Vénitiens, je fus fort étonné de ne trouver qu'une petite salle de comédie. Momus en avoit chassé le dieu de la guerre, et avoit établi son trône au fond de la pièce : c'étoit une galanterie de la jeunesse Corfiote, unie aux officiers Vénitiens. Ils s'étoient piqués de faire leur cour à la dame du général ; et deux fois par semaine, ils s'efforçoient de mériter ses applaudissemens par eurs talens comiques : ce furent les seuls que j'eus occasion d'admirer. Depuis l'arrivée des Français, Mars est rentré dans tous ses droits. L'administrateur à qui étoit confié le soin de cet armement, avoit aussi son logement contigu.

Continuant à marcher à droite, on trouve les casernes des troupes esclavones. Ce bâtiment est un des mieux entendus. Il a trois étages divisés en corridors, garnis de chambres où

logent les officiers et les soldats. Sur le derrière de ces casernes, règne une longue galerie à chaque étage, où sont placées les cuisines ; ces logemens peuvent contenir jusqu'à douze cents hommes.

Suit le palais qu'occupoit le provéditeur-général. Il a trois étages, et la façade est à-peu-près la même que celle des casernes esclavones. L'entrée est un vestibule qui, sous l'aristocratie vénitienne, ne pouvoit se comparer qu'à celle du Ténare, si énergiquement peint par Virgile. Dès le premier pas, on se sentoit glacé d'horreur : la vue se portoit d'abord sur une grille de fer, première porte d'un cachot ; à travers les barreaux, des infortunés imploroient la pitié du passant ; à leurs lugubres gémissemens se mêloit le bruit effrayant de leurs énormes fers. On étoit ensuite environné d'autres malheureux également chargés de chaînes, les moins à plaindre, puisqu'au moins ils respiroient le grand air. Une cinquantaine de soldats avoient leur poste dans ce vestibule. Ce détachement étoit renforcé de quarante Esclavons, à qui étoit confiée la garde spéciale du provéditeur-général. A l'arrivée des Français, tout cet appareil révoltant pour l'humanité a disparu.

Un escalier en pierres conduit ensuite dans de vastes chambres de plein-pied. Les deux pre-

mières étoient uniquement garnies de siéges ; elles étoient toujours remplies d'officiers, attendant les ordres de son excellence, ou l'hureux moment de lui faire leur cour, et de personnes soupirantes, souvent en vain, après l'instant d'implorer sa justice. La troisième, tendue d'une tapisserie en damas cramoisi, et garnie de fauteuils de même étoffe, le tout fourni par les juifs de Venise à la mutation de chaque général, étoit aussi décorée d'un grand tableau représentant son excellence dans son grand costume. Au-devant étoit une table couverte d'un tapis semblable à la tapisserie, sur lequel étoit posé un livre relié en velours cramoisi garni en argent ; d'un côté de la couverture étoit un Christ ; de l'autre, le lion aîlé : le contenu étoit l'Evangile de saint Marc, sur lequel se faisoient les sermens. Dans cette salle, le provéditeur-général donnoit son audience publique, et recevoit les étrangers de distinction. Les Français, en prenant possession du pays, se sont empressés de remplacer le portrait fastueux de son excellence, par l'image expressive de la Liberté ; et le livre de la constitution a en même tems fait disparoître l'Evangile de saint Marc. Les autres pièces de ce palais, qui n'avoient rien que de mesquin, étoient destinées aux usages domestiques du général.

A cet hôtel, tiennent d'autres bâtimens à deux étages, où logeoient le secrétaire envoyé par le sénat, le trésorier, le drogman et le chancelier, qui y avoient aussi leurs bureaux.

On descend ensuite une espèce d'escalier pavé en pierres plates, fort large, et, passant sous une voûte, on rencontre plusieurs magasins où les Vénitiens renfermoient les chanvres, goudron, câbles, voiles, et autres munitions et agrès de marine.

On arrive ainsi au mandrache, ou port des galères. C'est une enceinte quarrée formée par un môle peu élevé, en pierres de taille, bâti sous le rempart de la forteresse. Il peut contenir une douzaine de galères et quelques galiotes. Elles sont amarrées sur le môle qu'elles dominent, présentant leur éperon à la mer; leur canon sert ainsi à la défense du port : elles ne souffrent ni de la mer, ni du vent dans les plus gros tems. Sur le bord est un grand hangard où travaillent les ouvriers de la marine, des magasins, des cabarets, des guinguettes où les matelots et les soldats alloient se rafraîchir. Ces postes étoient ordinairement bien gardés.

Les rochers sur lesquels est bâtie la forteresse vieille sont fort escarpés. Les chemins qui conduisent aux deux petits forts élevés

sur les deux pointes, sont très-difficiles. On ne parvient à celui qui regarde la mer au sud, que par une échelle de cinquante pieds de long, posée sur deux pointes de roche. L'état où je la trouvai la première fois que je parcourus cette citadelle, ne m'engagea pas à tenter cette route pour voir l'intérieur de ce fort. Il consiste en une batterie de quatre canons de gros calibre, et le logement de vingt à trente hommes. Il en est de même de l'autre fort, où est arboré le pavillon.

Les magasins à poudre sont placés dans les endroits les plus isolés. Le 11 mars 1789, un de ces magasins, bâti sur une éminence peu éloignée du port des galères, sauta en l'air, on prétend par l'imprudence d'un soldat d'artillerie, occupé à décharger des bombes déposées dans un endroit touchant à ce magasin. L'explosion fut terrible, et causa les plus grands dommages. Une grande partie des maisons de la ville furent très-endommagées; plusieurs de la forteresse entièrement abattues. Quatre galères et plusieurs galiotes furent coulées bas dans le mandrache, qui fut encombré de quantité de terre et de pierres. Deux bâtimens français, une corvette et un brik, quoique mouillés assez près du mandrache, ne reçurent que très-peu de

dommages. Les équipages de ces armemens, à la tête desquels se mirent les officiers; portèrent les plus grands secours. Un grand nombre d'infortunés dut la vie à leur courage et à leur zèle. On évalue à plus de six cents le nombre des personnes péries dans ce désastre, la plupart au mandrache.

Dans de larges fossés sont rangés par piles les bombes et les boulets de divers calibres. Les Vénitiens y avoient aussi une grande quantité de canons en fonte.

Tout est miné ; et l'on m'a assuré que les logemens que j'avois parcourus existoient sous terre dans la même distribution. J'aurois bien desiré en faire la visite ; mais, jusqu'au moment de mon départ, ces ouvertures étoient encore bouchées dans le même état où je les avois trouvées du tems des Vénitiens.

Les prisons, séjour déjà si triste par lui-même, sont dans un fond de la forteresse, ce qui ajoute encore à leur horreur. A mon arrivée à Corfou, on en bâtissoit une dans une situation plus aérée et moins lugubre ; c'est le monument qui devoit marquer l'époque du généralat du noble vénitien Errizzo.

La forteresse vieille ne laisse pas que d'être peuplée. L'église la plus vénérée est celle de Saint-Arsène ; c'est la vraie cathédrale du rite latin, dont l'archevêque a son palais dans

l'intérieur de la ville, proche de la nouvelle cathédrale. Tous les ans, le jour de Saint-Arsène, il venoit, accompagné de tout son chapitre, officier dans la petite église de la forteresse. Le gouvernement, en grand costume, assistoit au service divin, qui étoit suivi d'un repas d'étiquette donné par le général au prélat et à son clergé.

La seconde église est sous l'invocation du Rosaire; elle est en face de la statue de Sculembourg. C'est plutôt une chapelle qu'une église. Les Vénitiens y tenoient en dépôt les malheureux condamnés à mort, pendant vingt-quatre heures avant leur exécution. Ils étoient enchaînés à un poteau placé dans une petite cellule grillée, dans un coin de l'église. Au milieu de la nef est une grande table de pierre. Le général vénitien faisoit préparer sur cette table un grand repas, où le patient et une foule de prêtres officieux, dont il étoit ordinairement environné, étoient servis par les gens de son excellence dans leur plus brillante livrée. Le repas terminé, le patient étoit de nouveau enchaîné au fatal poteau; il n'en étoit plus détaché qu'au moment où un coup de canon annonçoit l'heure du supplice. Il y étoit conduit à pied, entre deux religieux de son rite, environné d'une garde nombreuse, et précédé d'une longue proces-

sion de pénitens vêtus en noir, suivant une énorme croix peinte aussi en noir. Pendant cette marche, dont la lenteur étoit seule un supplice, la cloche de l'église sonnoit l'agonie du malheureux jusqu'au moment où l'exécution étoit achevée. Tout cet appareil effrayant ne m'a paru qu'un nouveau supplice ajouté au premier. Il existoit à Venise un pont tenant aux prisons : on le nommoit le pont des Soupirs : c'était bien là le vrai nom que l'on auroit dû donner à l'église du Rosaire.

La forteresse vieille n'a point de fontaines ; des citernes fournissent à la consommation.

Au sortir de la forteresse, on se trouve sur l'esplanade, ou place d'armes. Elle peut avoir un tiers de lieue en longueur, sur un peu moins d'un quart en largeur. On y a creusé plusieurs citernes, dont la plus grande est couverte, et tenue avec assez de soin. Presqu'au milieu est placé un corps-de-garde de cent hommes. Il tient à la salle du conseil de la noblesse, qui y a été remplacée par une compagnie de grenadiers français.

A gauche, près de la ville, sont les casernes de l'artillerie. Elles sont assez bien bâties, et peuvent contenir jusqu'à six cents hommes. On exerce le soldat à la manœuvre du canon dans une petite cour fermée d'une grille de fer.

Près de ces casernes est l'hôtel qu'occupoit le sergent-général, ou maréchal-de-camp des armées vénitiennes. Il n'a rien de remarquable.

Derrière cet hôtel sont d'autres casernes pour la troupe italienne; elles peuvent contenir environ mille hommes. Un brigadier des armées y avoit son logement.

Sur la droite de l'esplanade est le mont-de-piété. C'est une longue salle garnie de croisées fermées de barreaux de fer revêtus d'un grillage de fil de fer. L'intérieur est composé de grandes armoires où sont renfermés les effets mis en gage.

Cette esplanade est entourée du côté de la mer de remparts garnis de mortiers et de canons de vingt-quatre livres de balle.

En suivant ces remparts, on rencontre d'abord l'hôpital militaire bâti dans un fond, sur le bord de la mer. Il peut contenir au plus trois cents lits : il est aussi mal distribué que mal situé. Des religieux de Saint-François étoient, du tems des Vénitiens, chargés du soin des malades : leur logement et leur pharmacie tenoient à l'hôpital. C'est là que le soldat alloit au-devant de la mort plutôt que de la santé. Ceux qui en réchappoient devoient leur salut à la force du tempérament; heureux s'il n'étoit pas altéré par leur séjour

dans un lieu où leur santé étoit un objet de spéculation pour des administrateurs guidés par le plus vil intérêt.

Continuant à suivre les remparts, on voit un second hôpital moins grand que le premier, destiné pour les matelots. On rencontre ensuite des petits magasins où sont renfermés des effets de canons et de mortiers. Ils sont gardés par un détachement de canonniers. Un peu plus loin est le Fontego : ce sont d'autres magasins où l'on versoit chaque année et tenoit en dépôt une certaine quantité de blé.

On arrive ainsi à une petite place nommée Spilée, qui précède l'entrée de la forteresse neuve. Cette place étoit environnée de casernes où pouvoient loger deux mille hommes; mais tellement ruinées, que le premier étage seulement étoit habité. Cette forteresse, ainsi que toutes les autres fortifications de la place, est l'ouvrage du comte Sculembourg. Elle bat du côté de terre et de mer. La garnison, sous les Vénitiens, étoit au plus de cent hommes distribués dans différens postes. Le quartier est dans la partie la plus élevée. Dans cette forteresse on est également réduit pour l'eau à des citernes. Elle n'étoit habitée que par les familles de quelques nobles Vénitiens, dont l'un étoit le commandant de cette citadelle, sous le titre de *Capitan-grande*. C'est là que l'Inqui-

sition de Venise envoyoit quelquefois des prisonniers d'état. Ils étoient renfermés dans une prison placée sur le bastion le plus élevé, et dont il étoit défendu d'approcher. C'étoit aussi dans cette forteresse que l'on mettoit aux arrêts les officiers de terre et de mer, et les nobles du pays.

Les fortifications du côté de terre sont extrêmement étendues, et composées d'une infinité d'ouvrages dont la défense exige une nombreuse garnison. Elles sont dominées en dehors par deux collines élevées sur lesquelles on a bâti deux forts. L'une est le mont Abraham, l'autre le mont Saint-Sauveur. Le petit fort Saint-Roch bâti dans l'intervalle, leur sert par un souterrain de communication. Il y a là un petit village où l'on va prendre du lait. En 1786, j'envoyai au ministre de la marine un plan fort exact de toutes ces fortifications; c'étoit le moyen le plus sûr d'en donner la description. Je regrette aujourd'hui de n'avoir pu retrouver ce travail.

Outre la cathédrale latine, il y a plusieurs autres églises, et trois couvents de religieux de l'ordre de Saint-François. Un de ces monastères, sous l'invocation de Sainte-Justine, est situé hors de la ville, sur le rivage de la mer.

Les églises grecques sont très-nombreuses;

la plus riche est celle de Saint-Spiridion ; dans laquelle on conserve le corps de ce Saint, relique singulièrement vénérée dans les îles et dans toute la Grèce. Cette dévotion est d'un revenu considérable pour les Papas qui composent le chapitre de cette église, qui a toujours pour officiateur en chef un prêtre grec de la famille de Bulgari. Ce privilége date de l'époque où la sainte relique fut apportée à Corfou par un Bulgari. Toute cette famille se prétend conséquemment propriétaire de saint Spiridion, et ce n'est pas la partie la moins considérable et la moins sûre de leur fortune, au moins sous les Vénitiens.

Il ne manque pas non plus de couvens grecs d'hommes et de femmes. Mais ce qui auroit valu infiniment mieux que ces fondations pieuses, fruits de l'ignorance des peuples, de la supercherie des moines, c'eût été des établissemens destinés à l'instruction de la jeunesse des deux sexes. C'est à quoi on n'avoit point songé ; ou peut-être aussi étoit-ce encore un moyen de la politique vénitienne pour voiler l'odieux de son gouvernement. La démoralisation, l'ignorance des peuples est toujours la grande machine dont s'appuie le despotisme.

L'humanité ne trouve pas non plus d'abri contre les maux dont elle est souvent affligée. Il n'y a point d'hôpital pour les pauvres, à moins

moins qu'on ne regarde comme tel une petite maison voisine de l'évêché, où sont au plus une vingtaine de lits mauvais, et toujours accordés aux gens que le riche ne secoure que de sa recommandation. Il arrivoit aussi quelquefois que des personnes charitables obtenoient, par leur argent plus que par leur crédit, l'admission à l'hôpital militaire de quelques infortunés dont les maux avoient excité leur compassion.

On cite comme un des plus beaux édifices le palais épiscopal : comme à la cathédrale, je n'y ai rien vu de remarquable. Ce palais, dont, à son grand regret, on a délogé l'archevêque, est devenu le lieu des séances de la municipalité. Le prélat a obtenu en échange l'hôtel qu'occupoit un noble Vénitien, qui étoit lieutenant-civil, sous le titre de Baïlo.

A peu de distance, et presqu'en face de la cathédrale, est le théâtre. Je me réserve d'en donner la description dans le chapitre où je ferai celle des divertissemens publics.

Le quartier des juifs est une rue fermée aux deux extrémités, de portes gardées par un détachement. La synagogue n'a rien de curieux. Je ne citerai pas non plus comme une curiosité, mais bien comme un manque de police, l'extrême mal-propreté de ce quartier.

En face de la ville, à un mille de distance, est la petite île de Vido, que les anciens nommoient l'île de Pitia, et que les Français ont appelée l'île de la Paix, en y arborant le drapeau tricolor. Cette île a environ deux lieues de tour. Elle est couverte d'oliviers, et la propriété en appartient à un insulaire, qui n'a pas vu sans regret sa possession changée par les Français en un poste dont cinq batteries d'obus et de gros canons, croisant leur feu avec celui de la place et des deux forteresses, défend l'entrée du mouillage.

A trois quarts de lieue de Vido, on voit un autre îlot d'une lieue environ de circonférence. Il se nomme Saint-Dimitri. Sur cet îlot est bâti le lazaret où les personnes et les marchandises venant du Levant doivent faire quarantaine.

Plus loin, s'élève de la mer une roche nommée Condilonisi. Là étoit autrefois une église grecque dédiée à la sainte Vierge. De ses ruines, les Vénitiens fabriquèrent un magasin à poudre, que le tonnerre a fait depuis sauter en l'air.

La ville de Corfou se trouve entre deux bourgs assez considérables et bien peuplés. L'un est Manduchio, l'autre les Castrades. Ils n'offrent rien d'extraordinaire, que la différence assez marquée du caractère de leurs

habitans. Ceux de Manduchio sont fiers, adonnés à la navigation, souvent à la piraterie, et se piquent fort de la qualité de braves, qui n'est au fait que celle d'assassins : aussi un poignard, une paire de pistolets sont-ils l'ornement ordinaire de leur costume. Les habitans des Castrades sont beaucoup plus doux, et préfèrent les occupations tranquilles de la pêche et du commerce.

LIVRE II.

Etat politique de l'île de Corfou, sous les Grecs.

CHAPITRE III.

Divers noms qu'eut successivement l'île de Corfou.

L'ISLE de Corfou fut connue successivement sous différens noms. Le plus ancien, suivant la mythologie, est *Drepanum* (Δρεπανη faulx). Telle est l'opinion de Didyme, commentateur d'Homère (1).

Ce nom exprimoit le demi-cercle que décrit la côte de l'île. Ce dérivé, pris de la configuration des terres, étoit aussi simple que naturel. Voici les différentes interprétations tirées des fictions de la fable, embellies par le génie des poètes de l'antiquité.

Plusieurs, sur ce mot Δρεπανη, font l'histoire

(1) Didyme, nol. Odys. Liv. V.

d'une faulx enfouie dans un endroit caché de l'île. Les uns prétendent que c'est celle dont se servit Cérès pour enseigner aux Titans à moissonner les blés, ou dont elle les arma contre Jupiter. Aristote même est du nombre de ceux qui ont adopté ce conte (1).

Apollonius, de Rhodes (2), en fait l'arme dont se servit Saturne pour priver le Ciel son père de son sexe, ou celle que Jupiter employa au même usage contre Saturne.

Le poète Lycophron, de Calcédoine (3), décrivant les malheurs d'Ulysse à son retour de Troyes, et son arrivée à Corcyre, peint la haine que conçut contre cette île Saturne depuis sa mutilation.

Tzetzès, commentateur de Lycophron, en parlant de la fameuse faulx de Jupiter, lui attribue l'origine du nom de *Drepanum* pour l'île de Corcyre. Il donne ensuite le même nom à un port de la Sicile, prétendant que c'est sur son rivage que fut enfouie cette faulx encore teinte du sang du dieu mutilé.

Servius Maurus Honoratus donne aussi le nom de *Drepanum* à un port de la Sicile. Il se fonde sur ce passage de Virgile :

---

(1) Aristote, Livre du Gouvernement des Insulaires.

(2) Apollonius, de Rhodes, Liv. IV. Argon.

(3) Lycophron, in Dramate de Alexandra.

« Hinc Drepani me portus, et illætabilis ora
» accipit..... (1)

Telle est aussi l'opinion de Philippe Cluverius (2).

Samuel Bochart (3) prétend que dans l'endroit de la Sicile où l'on place le port de *Drepanum*, la côte, loin de former un demi-cercle, s'avance en pointe à la mer. L'île de Corfou, au contraire, décrit exactement la courbure d'une faulx.

Pausanias (4), mettant cette faulx entre les mains de Saturne, dit qu'il la jeta ensuite dans la mer proche d'un promontoire de l'Achaie, qui prit le nom de *Drepanum*.

Saturne, suivant Hésiode (5), armé d'une faulx énorme, garnie de fortes dents, en trancha les parties du Ciel son père; il les jeta ensuite dans la mer, proche la côte de l'Epire, où elles furent long-tems le jouet des flots. Chaque goutte de sang dont le rivage fut teint, engendra des furies et des géans d'une grandeur prodigieuse.

Il n'y a pas jusqu'à un géographe mo-

(1) Enéid. Liv. III.
(2) Sic. ant. Lib. II, cap 1.
(3) Geog. sac. Lib I, cap. 27.
(4) Paus. Voy. de l'Achaie.
(5) Hes. in Theogonia de Saturno.

derne (1), qui n'ait voulu faire un conte de cette faulx. Jupiter et Neptune avoient, dit-il, une vieille querelle; ils la vidèrent sur les rivages de Corcyre. Le dieu du tonnerre se contenta d'opposer une simple faulx au trident de son frère : la victoire n'en fut pas moins de son côté, et l'île qui avoit servi de champ de bataille, prit le nom de l'arme du vainqueur.

Ce conte n'a rien de plus ridicule que tous ceux que nous ont transmis les anciens.

Au nom de Drepanum succéda celui de Macris (longueur), pris naturellement de la distance des deux promontoires, Sidero et le cap Blanc.

Suivant Apollonius (2), Bacchus eut pour nourrice Macris, fille d'Aristée. Elle l'avoit reçu des mains de Mercure, et l'avoit élevé dans l'île de Corcyre : une si belle fonction lui donnoit bien le droit de décorer l'île de son nom. Corcyre ne fut cependant pas la seule île qui porta le nom de Macris; cette nourrice de Bacchus le donna également à l'île d'Eubée, où le même Apollonius plaçe le berceau de Bacchus dans un antre.

Schéria est le nom que l'on trouve le plus

(1) Busching. Geog. Ven.

(2) Apol. Argon. Liv. IV.

fréquemment dans Homère et plusieurs autres écrivains, pour désigner l'île de Corcyre. Aristote (1) en tire l'origine des fictions de la fable. L'intervalle qui sépare l'île du continent, se combloit peu-à-peu par la déposition des sables que rouloient dans leurs eaux certains fleuves de l'Epire. Cérès, protectrice de l'île, craignit que bientôt elle ne fût réunie au continent dont elle étoit si voisine. Elle s'adressa à Neptune, qui, sensible à ses plaintes, arrêta l'audace des fleuves qui attentoient contre la patrie des adorateurs de la déesse.

Le même conte nous est conservé par plusieurs autres écrivains (2).

On trouve l'étymologie naturelle de Schéria dans le mot ιωχειν, *inhibere, perse qui* : c'est au moins celle qui s'accorde le mieux avec la fable. Samuel Bochart (3) fait dériver Schéria de *schara* mot phénicien, qui signifie commerce. Ce nom exprimoit l'activité du commerce maritime des insulaires dans l'Orient, d'où ils exportoient les marchandises les plus précieuses.

Le nom de Schéria fut remplacé par celui

---

(1) Arist. Liv. du Gouv. des Ins.

(2) Stephanus de Urbib. in voce σχερια. Eustathius ad Odys. Lib. V.

(3) Samuel Bochart, Geog. sac. Lib. I, cap. 33.

de Corcyre : son origine est également prise dans la mythologie.

Suivant Diodore (1), le fleuve Asope eut trois filles, Corcyre, Egine et Thèbes. Les deux premières donnèrent leurs noms à deux îles, dont l'une s'appeloit avant Schéria, où Corcyre fut transportée par Neptune qui l'avoit enlevée.

Stéphanus (2) raconte qu'une île nommée d'abord Drepanum, et ensuite Schéria, prit le nom de Corcyre, fille d'Asope, qui mit au monde sur ses rives Phéace, qu'elle avoit eue de Neptune.

Nous voyons aussi dans Pausanias (3), que Corcyre, fille d'Asope, donna son nom à une île nommée Schéria.

Samuel Bochart trouve, comme celle du mot Schéria, l'étymologie de Corcyra dans la même langue orientale. Il le fait dériver de *carcara*, qui, en arabe, signifie une terre où règne la paix et l'abondance. Ce géographe appuie son interprétation d'un passage du troisième livre de l'Odyssée, où Homère vante la félicité dont jouissoient les habitans de l'île de Cor-

---

(1) Diodore, Liv. IV. Bibl.

(2) Stephanus de Urbib. au mot φαιαξ.

(3) Pausanias, Voy. de Corinthe.

cyre, et par l'heureuse situation de leur île, et par l'activité de leur commerce.

Quelqu'ancien que soit le nom de Corcyre, on ne le trouve que rarement dans Homère. Jean Harduin (1), dans un ouvrage aussi savant qu'utile pour la géographie des anciens, avance le contraire. On voit toujours, dit cet auteur, sur les médailles des Corcyréens, le Κορκυραιων, ou Κορκυρα, et jamais Κερκυραιων, ou Κερκυρα, quoique ce soit l'expression dont se sert fréquemment Homère.

Strabon (2) fait mention de la querelle que firent Eratosthène et Apollodore au grammairien Callimaque, pour s'être permis d'employer le mot *Corcyra*, pour indiquer la Schéria d'Homère.

Les auteurs sont partagés sur le Κορκυρα et le Κερκυρα des médailles des Corcyréens.

Ezéchiel Spanhemius penche pour le Κορκυρα. Dans ses commentaires sur Callimaque, il témoigne sa surprise de voir le Κερκυρα adopté par Hérodote, Thucydide, et la plupart des écrivains de la Grèce, qui se trouvent ainsi en contradiction avec les monumens de l'an-

---

(1) Jean Harduin, Nummi antiqui populorum et urbium illustrati.

(2) Strabon, Liv. I et Liv. VII.

tiquité, suivant son opinion. Il doute si, dans ces écrivains, on ne devroit pas plutôt lire Κορκυρα que Κερκορα.

Eustathius, s'appuyant de l'autorité des commentaires et des histoires anciennes, assure que les auteurs ont également employé le Κορκυρα et le Κερκυρα. Cependant il préfère le Κερκυρα, prétendant que le Κορκορα désigne plutôt une autre petite île, dite la petite ou la noire Corcyre, située dans le golfe Adriatique, connue sous le nom de Curzola.

Il n'est pas douteux, ou au moins très-probable, que lès mots Κορκυρα et Κερκυρα n'aient été employés indifféremment par les auteurs anciens : il est d'ailleurs si facile que l'ε ait souvent été changé en ο. De toutes ces discussions grammaticales sur une simple lettre, il ne résulte aucune lumière précise sur le vrai nom, et encore moins sur la véritable étymologie.

Plaute (1) parle d'une espèce de vaisseau que l'on nommoit *Cercurus*. Les Corcyréens avoient effectivement un genre de construction qui leur étoit particulier, ce qui pouvoit avoir fait donner ce nom à leurs bâtimens.

---

(1) Plaute, Mercat. act. I, scèn. 1.

Alexandre Polyhistor (1) donne le nom de Corcyréens à ces monts d'Arménie sur lesquels s'arrêta l'arche de Noé. De là l'erreur de quelques modernes, qui ont placé cette montagne au nombre de celles de Corcyre. Polyhistor levoit cependant bien toute équivoque, en disant qu'une partie de cette fameuse arche existoit encore sur les monts corcyréens de l'Arménie.

Corcyre a été le nom le plus connu de l'île, sous les Grecs et les Romains. Depuis l'Empire d'Orient, elle prit celui de Corfou, dérivé du mot Κορυφω. On ne peut l'attribuer qu'à cette quantité de monticules dont l'île est chargée.

CHAPITRE IV.

Origine des Habitans de l'île de Corfou.

Les noms des divers pays sont quelquefois un acheminement à connoître leurs premiers habitans. Dérivés de celui des peuples qui s'y établirent, ou de celui des chefs qui les conduisoient, ils servent à fixer l'opinion sur

---

(1) Alexander Polyhistor apud Euseb. in Chron.

leurs fondateurs. Les dénominations sous lesquelles fut connue successivement l'île de Corfou, toutes deux d'une origine fabuleuse, ou tirées de la configuration des côtes de l'île, ne donnent aucunes lumières. Les auteurs anciens ne décident point la question ; et ceux qui ont voulu prendre ce soin, sont si peu d'accord entr'eux, que le lecteur demeure toujours dans la même incertitude.

Si l'on en croit Diodore de Sicile (1), Phéace, fils de Neptune et de Corcyre, fut le premier qui vint s'établir dans l'île de Corfou, dont les habitans prirent le nom de Phéacéens.

Les auteurs anciens gardent le plus profond silence sur les faits de ce prince.

André Marmora prétend qu'il fit le bonheur des insulaires, par la sagesse et la justice de son gouvernement, dont la réputation attira à Corcyre une foule d'habitans des pays voisins. Il s'appuie du témoignage d'Eustathius, et cependant il est certain que, ni dans cet écrivain, ni dans aucun autre de l'antiquité, il n'est fait mention de la durée, de la puissance du règne de Phéace, ni des vertus que lui attribue Marmora. C'est aussi sous son règne, que l'historien Corfiote place l'épo-

(1) Diodore. Biblioth. Lib. V.

que de l'arrivée de Jason à Corcyre. « Jason » revenant d'Iolchos, emportant la toison » d'or, et accompagné de Médée, fille du roi » Geta, relâcha dans l'île des Phéacéens. Geta » avoit envoyé des ambassadeurs à Phéace, » pour l'instruire du rapt de sa fille par Jason. » Celui-ci avoit pour compagnons d'armes un » frère de Phéace, nommé Nausithoüs, et son » fils Rehxenore. Le premier tenoit le gou- » vernail du fameux vaisseau des Argonautes; » le second commandoit à la proue. Jason » fut accueilli de Phéace, qui se contenta de » le solliciter de rendre à Geta Médée sa fille, » si toutefois cependant elle étoit encore » vierge. Jason avoit pourvu à rendre la con- » dition nulle. Le roi des Phéacéens lui ad- » jugea de plein droit Médée pour épouse. » Les noces se célébrèrent avec magnificence. » Médée, pleine de reconnoissance envers les » Dieux, fit un sacrifice dans le temple d'A- » pollon. Deux autels furent élevés; l'un en » l'honneur des nymphes, l'autre consacré » aux Néréides. Le héros d'Iolchos, com- » blé de bienfaits et de présens de son hôte, » continua sa route. Les ambassadeurs de » Geta craignant sa colère, n'osèrent retour- » ner lui rendre compte du succès de leur » mission. Phéace leur accorda un terrein, » où ils bâtirent une ville. » Marmora cite à

l'appui de son récit, Plutarque. Cet écrivain (1) parle, il est vrai, de Phéace, mais comme un des Argonautes venus avec Nausithoüs de Salamine, pour conduire le vaisseau d'Argos.

D'après les auteurs qui ont écrit sur l'expédition des Argonautes, et de ce nombre Apollonius (2) entre dans des détails qui ne laissent aucun doute, Alcinoüs, et non Phéace, étoit sur le trône de Corcyre lors de l'arrivée de Jason dans cette île.

Pausanias (3) cite de vieilles poésies des Grecs, appelées Naupactiennes, où il est dit que Jason, après la mort de Pélias, quitta Iolchos pour aller s'établir à Corcyre : que là il perdit Mermerus son fils aîné, qui fut déchiré par une lionne en prenant le divertissement de la chasse dans un endroit du continent vis-à-vis de la ville. Il n'est point question que Phéace fût alors sur le trône.

Les auteurs sont partagés sur l'origine des premiers habitans de l'île de Corcyre.

Dans Homère (4), on voit que Naüsithoüs, fils de Neptune et de Périboée, fille du grand Eurimédon, conduisit dans l'île de Schéria

---

(1) Plutarque, Vie de Thésée.

(2) Apollonius, Argon. Lib. IV.

(3) Pausanias, Voy. de Corinthe.

(4) Homère, Odys. Liv. VI.

une colonie de Phéacéens qui habitoient la vaste Hypérée, qui leur donna des lois, bâtit une ville, et éleva des temples aux Dieux.

Plutarque (1) en nous peignant la paix, la tranquillité dont jouissent les insulaires, loin du tumulte, des bouleversemens, des séditions dont ne sont que trop souvent agités les grands états, s'appuie du témoignage d'Homère, et cite le gouvernement si doux de Nausithoüs, chef d'une colonie qu'il conduisit dans l'île de Schéria.

D'autres écrivains paroissent ne point admettre cette transmigration, et font des Phéacéens un peuple indigène. Conon (2) dit que proche des côtes de l'Epire, dans la mer Ionienne, étoit située une île nommée Schéria, habitée par les Phéacéens, peuple indigène qui prit son nom de Phéace, un de ses rois.

Telle est aussi l'opinion d'Apollonius de Rhodes (3), qui dit également les Phéacéens peuple indigène.

Le Phéace de Corcyre n'est point le seul dont les anciens nous aient transmis la mémoire. Plusieurs ont existé dans des tems pos-

---

(1) Plutarque de Exilio.

(2) Conon. narratione tertia apud Photium.

(3) Apollonius, Argon. Lib. IV.

térieurs

térieurs. Plutarque (1) fait mention d'un Phéace que ses différends avec Alcibiade illustrèrent.

Aristophane (2) introduit sur la scène un Phéace qui, par son éloquence, évita la peine de mort prononcée par ses juges.

Thucydide (3) parle aussi d'un Phéace que les Athéniens envoyèrent en ambassade avec deux collègues, en Italie et en Sicile.

Les fameux égouts d'Agrigente sont, suivant Diodore (4), l'ouvrage d'un Phéace qui leur donna son nom.

Samuël Bochart (5) fait dériver le nom de Phéacéens de *phaich*, mot arabe qui exprime la supériorité en richesses et en vertus. Cette dénomination pourroit convenir aux anciens Corcyréens, qui se distinguoient par la douceur de leurs mœurs, leur industrie et les richesses qui en étoient le fruit.

Alcinoüs, fils de Nausithoüs, régnoit à Corcyre, lorsqu'Ulysse fut jeté par la tempête sur ses côtes. On relit toujours avec un nouveau

---

(1) Plutarque, Vie d'Alcibiade.

(2) Aristophane in Equitibus.

(3) Thucydide, Liv. V.

(4) Diodore, Histor. Liv. XI.

(5) Samuel Bochart. Geo. sac. Liv. I, chap. 23.

plaisir dans Homère (1) les détails intéressans de l'accueil que reçut du roi des Phéacéens l'infortuné fils de Laerte.

Nausicaa, fille d'Alcinoüs, se promenant un jour avec plusieurs de ses compagnes sur le rivage de la mer, vit tout-à-coup sortir des flots un homme nu, qui, s'approchant avec crainte, imploroit sa pitié. La frayeur s'empara d'abord de la princesse et de sa suite. Le premier mouvement fut de prendre la fuite : mais bientôt, revenant sur ses pas, Nausicaa ne consulta plus que le sentiment de la compassion. D'une partie de ses vêtemens elle couvrit Ulysse, qu'elle conduisit et présenta à son père. Alcinoüs fut aussi flatté que surpris d'avoir pour hôte le célèbre roi d'Ithaque. Il l'accueillit de la manière la plus amicale et la plus distinguée. Ulysse lui fit le récit touchant du siége de Troye, lui raconta ses voyages, ses malheurs. Son éloquence, sa bonne mine, en lui conciliant de plus en plus l'affection du roi des Phéacéens, firent en même-tems naître la passion la plus vive dans le cœur de Nausicaa. Le récit des infortunes du fils de Laerte l'avoit touché de compassion ; ses vertus avoient excité son admiration : de ces sen-

(1) Homère, Odyss. Liv. VI et VII.

timens, elle passa bientôt à celui de l'amour. Que ce passage est rapide dans un cœur jeune et tendre ! L'époux de la chaste Pénélope se tint en garde contre les charmes de la princesse phéacéenne. Il pressa son retour dans sa patrie : Alcinoüs seconda ses vœux, lui donna tous les secours qu'il pouvoit desirer, et ne s'en sépara qu'après l'avoir comblé de bienfaits. Ulysse reparut tout-à-coup à Ithaque. Secondé du jeune Télémaque, son fils, et du fidèle Eumenès, il triompha des princes qui avoient osé tenter de le dépouiller de ses Etats, et aspirer à la main de Pénélope.

Peu de tems après (1), Enée, échappé à une tempête affreuse essuyée sur les côtes des Strophades, l'esprit encore agité des prédictions de la harpie Céléno, reconnoît les tours élevées des Phéacéens.

Le passage de Chersicrates de Corinthe à Corcyre, est l'époque à laquelle on commençe à avoir des notions plus certaines et plus détaillées sur l'histoire des habitans de cette île. D'après le récit des poètes, Chersicrates y conduisit une colonie de Corinthiens.

---

(1) Virgile, Enéide, Liv. III.

On voit dans Strabon (1) qu'Archias, roi de Corinthe, faisant route pour la Sicile, laissa Chersicrates, descendant d'Hercule, avec une partie de son armée, pour s'établir dans l'île de Corcyre, jusqu'alors connue sous le nom de Schéria. Chersicrates s'en rendit maître, et en chassa les anciens habitans.

Conon (2) rapporte aussi cette expédition des Corinthiens, d'où l'île prit le nom de Corcyre, que portoit aussi Corinthe.

Suivant Apollonius de Rhodes (3), Chersicrates, descendant de Bacchius, ancien roi de Corinthe, et non d'Hercule, fit la conquête de l'île de Corcyre sur les Colchides, qui s'y étoient établis.

Timée place l'époque de l'établissement de Chersicrates dans l'île de Corcyre, environ six cents ans après la ruine de Troye. Ce calcul s'accorde avec celui de plusieurs chronologistes sur l'espace de tems entre le fameux siége d'Ilium et l'expulsion des Bacchiades de Corinthe.

Ubbon Emmius (4) prétend que les Corin-

---

(1) Strabon, Liv. VI.

(2) Conon, Narr. III. apud Phocium.

(3) Apollonius, Argon. Liv. IV.

(4) Ubbon Emmius, de rebus vet. grec. ex Herod. Lib. I.

thiens fondèrent Corcyre la XVIIe. olympiade. Il place la fondation de Syracuse par Archias leur chef, à la XIe. olympiade. Strabon, au contraire, fixe la même époque pour ces deux expéditions.

Suivant Thucydide (1), la conquête de l'île de Corcyre par Chersicrates est postérieure de quatre cent quarante-neuf ans au siége de Troye. Quelle immensité de tems pendant laquelle l'histoire des premiers insulaires est ensevelie dans la nuit de l'oubli !

Le témoignage unanime des auteurs anciens sur l'établissement des Corinthiens dans l'île de Corcyre, est encore appuyé de celui des médailles corcyréennes sur lesquelles on voit le cheval Pégase. Il étoit d'usage, dans l'antiquité, que les peuples prissent les emblêmes adoptés par ceux dont ils tiroient leur origine, ou qui les avoient conquis. Le cheval Pégase étoit le signe distinctif des Corinthiens. Se trouvant sur les médailles ou monnoies des Corcyréens, il indique l'origine ou la conquête de ces derniers par les premiers. Telle est l'opinion d'Ezéchiel Spanhemius (2).

A l'expédition de Chersicrates commence,

(1) Thucydide, Liv. VI.

(2) Ezéchiel Spanhemius, de præstantià et usu numis. antiq.

pour ainsi dire, l'histoire du peuple Corcyréen. De tous les auteurs anciens, Thucydide nous a le plus conservé de détails sur les annales de ces insulaires; c'est aussi le guide que j'ai suivi.

Les Bacchiades, expulsés de Corinthe à cause du meurtre d'Actéon, Argias et Chersicrates, cédant au parti des Héraclides, partirent à la tête d'une colonie pour chercher une nouvelle patrie. Argias passa en Sicile, où il bâtit Syracuse, qui, dans la suite, se rendit si célèbre par sa puissance, imposa des lois aux fiers Africains, et soutint seule le poids des armes romaines.

Chersicrates s'établit chez les Phéacéens. Quoique retiré à la campagne, et vivant dans une espèce de solitude, il se distingua par des vertus qui lui méritèrent l'estime et l'attachement des insulaires. La famille des Phéaces s'étant éteinte, tous les vœux se réunirent pour élever Chersicrates sur le trône. Le nouveau souverain commença son règne en bâtissant la ville de Crisopolis. Il n'oublia rien pour la rendre célèbre par sa magnificence. Elle avoit environ une lieue de circonférence : ses remparts étoient solidement bâtis; les rues tirées au cordeau : les temples, les édifices publics, de marbre, étoient ornés de superbes peintures : tout y respiroit le luxe

et la grandeur. Des fontaines, décorées de statues, offroient aux habitans l'eau la plus limpide. Cette eau étoit tirée au loin dans l'intérieur de l'île, et amenée par un aqueduc immense. Le port étoit toujours rempli de vaisseaux grecs : il fut également fréquenté dans la suite par ceux des Romains, qui établirent des relations de commerce avec les habitans de l'île. L'entrée de ce port, formée par deux pointes élevées, étoit fermée par une énorme chaîne de fer, et défendue par deux tours. C'est ce port que Dion Cassius appelle Γλυκυς λιμην.

On trouve aussi dans Xénophon une description pompeuse de la ville de Crisopolis.

Quelques auteurs attribuent aux ambassadeurs de Géta la gloire de la fondation de Crisopolis, et à Chersicrates le mérite de l'avoir réparée et embellie.

CHAPITRE V.

Première expédition des Corcyréens.

CHERSICRATES pensa bientôt à augmenter la puissance d'une île dont le bon ordre intérieur et l'embellissement avoient d'abord occupé tous ses soins. Il tourna ses armes contre les Liburniens, peuple ennemi juré des Corcyréens. La victoire couronna ses efforts. Contraints de céder à la force, les Liburniens se virent réduits ou à s'expatrier, ou à subir le joug. Une partie quitta son pays, l'autre reçut les lois du vainqueur.

Ces premiers succès des Corcyréens excitèrent en eux l'ambition et le desir, souvent si funeste, de s'agrandir. Une colonie fut envoyée à Epidame, qui prit ensuite, suivant Strabon (1), le nom de Dyrrachium, de la péninsule sur laquelle est bâtie la ville (c'est aujourd'hui Durazzo, ville de l'Albanie, dans le golfe Adriatique.)

Thucydide (2) attribue aux Corcyréens

(1) Strabon, Liv VII.
(2) Thucydide, Liv. I.

tablissement de cette colonie ; mais il leur donne pour chef dans cette expédition, Phalius de Corinthe, qui conduisit aussi avec lui des Corinthiens, et même des Doriens. Les Epidamiens reconnoissoient Corinthe pour leur métropole, malgré les prétentions de Corcyre.

Les Corcyréens fondèrent ensuite Apollonie ; mais, suivant Strabon (1), de société avec les Corinthiens.

Thucydide ne reconnoît que ces derniers pour fondateurs d'Apollonie (2).

Pline (3) ne parle également que des Corinthiens.

Diodore (4) semble être de cette opinion, en donnant le nom de Corinthe à Apollonie.

Pausanias (5) fait partager aux Corinthiens et aux Corcyréens cette expédition.

Si les auteurs sont divisés sur la fondation d'Epidame et d'Apollonie, par les Corinthiens ou les Corcyréens, les monumens anciens sont au moins en faveur des insulaires. Sur la plupart des médailles ou mon-

---

(1) Strabon, Liv. VII.
(2) Thucydide, Liv. I.
(3) Pline, Liv. III, ch. 23.
(4) Diodore, Liv. XLI.
(5) Pausanias in Eliac.

noies d'Epidame et d'Apollonie, on voit une petite aire avec des fruits, ou la vache allaitante, emblêmes particuliers des Corcyréens. Dans quelques médailles d'Apollonie, on voit aussi un vaisseau ou galère, symbole adopté par les Corcyréens, qui se distinguoient dans l'art de la navigation. On voit dans Pausanias (1) qu'ils s'étoient déjà rendus redoutables à toute la Grèce. Leurs troupes passoient pour les meilleures, et leur marine étoit la plus nombreuse et la mieux exercée.

Des deux colonies, Apollonie fut celle qui s'éleva à un plus haut degré de prospérité. Elle succomba dans la suite sous le poids d'entreprises au-dessus de ses forces. Ses habitans dispersés cherchèrent un asile, les uns dans la Chaonie, les autres dans l'Epire, où ils bâtirent Valone.

---

(1) Pausanias, Voy. de Corinthe.

CHAPITRE VI.

Première guerre des Corcyréens contre les Corinthiens.

LES Corinthiens furent les premiers peuples de la Grèce contre qui les Corcyréens éprouvèrent leurs forces. La cause de cette guerre semble fondée sur une absurdité.

Après la mort de Chersicrates, Alchemeus fut élu roi de Corcyre ; il eut pour successeur à la couronne, Lycophron, de Corinthe. Il étoit passé à Corcyre, ayant été chassé de sa patrie par Périandre, qui en occupoit le trône. Le motif de cet exil s'accorderoit bien peu avec le caractère que l'on doit supposer à un des sept sages de la Grèce, s'il étoit vrai que Périandre, à l'instigation d'une de ses concubines, tua à coups de pied sa femme enceinte, et que les larmes que Lycophron ne put retenir, lui attirèrent son courroux. Lycophron devoit à ses vertus et à son rare mérite la couronne de Corcyre. Périandre, avancé en âge, se réconcilia avec ce prince. Devenu l'objet de la haine des Corinthiens, il forma avec Lycophron le

projet d'échanger son trône avec celui de Corcyre. Périandre espéroit, en s'éloignant de sa patrie, de couler une vieillesse moins amère, et de trouver auprès des Corcyréens des douceurs qu'il s'étoit lui-même interdites à Corinthe. Les insulaires (1) découvrirent le complot, et une mort cruelle fut le prix de la perfidie de Lycophron. Périandre, instruit de la fin tragique de ce prince, ne contint plus sa colère. Trois cents jeunes Corcyréens des premières familles, qui vivoient à sa cour, furent aussi-tôt arrêtés, et embarqués pour Sardes. Ils étoient destinés à la mutilation la plus cruelle et la plus humiliante. Telle étoit la vengeance que le tyran se proposoit de tirer des Corcyréens. Les vaisseaux qui portoient ces infortunés, furent contraints de relâcher à Samos pour s'y radouber. Les jeunes Corcyréens descendirent à terre, accompagnés de leurs gardes. Les habitans de Samos, instruits du projet atroce de Périandre, leur facilitèrent le moyen de se réfugier dans le temple de Junon. Les satellites du tyran tentèrent de forcer cet asile sacré pour en arracher leurs victimes. Les Samiens prirent les armes, et

(1) Hérodote, Liv. III.

forcèrent les Corinthiens à prendre la fuite et à se rembarquer avec précipitation. Périandre apprit à leur retour la violence que leur avoit faite ceux de Samos. Dans cet intervalle, les Samiens s'étoient empressés de renvoyer en toute sûreté les jeunes Corcyréens dans leur patrie. Périandre jura la perte des insulaires qui avoient osé arrêter sa vengeance. Il mit aussi-tôt en mer une flotte formidable. La ruine de Samos étoit peut-être certaine, si la reconnoissance n'eût armé les Corcyréens. Leurs forces navales sortirent aussi-tôt, et joignirent bientôt celles des Corinthiens. Le combat s'engagea; et les Corcyréens, quoiqu'inférieurs en nombre, triomphèrent par l'habileté de leurs manœuvres. La flotte ennemie se retira en désordre, après une perte considérable. Cette défaite mit le comble au désespoir de Périandre; il fit une fin digne de sa cruauté. Sa mort, en faisant cesser le motif de la rupture des Corinthiens et des Corcyréens, ramena la paix entre ces deux peuples.

CHAPITRE VII.

Les Corcyréens embrassent le Gouvernement républicain. Evénement extraordinaire.

Les Corcyréens, après avoir sauvé Samos, ne songèrent plus qu'à jouir des douceurs de la paix. La trahison de Lycophron, et les troubles qui avoient suivi sa mort, les décidèrent à ne point remplir, par une nouvelle élection, le trône qui étoit demeuré vacant. A l'exemple des Athéniens, ils embrassèrent le gouvernement républicain.

Peu après cette révolution, il arriva un événement qui frappa singulièrement les nouveaux républicains.

(1) Un pâtre avoit coutume de mener paître un troupeau de taureaux assez près du rivage de la mer. Depuis quelque-tems un de ces animaux couroit chaque soir vers le rivage, en poussant des mugissemens étonnans. Le pâtre eut enfin la curiosité de s'assurer par lui-même quelle pouvoit en être la cause. Il suivit le taureau, et découvrit une quantité de thons d'une grandeur

(1) Pausanias, Voy. de la Phocide.

surprenante. Les paysans des environs en furent bientôt informés. Ils accoururent au rivage, et firent long-tems d'inutiles efforts pour prendre quelques-uns de ces poissons. Le bruit s'en répandit dans l'île : les insulaires, l'esprit troublé, inquiets d'un fait si extraordinaire, se hâtèrent d'envoyer consulter l'oracle de Delphes. La réponse fut de sacrifier un taureau à Neptune, et que la pêche seroit abondante. L'ordre du dieu exécuté, la pêche répondit à ses promesses. Les Corcyréens, en reconnoissance, dédièrent à Apollon un taureau d'airain, et un autre à Jupiter olympien.

Un accident (1) plus digne d'attention pensa faire condamner l'offrande faite à Jupiter. Un enfant, en jouant, se frappa à la tête contre la statue, et mourut du coup. Les Eléens firent le procès au taureau, et le condamnèrent à être exclu du temple. Heureusement Apollon prit sa défense : son innocence reconnue, il fut solemnellement absous.

La mémoire de la découverte et de la pêche des thons, fut encore consacrée par diverses médailles, frappées sous différens emblêmes.

---

(1) Pausanias ; Voy. de l'Elid.

CHAPITRE VIII.

Ligue générale des Grecs contre Xerxès. Thémistocle réfugié à Corcyre.

Hérodote place à l'an 3480 l'époque de cette fameuse ligue des Grecs qui arrêta le torrent des armes de Xerxès. Les Corcyréens parurent y entrer, et mirent en mer soixante vaisseaux bien armés. Ils ne furent point employés, soit par la crainte de la puissance du monarque Persan, soit que les insulaires se fussent flattés de profiter de la ruine de la Grèce, et d'augmenter leurs richesses et leur puissance par les avantages que donneroit à leur navigation et à leur commerce la faveur de Xerxès. Ils prirent le parti de demeurer neutres. Leur flotte mit cependant à la voile; mais elle s'arrêta entre Pylos et Sénaros, villes de la Lycaonie. Elle fut spectatrice oisive de la défaite des Perses et de la gloire des Grecs. L'indisposition de tout le Peloponèse contre eux, fut le fruit que retirèrent les Corcyréens de leur inaction.

Thémistocle (1), après avoir délivré sa

(1) Plutarque, Vie de Thémistocle.

patrie

patrie de ses ennemis, après avoir réparé les fortifications d'Athènes, y avoir ajouté des édifices dignes de sa magnificence; après avoir plus fait encore, en rétablissant le bon ordre, en remettant les loix en vigueur, en les appuyant de nouveaux réglemens, Thémistocle fut la victime de l'injustice et de l'ingratitude de ses concitoyens. Exilé d'Athènes, il se réfugia d'abord à Argos : de nouveaux soupçons qu'il conspiroit avec Pausanias contre la Grèce, l'obligèrent de s'éloigner encore. Corcyre lui offrit un asile dans ses malheurs. Ce grand homme fut reçu des insulaires avec des démonstrations de zèle, dictées par la reconnoissance. Leur arbitre dans un différend qu'ils eurent avec les Corinthiens sur la possession de Leucate, il jugea en leur faveur, et ces derniers furent condamnés à payer vingt talents aux Corcyréens.

L'accueil fait à leur concitoyen exilé, n'excita point le ressentiment des Athéniens, ou peut-être une sage politique les engagea à le dissimuler. Ils se rangèrent du parti des Corcyréens, et soutinrent, les armes à la main, leur défense contre le Péloponèse ligué pour leur ruine.

CHAPITRE IX.

Nouvelle guerre des Corcyréens et des Corinthiens. Cause de cette guerre. Préparatifs de Corinthe.

CORCYRE, par l'accroissement de sa puissance, par ses succès, et par son ambition, étoit depuis long-tems la rivale et l'ennemie de Corinthe. Celle-ci nourrissoit le desir le plus vif de tirer enfin vengeance de ces fiers insulaires. La conduite des Corcyréens, au moment où le Péloponèse étoit menacé de succomber sous les forces de Xerxès, les avoient rendus suspects et odieux à presque tous les Grecs. Ces dispositions favorisoient le ressentiment des Corinthiens : ils n'attendoient plus, pour rompre et éclater, qu'un prétexte plausible ; il ne tarda pas à se présenter.

Epidame, que Corcyre prétendoit être une de ses colonies, le leur fournit. Cette ville étoit en proie à des dissentions cruelles entre ses habitans : les différens partis s'adressèrent aux Corcyréens, réclamant leur médiation pour terminer ces divisions, ou leur protec-

tion pour ramener par la force le calme. Ils ne reçurent que des réponses vagues. Epidame ne pouvant compter sur le secours des Corcyréens, pressée de plus en plus par les troubles intérieurs et les préparatifs de ses voisins, qui songoient à en profiter, députa à Corinthe. Le tableau de la position de la colonie ne pouvait qu'intéresser. A ce premier motif, se joignoit une haine invétérée contre Corcyre. Les Corinthiens ne pouvoient avoir une occasion plus heureuse; aussi en profitèrent-ils, en accordant aux députés d'Epidame les secours qu'ils demandoient. Les Corinthiens regardoient Epidame comme une de leurs colonies; ils avoient les mêmes prétentions sur Corcyre, parce que Chersicrates de Corinthe y avoit régné. On se hâta d'envoyer des forces par terre et par mer. Au premier avis qu'Epidame s'étoit mise sous la protection de Corinthe, Corcyre arma vingt-cinq vaisseaux, qui furent mouiller en face de la ville. On la somma de renvoyer les étrangers qu'elle avoit admis, et de recevoir les nobles qui, dans la dernière émeute du peuple, avoient été chassés. Sur le refus, la flotte des Corcyréens, augmentée de quinze autres vaisseaux, forma le siége.

Les Corinthiens ne négligèrent rien pour se fortifier. Ils décidèrent les Céphaléniens,

les Leucadiens, les Thébains, et plusieurs autres peuples de la Grèce, à réunir leurs forces aux leurs. Un décret du sénat condamna à cinquante dragmes d'amende quiconque ne voleroit pas au secours d'Epidame.

Les Corcyréens, de leur côté, ne voulant rien avoir à se reprocher, secondés des Lacédémoniens qui leur étoient restés attachés, députèrent à Corinthe. Leurs ambassadeurs avoient ordre de faire tous leurs efforts pour persuader les Corinthiens à se départir de leurs prétentions sur Epidame. Dans le cas d'un refus, ils devoient déclarer la guerre.

Les Corinthiens comptant sur une ligue formidable, s'obstinèrent à soutenir, les armes à la main, les premiers pas qu'ils avoient faits. Leur flotte, composée de soixante-quinze vaisseaux, fit voile, et deux mille hommes furent joindre l'armée campée à peu de distance d'Epidame.

CHAPITRE X.

Commencement des hostilités.

La flotte des Corinthiens arrivée à Œtium, un petit bâtiment corcyréen s'approcha du général, et le somma de ne pas passer outre. L'amiral ne répondit qu'en faisant ranger ses vaisseaux en ligne de bataille. Les Corcyréens ne pouvoient plus se flatter d'en venir à un accommodement avec leurs ennemis. Leurs forces maritimes se montoient à soixante-dix vaisseaux. Trente restèrent pour continuer le siége d'Epidame; les quarante autres s'avancèrent en bon ordre au-devant de l'ennemi. Le combat s'engagea : les insulaires, par leur valeur et l'habileté de leurs manœuvres, triomphèrent du nombre bien supérieur de leurs ennemis. Les Corinthiens perdirent quinze vaisseaux, qui, conduits devant Epidame, annoncèrent à ses habitans qu'il ne leur restoit plus d'espérance que dans la clémence du vainqueur. Le même jour la place se rendit. Les conditions que dictèrent les Corcyréens, furent que les étrangers introduits dans Epidame seroient vendus

à l'encan ; que les Corinthiens seroient retenus prisonniers à la disposition du sénat de Corcyre. Pour célébrer une victoire si éclatante, on éleva un trophée sur le cap Blanc. Il fut arrosé du sang d'une partie des prisonniers, impitoyablement égorgés. Les autres étoient destinés à gémir dans les fers.

Tel étoit alors le sort inévitable des guerriers. L'amour de la patrie, la défense de leurs biens, souvent aussi l'ambition, leur faisoit affronter la mort dans les combats. Etoient-ils assez malheureux pour tomber dans les mains du vainqueur, la fin la plus cruelle, ou des chaînes plus cruelles encore les y attendoient. L'humanité, la clémence n'étoient point les vertus des héros. Des lauriers ensanglantés étoient à leurs yeux plus précieux que la palme mêlée aux rameaux de la paix. Le vainqueur triomphant étoit un vrai tigre, qui, maître de sa proie, s'empresse de la dévorer. Peuples malheureux ! vous ne connoissiez pas la vraie gloire ! vous ne saviez pas combien il est plus beau de triompher de soi-même que de ses ennemis ! vous ne saviez pas quelles douceurs sont attachées au pardon généreux accordé au vaincu accablé sous nos efforts !

CHAPITRE XI.

Retraite des deux partis. Mouvemens des Corinthiens pour se procurer des alliés. Ambassadeurs de Corcyre et de Corinthe à Athènes.

Les Corinthiens s'étoient retirés vers le cap Œtium, pour couvrir Leucade des entreprises des Corcyréens. Ces derniers les y suivirent, et s'efforcèrent en vain d'engager un nouveau combat, où ils ne doutoient pas d'une seconde victoire. En effet, l'ennemi étoit encore déconcerté, et n'avoit point eu le tems de réparer le désordre et la perte de sa première défaite : l'insulaire, au contraire, animé par le succès, revenoit au combat avec ardeur. Le général corinthien, bien convaincu du désavantage dans une seconde bataille, s'attacha à prendre une position qui le mît, lui et ses alliés, à l'abri de toute attaque. Ne pouvant en venir aux mains, l'ardeur des Corcyréens se ralentit par le retard : ils ne songèrent plus qu'à se retirer.

Le sénat de Corinthe ne s'endormit pas : plus les pertes étoient grandes, plus s'allumoit

le desir de la vengeance. Tout le Péloponèse, ému par ses émissaires, prit fait et cause. La perte des Corcyréens étoit jurée; une flotte formidable étoit prête à faire voile, et devoit leur porter des fers.

Les Athéniens étoient demeurés neutres. En se déclarant pour les insulaires, leur puissance pouvoit balancer les forces réunies de la Grèce : entrant dans la ligue, la ruine des Corcyréens devenoit presqu'inévitable. Aussi Corcyre s'empressa-t-elle d'envoyer auprès d'Athènes ses députés, qui précédèrent de peu ceux de Corinthe. Ils furent les premiers à avoir audience. L'orateur représenta au sénat que les armes de Corcyre étoient destinées à punir d'abord des sujets révoltés ; qu'elles ne s'étoient tournées contre les Corinthiens, que parce qu'ils s'étoient ouvertement déclaré leurs protecteurs; que la justice de leur cause étoit manifestée par leurs succès. Les Corinthiens n'ont plus de frein : si Corcyre succomboit sous leurs efforts, leurs propres alliés deviendroient leurs ennemis, et la Grèce, liguée aujourd'hui en leur faveur, ne pourra que se repentir un jour, mais trop tard, d'avoir soutenu leur orgueil et leur ambition : Athènes même ne sera pas à l'abri de leurs invasions.

L'orateur corinthien s'annonça d'une manière plus décidée. Corinthe vient d'éprouver

l'audacieuse ambition d'une nation qui s'est déclarée l'ennemie de la Grèce. Tout le Péloponèse est armé pour la justice, et la défense de ma patrie est devenue la cause commune des Grecs. De tout temps votre alliée, elle verra sûrement vos forces se réunir aux siennes. Si ses espérances étoient trompées, vous vous piquerez, sans doute, d'être simples spectateurs de la ruine entière des fiers Corcyréens. Un parti contraire attireroit sur vous les armes de la Grèce entière.

CHAPITRE XII.

Athènes embrasse le parti de Corcyre, lui envoie des secours. Bataille navale. Nouvelle défaite des Corinthiens.

Les avis furent partagés dans le sénat. Les uns prétendoient qu'Athènes étoit intéressée à contribuer à la ruine d'une république, la seule qui pût, par sa marine, balancer sa puissance ; la seule qui, dans le tems où Xerxès vouloit écraser la Grèce, ne rougit point de demeurer oisive, cherchant à se concilier la faveur du Persan.

Les autres, et sur-tout Périclès (1), soutenoient que la justice étoit évidemment du côté des Corcyréens ; qu'il seroit honteux de les abandonner, et que ce que l'on devoit le plus craindre, ne pouvoit être que les succès, et les progrès des Corinthiens, devenus puissans, et encouragés par l'alliance de tant de peuples.

Cet avis l'emporta : il fut résolu que l'on concluroit une ligue offensive et défensive avec les Corcyréens ; qu'Athènes se déclareroit ennemie de toute nation qui attaqueroit son alliée. On répondit aux ambassadeurs de Corinthe que le sénat, par cette déclaration, n'avoit point intention de rompre la paix qui régnoit entre les deux républiques ; que les Athéniens ne commenceroient pas les hostilités.

Les Corinthiens ne furent pas plutôt instruits de la réponse et de la résolution des Athéniens, que la flotte combinée fit incontinent voile. Elle étoit forte de cent cinquante vaisseaux, sous le commandement de Xénoclidès, fils d'Enticlès. Le départ avoit été précipité, pour ôter aux Athéniens le tems d'envoyer des secours à leurs alliés. Les Corcyréens avoient cent dix vaisseaux commandés par Miltiade, Esmidès et Euribate.

(1) Plutarque, Vie de Périclès.

Au premier avis que la flotte ennemie s'avançoit, ils appareillèrent pour aller l'attendre à Civota en Épire. Dix vaisseaux athéniens vinrent les y joindre. Ils étoient sous les ordres de Lacédémonius, fils de Cimon. Périclès, rival de celui-ci, paroissoit avoir cherché, en ne faisant donner au fils que des forces si peu considérables, de l'empêcher de se distinguer, et de l'exposer aux soupçons de ses concitoyens : il fit aussi nommer à ce général deux collègues, Diotenes et Prothéas, qui ne pouvoient que gêner ses opérations.

Les Corcyréens s'avancèrent au-devant de l'ennemi. Leur flotte marchoit sur trois colonnes. L'armée des Grecs s'étoit arrêtée près de Leucate, pour embarquer deux mille hommes de renfort. A la vue des Corcyréens, elle prit le même ordre de bataille. Le combat s'engagea : la victoire se rangea du côté des insulaires, et leurs ennemis cherchèrent bientôt leur salut dans la fuite. Ils avoient laissé sur la côte les bagages des troupes qu'avoit embarqué la flotte : la garde en avoit été confiée à un foible détachement. Les Corcyréens, au lieu de profiter de la victoire qu'ils venoient de remporter pour détruire les forces navales de leurs ennemis, qui fuyoient en désordre, ne songèrent qu'au pillage. Ils firent un débarquement, et per-

dirent, par une avidité déplacée, le moment favorable, et peut-être l'unique, de terminer glorieusement une guerre cruelle.

Les Corinthiens gagnèrent le mouillage de Civota, et les Corcyréens rentrèrent dans le port de Corcyre : trente vaisseaux athéniens sous le commandement de Glaucus et d'Andocidide,y étoient arrivés. La flotte combinée, quoiqu'ayant essuyé une perte considérable dans la dernière action, se remit cependant en mer pour tenter de nouveau le sort des armes. La vue du renfort des Athéniens leur fit appréhender une seconde défaite, et les décida à rentrer à Civota. Ils députèrent aux généraux athéniens, pour leur représenter que leur armement étoit une violation des droits de la paix. La réponse fut qu'Athènes avoit armé pour défendre les Corcyréens, et non pour attaquer les Corinthiens ; qu'ils étoient maîtres de retourner à Corinthe, et n'avoient point à craindre d'être inquiétés dans leur retraite. L'armée combinée prit ce parti, après avoir dressé un trophée à Civota, en mémoire de la bataille de Leucate ; et tout vaincus qu'ils étoient, ils prétendoient avoir eu l'avantage. Les Corcyréens satisfirent également leur vanité, en élevant un trophée sur leurs côtés, vis-à-vis de celui des Corinthiens.

CHAPITRE XIII.

Nouveaux préparatifs des trois républiques. Athènes députe auprès des Zacinthiens, des Céphaléniens, et de plusieurs villes du Péloponèse. Perdiccas, roi de Macédoine, et les Lacédémoniens, se déclarent contre les Corcyréens.

Les Corinthiens, en se retirant, n'avoient point renoncé à la guerre. Ils s'occupèrent sans rélâche à réparer leur perte, et à augmenter leurs forces navales. Corcyre et Athènes formoient de leur côté de nouveaux armemens. Chacun songeoit à profiter de la suspension des hostilités, pour se préparer à une nouvelle campagne. Les Athéniens avoient peut-être à se reprocher de n'avoir pas envoyé un secours plus considérable à la bataille de Leucate : ils pouvoient aussi blâmer leurs généraux de ne s'être pas opposé au pillage qui avoit fait perdre l'occasion de détruire entièrement la flotte ennemie : Corinthe eût peut-être succombé, et sa ruine mettoit fin à une guerre dont les suites ne pouvoient que donner des inquiétudes. Athènes

n'avoit-elle pas aussi à craindre que les Corinthiens ne sollicitassent les peuples de la Sicile à entrer dans la ligue? La rivalité qui régnoit entre Athènes et Syracuse pouvoit assurer le succès d'une pareille démarche. Les deux républiques avoient tout à craindre d'une alliance aussi formidable. Elles s'empressèrent de députer auprès des Zacinthiens et des Céphaléniens, pour les engager à embrasser leur cause. Athènes s'efforça aussi de détacher plusieurs villes du Péloponèse du parti des Corinthiens. Toutes les forces navales qu'Athènes et Corcyre purent mettre en mer se montèrent à cent soixante-dix voiles. Les troupes de terre formoient une assez forte armée. On en détacha une partie pour renforcer la garnison d'Athènes, et couvrir les différens postes de la république les plus exposés aux incursions des ennemis. La flotte prête à appareiller, se tint en observation des mouvemens des Corinthiens.

Ceux-ci n'avoient rien négligé de leur côté pour se raffermir dans l'alliance des peuples du Péloponèse. Comme l'avoient bien prévu les Athéniens, ils avoient aussi envoyé en Sicile et en Italie, et en attendoient incessamment des secours. Ils avoient réussi à faire déclarer contre les Corcyréens, et leurs alliés, Perdiccas, roi de Macédonie, et les Lacédémo-

niens. Samos et Bizance, villes de la domination d'Athènes, avoient profité de l'occupation que lui donnoit cette guerre pour se soulever.

Tout sembloit favoriser les Corinthiens. Leur flotte se mit en mer avec confiance : mais le bon ordre et la ferme contenance des vaisseaux athéniens et corcyréens lui en imposèrent ; elle n'osa tenter le combat, et prit encore le parti de la retraite.

Les Athéniens et les Corcyréens tinrent la mer. Un violent coup de vent porta une partie des vaisseaux athéniens sur la côté de l'île de Crète. Ils y rencontrèrent dix bâtimens de Leucade, qu'ils attaquèrent aussi-tôt. Les Leucadiens, après une vigoureuse résistance, furent enfin contraints de se rendre.

La prise des dix vaisseaux fut le seul événement remarquable de cette campagne.

CHAPITRE XIV.

Les troubles qui agitent Corcyre favorisent les Corinthiens.

OBLIGÉE de soutenir le poids d'une guerre pénible, Corcyre étoit en même-tems en proie à des dissentions domestiques. Le peuple et la noblesse s'étoient désunis, et formoient deux partis. Le premier ne voyoit plus sans peine l'autorité concentrée dans le corps des nobles : ceux-ci étoient loin de renoncer à des priviléges trop chers à leur ambition. Les esprits s'exaspéroient chaque jour. Les Corinthiens, piqués de leurs défaites et des succès de leurs ennemis, profitèrent des troubles internes de Corcyre, pour se livrer à une vengeance aussi basse que cruelle. Ils avoient entre leurs mains deux cent cinquante nobles de Corcyre, faits prisonniers à la journée de Leucade. Ces nobles sont tout-à-coup soulagés de leurs fers, et remis en liberté ; leurs gardes ont ordre d'avoir pour eux les plus grands égards. Les Corinthiens ne faisoient point mystère de ces démonstrations d'amitié envers leurs prisonniers Corcyréens. Elles ne pouvoient

voient qu'être bien suspectes dans les circonstances critiques où se trouvoit la république. Les Corinthiens parurent vouloir couvrir leur projet, en publiant un accord feint de huit cents talens que devoient payer les prisonniers pour leur rançon. Ils furent renvoyés à Corcyre. Ils s'étoient engagés avec les Corinthiens de renverser le gouvernement républicain, et de faire rompre l'alliance avec les Athéniens. Ils arrivèrent au moment où les esprits étoient le plus échauffés : plus d'une fois on avoit été sur le point d'en venir aux armes : la crainte des ennemis extérieurs étoit le seul motif qui contenoit encore les deux partis. Les plus sages ne cessoient de représenter que ces divisions intestines causeroient la ruine de Corcyre, que les Corinthiens envisageoient déjà comme leur proie assurée. Les deux cent cinquante nobles se rangeant du parti de la noblesse, exagèrent les forces des Corinthiens, crient que l'alliance avec les Athéniens sera la cause infaillible de la ruine de Corcyre. Le peuple au contraire, reconnoissant des secours d'Athènes, soutenoit que si jamais l'alliance devoit se maintenir, c'étoit dans un moment où Athènes se voyoit sur le point d'être accablée par les forces réunies des Grecs, dont elle s'étoit attiré la haine, en s'empressant de secourir Corcyre; qu'une

aussi indigne trahison assureroit la république d'être justement abandonnée de tous ses alliés, sur-tout si la fortune des armes venoit à se déclarer contre elle. Ces sentimens étoient vivement soutenus par Pithias, le chef du sénat.

Le parti de la noblesse crie à la trahison. On accuse Pithias de vouloir livrer Corcyre aux Athéniens. Il les aimoit en effet : il les recevoit dans sa maison, où il les combloit d'attentions. Ses vues étoient pures : le bien de sa patrie, en maintenant une alliance dont la rupture pouvoit décider de sa ruine, étoit l'unique motif de sa conduite. Ses ennemis la présentèrent sous les plus noires couleurs; ils dénoncèrent Pithias comme un traître. Fort de son innocence, il ne cherche point à se laver d'une accusation dictée par la haine la plus violente. D'accusé, il devient lui-même accusateur. Il cite comme coupables d'avoir brisé les colonnes du temple de Junon, cinq des plus puissans de la noblesse. La punition devoit être une amende d'une livre d'or pour chaque colonne. Au moment où les accusés attendoient leur sentence, leurs partisans forcent l'entrée du sénat, et s'armant de poignards qu'ils tenoient cachés sous leurs vêtemens, ils égorgent Pithias et soixante-dix sénateurs : les autres eurent le bonheur de se

sauver, une partie à bord d'un vaisseau athénien mouillé dans le port de Corcyre.

Cependant le vaisseau corinthien qui avoit ramené les nobles prisonniers, étoit resté en observation des succès du complot.

Le peuple, épouvanté par l'assassinat des sénateurs, porta ses soupçons sur ses alliés comme sur ses ennemis. Il se méfia autant des Athéniens que des Corinthiens, et décréta qu'on n'admettroit plus qu'un seul de leurs vaisseaux à-la-fois dans le port de Corcyre. Avec la même inconsidération, on députa à Athènes pour y porter des plaintes. Le sénat, justement piqué d'une conduite aussi légère des Corcyréens, reçut leurs envoyés avec dédain. Sa réponse fut l'ordre de les emprisonner.

CHAPITRE XV.

Les troubles continuent dans Corcyre. Les Lacédémoniens paroissent tout-à-coup, et se joignent à la noblesse, tandis que les Athéniens soutiennent le parti contraire. Faits d'armes. Vengeance du peuple.

Corcyre étoit de plus en plus déchirée par les dissentions de ses habitans. Les Lacédémoniens en avoient suivi avec attention les progrès. Devenus les ennemis des Corcyréens depuis leur alliance avec Athènes, ils avoient résolu de satisfaire à leurs dépens leur ressentiment contre les Athéniens. Leur flotte, de retour d'une expédition contre Lesbos, où ils avoient échoué, embarqua un bon nombre de troupes, et fit voile pour Corcyre. Le général Lacédémonien eut ordre d'échauffer de plus en plus les esprits, et de soutenir le parti de la noblesse. Les Lacédémoniens avoient paru à la vue de la ville au moment où les sénateurs venoient d'être égorgés. Un des bâtimens les mieux armés forçant de rames, s'avança dans le port. Son équipage débarqua, et courut se joindre aux nobles, qui résolurent alors d'en venir aux mains avec le

peuple. Le combat s'engagea, et la nuit seule sépara les deux partis. Le peuple s'étoit emparé des deux rochers (aujourd'hui la forteresse vieille.) La noblesse étoit demeurée maîtresse de la ville. Au jour, les habitans de la campagne accoururent les armes à la main, pour se joindre au parti du peuple, que les nobles, secondés des Lacédémoniens, et de huit cents hommes venus de l'Epire, tenoient bloqués. Animés par le secours des paysans, les assiégés firent une sortie. La mêlée fut des plus sanglantes : la victoire fut long-tems indécise. Elle se déclara enfin en faveur du peuple, dont les efforts furent secondés par les femmes, qui, du haut des maisons, accablèrent les nobles sous une grêle de pierres. Ils prirent la fuite; une partie chercha un asile dans l'arsenal, une autre courut à bord du vaisseau lacédémonien, d'autres se jetèrent dans celui des Corinthiens, qui n'étoit point encore parti. Les nobles, pour arrêter le peuple dans sa poursuite, avoient mis le feu à la ville : un vent qui s'éleva tout-à-coup, et qui portoit les flammes du côté de la mer, arrêta heureusement les progrès de l'incendie.

Les deux vaisseaux corinthien et lacédémonien s'éloignèrent, pour ne point s'exposer au ressentiment du peuple.

Cependant les Athéniens, oubliant la conduite inconsidérée des Corcyréens à leur égard, affectés des suites que pouvoient avoir les dangers qui, en causant la ruine de la république leur alliée, leur devenoient en même-tems une source de malheurs, s'empressèrent d'envoyer de nouvelles forces. Le vaisseau athénien resté seul dans le port de Corcyre, fut bientôt rejoint par douze autres sous le commandement de Nicostrate. Ils avoient à bord cinq cents hommes de débarquement. Le général, suivant les ordres qu'il en avoit, employa d'abord tous les moyens pour amener les deux partis à un accommodement. Il auroit peut-être réussi : mais le peuple s'obstina à exiger que l'on chassât de Corcyre quatre cents nobles des plus échauffés. On avoit prié Nicostrate de ne point quitter le port, pour tenir en respect, par sa présence, la faction des nobles, qui s'agitoit toujours. Cependant ceux-ci, prévenus de cette résolution, se réfugièrent dans le temple de Castor et Pollux. Ils y eussent été la victime de la fureur du peuple, si Nicostrate n'eût réussi à les tirer de cet asile. Il les fit transporter sur une petite île, où il fournit à leurs besoins.

Sur ces entrefaites, les Lacédémoniens, qui avoient quitté le canal de Corcyre, pour aller

chercher dans le Péloponèse de nouvelles forces, reparurent avec cinquante-trois vaisseaux. Ils ne dissimulèrent point leur dessein de soutenir le parti des nobles. Le peuple irrité ne se contint plus. On court aux armes; on se précipite en foule dans soixante vaisseaux qui appareillent sans ordre, et s'avancent au-devant de la flotte lacédémonienne. Nicostrate vouloit sortir le premier; les Athéniens, mieux armés, étoient bien plus en état d'exécuter les manœuvres : la précipitation des Corcyréens ne lui en donna pas le tems. Le combat fut bientôt engagé. Les Corcyréens n'observoient aucun ordre de bataille : la confusion devint générale; ils ne se distinguoient même plus entre eux. Nicostrate avoit attaqué aussi de son côté; il avoit rompu l'aile droite des Lacédémoniens, et coulé bas plusieurs de leurs vaisseaux, lorsqu'il s'aperçut du désordre de ses alliés. Il manœuvra aussi-tôt de manière à les dégager, et à leur faciliter la retraite : les insulaires ne surent point profiter des manœuvres du général athénien : ils se retirèrent dans le plus grand désordre, et furent encore heureux de n'avoir perdu que quinze vaisseaux.

Les Lacédémoniens gagnèrent un mouillage du continent voisin : ils réparèrent à la hâte les dommages de leur flotte, et dès le

lendemain reparurent sur les côtes de l'île. Ils exécutèrent, sans opposition, le débarquement de leurs troupes, et formèrent le siége de Corcyre par terre et par mer. Mnasippus les commandoit. La ville n'étoit point approvisionnée pour soutenir un siége; elle ne pouvoit qu'être mal défendue par des habitans divisés entre eux. Elle dut peut-être son salut à la conduite aussi peu loyale qu'impolitique du général Lacédémonien. Il ne sut pas ou négligea de maintenir la discipline dans les troupes; elles se répandirent dans les campagnes, et se livrèrent au brigandage et à la rapine. La perte la plus considérable tomboit sur les nobles, dont les terres et les propriétés furent ravagées. Le parti de la noblesse se plaignit d'alliés qui violoient si indignement tous les droits; il ne vit plus en eux que de vrais ennemis. Les plus sages et les plus accrédités du peuple, saisissant cette heureuse circonstance, proposèrent aux nobles d'entrer en accommodement. Ceux-ci acceptèrent; et l'on s'aboucha dans le temple de Junon. Il fut résolu que trente vaisseaux, en état de naviguer, seroient incontinent armés sous le commandement des nobles. Les Lacédémoniens prirent le parti de se retirer. Mnasippus, leur général, paya de sa tête la rupture avec les nobles, causée par

les ravages des soldats, dont il n'avoit point réprimé l'avidité et l'indiscipline. Leur retraite fut encore accélérée par l'avis qu'ils eurent qu'Eurimédonte et Iphicrates, généraux athéniens, d'une valeur et d'une expérience reconnues, amenoient à Corcyre un secours de soixante-dix voiles. Ils s'étoient rendus maîtres, auprès de Céphalonie, de dix vaisseaux envoyés aux Corinthiens par Denys, tyran de Syracuse. Les Athéniens furent reçus avec des démonstrations de joie d'autant plus grande, que les Corcyréens étoient encore frappés du danger auquel les avoient exposés leurs divisions intestines. Le parti de la noblesse, toujours attaché au gouvernement aristocratique, ne vit pas sans peine les protecteurs de ses adversaires et de la démocratie : il n'eut point la prudence de dissimuler. Le peuple n'écouta plus que le ressentiment, et s'y livra sans bornes. Tous ceux dont on se méfioit, furent mis à mort. Par-tout couloit le sang des malheureuses victimes de la fureur et de la vengeance du peuple. En sept jours que la flotte athénienne resta dans le port de Corcyre, on compta jusqu'à quinze cents meurtres. Le fer, le feu portoient par-tout l'épouvante et la mort. Là, expiroit un infortuné percé de coups de poignard; ici, un autre, suspendu

du haut d'une roche, offroit aux Athéniens le spectacle aussi instructif que terrible du ressentiment et de la cruauté de leurs alliés; d'autres, enfin, terminoient dans les flammes des jours qui ne devoient être sacrifiés qu'à la défense de ceux même qui les y avoient précipités. Telle fut la fin tragique de la plupart de ces nobles, dont la valeur avoit été long-tems le rempart de Corcyre, et dont les lumières et la sagesse auroient dû assurer le bonheur.

Quels que fussent l'acharnement et les recherches du peuple, cinq cents nobles échappèrent à sa fureur. Ils se réfugièrent en Epire, d'où, s'étant fortifiés, ils faisoient des irruptions dans l'île de Corcyre. Ils étoient parvenus à la réduire à une espèce de famine: rien n'étoit respecté dans leurs incursions. La vengeance, le désespoir les guidoient: ils n'étoient retenus par aucun motif; femmes, enfans, amis, fortunes, tout leur avoit été enlevé; il ne leur restoit plus que la vie: ils la devoient, non à la pitié de leurs concitoyens, mais à leur adresse à se mettre à couvert de leurs poursuites. Pouvoit-il leur en coûter beaucoup pour en faire le sacrifice? Ils avoient en vain imploré du secours des Lacédémoniens et des Corinthiens, que la crainte des Athéniens

tenoit en respect. Réduits à eux-mêmes, leur foiblesse ne les arrête pas ; ils forment le projet d'aller s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Quelques Epirotes se joignent à eux ; ils passent sur les rives de Corcyre, et brûlent leurs bâtimens, pour s'ôter tout espoir dans la fuite, et se mettre ainsi dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Ils s'emparèrent d'abord du mont Isthon (aujourd'hui mont Olivète), près de la ville, et s'y fortifièrent de leur mieux. Ils faisoient de ce poste avantageux des incursions jusqu'aux portes de la ville ; rien ne pouvoit les arrêter. Enfin ils la forcèrent, et s'y établirent. Ces succès firent sortir de leurs retraites bien des partisans qui s'étoient tenus cachés. Les forces des nobles s'augmentèrent rapidement ; et l'île entière eût peut-être succombé sous leurs efforts, si l'arrivée de la flotte athénienne, commandée par Eurimédon, n'eût fait changer la fortune. Le peuple, soutenu d'un puissant renfort, obligea les nobles d'évacuer la ville, et de se retirer de nouveau sur le mont Isthon, où ils furent aussi-tôt assiégés. Après avoir repoussé plusieurs assauts ; après avoir fait des prodiges de valeur, contraints enfin de se rendre, ils capitulèrent avec les Athéniens, qui leur accordèrent la vie. Le peuple étoit furieux de voir sa proie

échappée de ses mains. Les prisonniers furent conduits sur la petite île de Pitia (aujourd'hui Vido, ou l'Ecueil de la Paix). Eurimédon se proposoit de les transférer ensuite à Athènes. Le peuple, avide de leur sang, se servit d'un stratagême pour les tirer des mains des Athéniens. Des paysans envoyés exprès, persuadèrent aux prisonniers que l'intention d'Eurimédon étoit de les remettre à leurs ennemis. Ils les engagèrent sans peine à chercher leur salut dans la fuite, et leur présentèrent l'occasion d'un bâtiment qui devoit faire voile pour la Sicile. Les Athéniens, instruits à tems de leur évasion, les arrêtèrent, et les livrèrent aussi-tôt au peuple. Ils furent renfermés dans un vaste édifice, environné d'une double haie de soldats. Soixante, tirés de cette prison, sont chargés d'injures, d'imprécations : des bourreaux les dépouillent; on les conduit autour de la ville, en les battant de verges ; ils expirent sous les coups. Ceux qui étoient demeurés enfermés, sont bientôt informés par les cris du peuple, du sort funeste de leurs compagnons d'infortune. En vain tente-t-on de les faire sortir. Le peuple, en fureur, monte sur le toit de l'édifice, et les ensevelit sous des monceaux de pierres. L'innocence de leur sexe et de leur âge ne sauva point les femmes

et les enfans de ces malheureux du ressentiment du peuple. On leur conserva la vie, mais pour gémir dans le plus cruel esclavage.

CHAPITRE XVI.

Guerre des Athéniens en Sicile. Nouveaux troubles dans Corcyre. Le calme se rétablit. Artaxerxès conclut la paix entre les Athéniens et les Lacédémoniens.

Le massacre des nobles rétablit pour quelque tems la tranquillité dans Corcyre. Les Athéniens ne pouvoient se laver de la tache d'y avoir contribué, en favorisant les fureurs du peuple. Toute leur conduite avoit toujours été dictée par le sentiment seul de leurs intérêts. Athènes projetoit une expédition en Sicile, et le secours des Corcyréens lui devenoit important. Elle ne pouvoit y compter tant que dureroient les dissentions entre le peuple et la noblesse. Elle avoit dessein de faire de Corcyre une place d'armes pour ses forces de mer et de terre. Une île en proie à des divisions sanglantes, ne pouvoit être un séjour sûr et paisible pour les Athéniens, qui jouoient un si grand rôle dans tous ces troubles.

Une flotte de cent trente-quatre vaisseaux fut réunie dans le port de Corcyre. On passa en revue les troupes de débarquement : elles se montoient à cinq mille hommes d'armes ; nombre qui paroît d'abord bien foible pour une expédition aussi considérable, si l'on ne fait pas réflexion que chaque homme d'armes avoit ses subalternes. Cette flotte, sous les ordres de Nicias, général athénien, fit voile de Corcyre, et réussit à faire un débarquement en Sicile.

Tandis qu'une partie des insulaires répandoit son sang sous les drapeaux des Athéniens, la discorde rallumoit ses feux dans Corcyre. Quelques nobles avoient échappé au sort tragique de leurs compagnons, soit par une retraite faite à tems, soit par une grace spéciale accordée à leur petit nombre, dont on croyoit n'avoir point à craindre le ressentiment. Quelque foible que fût ce reste de parti, le départ de la flotte qui emmenoit un bon nombre de ses adversaires, lui parut une circonstance favorable pour éclater de nouveau. On s'assura d'abord des secours des Lacédémoniens, qui, tendant toujours à la ruine de Corcyre, s'empressèrent d'envoyer des forces. Les républicains, pressés par le danger, ne perdirent point de tems, et armèrent à la hâte le peu de vaisseaux restés dans le port

de Corcyre. Ils se préparèrent à arrêter la flotte lacédémonienne, en attendant un secours d'Athènes, qui leur étoit annoncé, sous la conduite de Timothée. A la vue des Athéniens, les Corcyréens encouragés ne différèrent plus d'attaquer. La flotte lacédémonienne battue se retira en désordre, laissant à la merci du vainqueur les traîtres qui l'avoient appelée. Timothée affermit le gouvernement démocratique. D'après son avis, tous les nobles furent condamnés, et mis à mort.

Cependant l'armée athénienne, quoiqu'ayant eu des succès en Sicile, se voyoit affoiblie, et avoit besoin de renforts d'Athènes. Il étoit difficile d'en faire passer : on avoit toujours la flotte lacédémonienne à craindre. Dans un moment aussi urgent, Démosthènes, qui étoit alors àla tête du gouvernement, proposa d'envoyer solliciter les Corcyréens de faire un nouvel effort. Eurimédon fut chargé de cette mission. Les Corcyréens réunirent quinze bâtimens, qui, joints aux Athéniens, partirent aussi-tôt, et arrivèrent heureusement en Sicile. Ce secours remit Nicias en état de continuer la guerre. La victoire qui jusqu'alors lui avoit été favorable, l'abandonna. Des pertes continuelles obligèrent enfin les Athéniens à s'éloigner d'une terre arrosée de leur

sang, et où ils ne pouvoient plus espérer de cueillir des lauriers. Leur retraite fut souvent troublée par la flotte lacédémonienne. Négrépont et plusieurs autres îles de la domination des Athéniens, secouèrent le joug : mais ceux-ci, secourus par les Corcyréens, les firent rentrer dans le devoir.

Sur ces entrefaites, Artaxerxès, roi de Perse, qui méditoit une expédition en Egypte, desirant ne point laisser derrière lui la Grèce sous les armes, offrit sa médiation pour conclure la paix entre les républiques belligérantes. Il réussit dans ses négociations, et termina les différends qui avoient agité la Grèce.

CHAPITRE XVII.

Fin des troubles dans Corcyre. Cette île devient le refuge d'Aristote et d'Alexandre. Progrès du luxe et de la somptuosité dans la table.

L'ÉPOQUE heureuse où les différens partis de la Grèce renoncèrent enfin à des dissentions, à une guerre qui les avoit également affoiblis, fut aussi celle où Corcyre commença à goûter les douceurs de la tranquillité. A l'ombre

l'ombre de la paix, elle répara bientôt toutes les pertes qui avoient été la suite de ses divisions intestines, et des guerres qu'elle avoit eu à soutenir au-dehors. Son alliance fut recherchée de ses voisins, et les infortunés trouvèrent dans son sein un asile assuré.

Aristote, chef de la secte des Péripatéticiens, poursuivi par la haine des Athéniens, passa à Corcyre. Toute sa philosophie n'avoit pu le mettre à l'abri des traits de l'amour. Ermia, aussi célèbre par ses débauches, que par ses charmes, avoit triomphé de son cœur. Une violente passion aveugla le philosophe. Dans son délire, il prétendit élever au rang des Dieux la beauté qu'il adoroit. Il célébra dans des hymnes ses attraits; il consacra des autels à sa mémoire, lorsqu'elle eut payé le tribut à la nature. Le culte insensé d'Aristote, plus digne de compassion que de ressentiment, révolta l'esprit superstitieux de ses concitoyens. Accusé d'irreligion, il auroit infailliblement succombé, s'il ne se fût promptement dérobé, par un exil volontaire, aux poursuites de Démophile, vil dénonciateur de sa foiblesse. L'accueil que lui firent les insulaires, les agrémens qu'il trouva dans son nouveau séjour, ne contribuèrent pas peu à adoucir ses peines.

Alexandre de Macédoine avoit quitté la

cour de son père, et étoit alors en Epire. Olympias sa mère avoit été répudiée par Philippe, qui, en secondes noces, avoit donné sa main et sa couronne à Cléopatre. Alexandre s'efforçoit de calmer les chagrins d'Olympias dans son exil. Aristote se rendit auprès de ce prince. S'entretenant un jour sur les pays circonvoisins de l'Epire, l'éloge que fit le philosophe de l'île de Corcyre, excita la curiosité du jeune prince. Il voulut la satisfaire, et se rendit dans l'île. Les Corcyréens le reçurent avec magnificence. Alexandre leur promit en tout tems son appui.

Le luxe avoit dès-lors fait de grands progrès dans Corcyre. Ses habitans étoient recherchés dans leurs vêtemens, mais sur-tout dans leur table. Droméas de Négrépont interrogé dans un repas, si, dans sa patrie, on vivoit avec autant de délicatesse et de somptuosité, répondit : Qu'un premier service d'une table corcyréenne égaloit deux des plus grands festins de ses compatriotes. Eloge qui annonce une décadence rapide dans les mœurs. On voit avec peine les lauriers de Mars, les palmes de Minerve, remplacés par les pampres de Bacchus.

CHAPITRE XVIII.

Agathocle, tyran de Syracuse, se rend maître de Corcyre.

De nouveaux dangers ne tardèrent pas à troubler la paix dont jouissoient les Corcyréens. Agathocle, qui de la plus basse condition, s'étoit élevé sur le trône de Syracuse, forma le projet de venger sur Corcyre tous les dommages qu'avoit soufferts la Sicile dans la dernière guerre des Athéniens. Il ne manqua pas de prétextes pour la levée d'une armée considérable. Les insulaires pénétrèrent ses vues, et en furent d'autant plus alarmés, qu'ils alloient avoir à combattre des troupes aguerries dans une guerre récente, où elles s'étoient signalées par des prodiges de valeur jusques sous les murs de Carthage. Agathocle ne leur laissa pas le tems de se préparer, et de se procurer de la Grèce des secours qui pussent l'arrêter. Il parut tout-à-coup devant Corcyre, et en forma aussi-tôt le siége. Les Corcyréens se défendirent quelque tems, mais furent enfin obligés de capituler. Agathocle entra en vainqueur dans Corcyre, mais ne s'y

arrêta que le tems nécessaire pour y établir une forte garnison. Il se hâta de retourner en Sicile pour y renforcer son armée. Les Corcyréens n'étoient point accoutumés à porter des fers. A peine Agathocle se fut-il éloigné, qu'ils se soulevèrent, et se défirent de la garnison. Ils n'auroient peut-être pas joui long-tems de la liberté qu'ils venoient de recouvrer par leur courage, si Agathocle, dont la gloire et la puissance commençoient à décheoir, n'eût été obligé de tourner ses armes contre l'Afrique, et de renoncer à tout projet sur l'île de Corcyre.

CHAPITRE XIX.

Pyrrhus, roi d'Epire, tourne ses armes contre les Corcyréens.

L'ÉLOIGNEMENT d'Agathocle n'avoit point rassuré les Corcyréens, au point de les endormir sur la crainte de quelque nouvelle entreprise. Depuis le moment qu'ils s'étoient délivré de la garnison sicilienne, ils s'étoient tenus sur leur garde. De nouveaux périls justifièrent bientôt les précautions qu'ils avoient prises. Pyrrhus, roi d'Epire (1), prince

(1) Plutarque, Vie de Pyrrhus. — Pausanias in attic.

d'une ambition démesurée, méditoit de porter ses armes en Italie. Corcyre étoit un poste important pour les expéditions qu'il projetoit. Son voisinage lui fit concevoir l'espérance de faire la conquête d'une île qu'il se flattoit de surprendre. A la hâte, il met sur pied une armée, fait un débarquement dans l'île, et attaque brusquement Corcyre, qu'il croyoit sans défense. Il fut repoussé, et obligé de se retirer avec perte.

Ce mauvais succès ne fit point renoncer Pyrrhus à ses vues sur Corcyre : il chercha à en assurer le succès par une alliance avec un prince dont les forces navales pussent seconder ses opérations. Il demanda et obtint en mariage Lanassa, fille d'Agathocle, qui, pour dot, lui donna, avec autant d'orgueil que de ridicule, la possession de l'île de Corcyre. Pyrrhus eut la petite vanité d'en prendre le titre de souverain.

Cependant Lanassa prit bientôt du dégoût pour sa nouvelle résidence. L'Epire ne lui offroit pas les plaisirs, les délices de la Sicile : elle regretta Syracuse, sa pàtrie. Pyrrhus, prince violent, mit, par ses mauvais traitemens, le comble à l'ennui de son épouse, et finit par la déterminer à s'y soustraire par la fuite. Lanassa s'embarqua secrètement, et se réfugia à Corcyre. Elle y fut reçue

avec des honneurs et des distinctions qui aigrirent le ressentiment de Pyrrhus. Nouveau Ménélas, il se flatta que la ville qui avoit osé accueillir son épouse fugitive, subiroit sous ses efforts le sort de Troye. Son armée parut bientôt sous les murs de Corcyre, et ouvrit le siége. Cette seconde expédition ne fut pas plus heureuse que la première. Pyrrhus, toujours vaincu, fut encore contraint de se retirer.

Les Corcyréens cherchèrent à se fortifier par de nouvelles alliances. Du consentement de Lanassa, ils proposèrent sa main à Démétrius, roi de Macédoine. L'offre fut acceptée, et ce prince se rendit lui-même à Corcyre, où les noces se firent avec une pompe digne des deux époux. Démétrius, en se retirant, accorda aux Corcyréens un secours considérable de soldats d'élite.

Les insulaires se croyant sans inquiétudes du côté de leurs voisins; fortifiés par l'alliance de Démétrius, et par celle qu'ils avoient récemment conclue avec les Lacédémoniens, formèrent le projet de se venger enfin des Crétois, qui plus d'une fois s'étoient déclarés contre eux. Areus, roi de Sparte, joignit ses forces à une flotte qui fit voile de Corcyre. Cette expédition manqua, par les nouveaux dangers auxquels Corcyre fut exposée.

Tolomée, fils de Pyrrhus, doué d'une intrépidité à toute épreuve, partageoit la haine de son père contre les insulaires. Ce jeune prince se mit en tête de venger Pyrrhus, par une entreprise des plus hardies. L'expédition de Crète avoit enlevé une bonne partie de la garnison de Corcyre : le départ de la flotte la laissoit sans défense du côté de la mer : Tolomée résolut de profiter d'une circonstance aussi favorable ; il se ménagea cependant des intelligences dans Corcyre. Ses mesures bien combinées, d'une nuit obscure, il traversa le canal, accompagné seulement de soixante-dix jeunes gens de son âge, et d'une égale valeur. A la faveur des ténèbres, ils surprirent les deux fameux rochers qui jusqu'alors passoient pour imprenables. De ce poste avantageux, Tolomée, secondé du parti qu'il s'étoit ménagé, et promptement secouru par son père, parvint à réduire la ville à capituler. Les Corcyréens s'engagèrent à servir Pyrrhus contre les Romains.

La flotte corcyréenne revint de Crète, mais trop tard : les insulaires n'avoient plus d'autre parti à prendre que de remplir fidèlement leurs engagemens. Une partie s'enrôla dans les troupes de Pyrrhus. Ce prince, suivant alors son projet de s'opposer aux conquêtes des Romains, dépêcha avant lui Cinéas, avec

trois mille hommes. Il le suivit bientôt lui-même, à la tête de vingt-trois mille hommes d'infanterie, trois mille de cavalerie, deux mille archers, cinq cents frondeurs, et vingt éléphans. Arrivé à Tarente, il y leva encore quelques compagnies; et sans attendre les nouveaux secours qu'il devoit recevoir de Corcyre et de diverses places de la Grèce, il s'avança pour s'opposer à Valérius Lévinus, consul romain, qui dévastoit la Lucanie. Le combat s'engagea : après une résistance opiniâtre, les Romains cédèrent enfin le champ de bataille. Pyrrhus fut en grande partie redevable de cette victoire à ses éléphans, qui répandirent la terreur et la confusion parmi les Romains, nouveaux dans ce genre de combat. Cette défaite de Valérius fut suivie de la reddition de plusieurs villes, qui ouvrirent leurs portes au vainqueur.

Le général Romain, après avoir rétabli son armée, se replia sur la Pouille, et vint camper près d'Ascoli. Pyrrhus ayant reçu les renforts qu'il attendoit de Corcyre et de la Grèce, le joignit, livra une seconde bataille, où il eut encore l'avantage. La valeur de Sulpitius et de Décius lui fit acheter chèrement sa victoire. Si ce prince, profitant de la défaite des Romains, eût continué sa marche, il eût peut-être porté l'épouvante jusques dans

Rome même. Il fut obligé d'interrompre le cours de ses victoires en Italie, pour voler au secours des Siciliens, qui plioient sous le joug des Mamertins et des Carthaginois. Les Corcyréens le suivirent dans cette expédition. Pyrrhus s'empara de Syracuse et des principales villes de la Sicile; mais il s'attira bientôt la haine des Siciliens, par la dureté de son gouvernement. Il quitta cette île, pour repasser en Italie. Près de Benevent, à la tête de vingt-quatre mille hommes, il attaqua l'armée romaine, commandée par Curius. Il perdit dans cette bataille et la gloire qu'il s'étoit acquise, et la majeure partie de ses troupes. Il retourna en Epire dans un état déplorable, emportant dans son cœur le desir le plus violent de se venger.

Cependant les Corcyréens, quoique nécessairement affoiblis par les troupes qu'ils avoient été obligés de fournir à Pyrrhus, n'en avoient pas moins poursuivi leur entreprise sur l'île de Crète. Ils étoient toujours aidés par Areus, roi de Sparte.

Pyrrhus vaincu en Italie, ne pouvant songer à y porter de nouveau la guerre, tourna ses vues sur la Grèce. Il attaqua d'abord Antigone, successeur de Démétrius au trône de Macédoine. Il ne manquoit pas de prétexte pour couvrir cette première invasion. Anti-

gone fut contraint de quitter la Macédoine, et chercha un asile dans Salonique. Pyrrhus tourna ensuite ses armes contre Sparte, dont il se flattoit de s'emparer aisément, à la faveur des dissensions qui y régnoient. Areus abandonna l'expédition de Crète, pour s'opposer à Pyrrhus. Cléonime, prince du sang royal, avoit des droits légitimes au trône de Sparte, qu'occupoit Areus. Il vit dans le projet de Pyrrhus une occasion favorable de satisfaire son ambition. Il entretint des intelligences avec l'Epirote, et s'engagea même à lui livrer sa patrie. Pyrrhus avoit assis son camp à peu de distance de Sparte : Cléonime le sollicitoit vivement de ne point différer de se présenter aux portes de la ville, qui auroit succombé à une attaque brusque. Pyrrhus, par ses retards, laissa aux Spartiates le tems de se préparer à la plus vigoureuse défense. Il n'y eut pas jusqu'aux femmes qui ne prissent les armes. Archidame, au premier rang, se distinguoit par son intrépidité. L'épée à la main elle menaçoit de mort quiconque oseroit parler de se rendre. Pyrrhus ayant manqué l'occasion d'une surprise, fut obligé d'ouvrir le siége de la place : il tenta plusieurs assauts, mais il fut toujours repoussé. Les efforts constans des assiégés donnèrent le tems d'arriver aux secours qu'ils attendoient. Antigone se joignit

à Areus à la tête de deux mille hommes. Pyrrhus fut enfin obligé de lever le siége : Areus le poursuivit dans sa retraite, et tailla en pièces son arrière-garde, commandée par Tolomée, qui perdit la vie dans cette action. Pyrrhus marcha sur Argos, où il avoit été appelé par Aristippe. Ce prince y fut tué d'un coup de pierre que lui lança du haut d'une fenêtre une femme qui le voyoit sur le point de percer son fils avec sa lance.

Cependant les Corcyréens, demeurés seuls dans l'île de Crète, réussirent à obtenir des conditions honorables, et se retirèrent dans leur patrie.

CHAPITRE XX.

La navigation et le commerce de Corcyre troublés par les pirateries des Illyriens.

Délivrés enfin de guerres pénibles et ruineuses, les Corcyréens donnoient tous leurs soins à étendre leur navigation et leur commerce, dont la prospérité pouvoit seule réparer leurs pertes passées. Leurs vues pacifiques furent encore troublées par de nouveaux ennemis.

Teuca, princesse qui s'étoit fait un nom par

son orgueil, son ambition et ses cruautés, régnoit sur les Illyriens. Ses sujets se livroient à tous les excès du brigandage et de la piraterie. Rien n'étoit respecté dans leurs courses. Les Corcyréens, dont la navigation et le commerce florissoient le plus dans toute la Grèce, étoient particulièrement exposés au pillage de ces forbans. Corcyre avoit en vain armé plusieurs fois pour les poursuivre et les détruire. La vélocité de leurs bâtimens les mettoit aisément hors de danger. Ils venoient de s'emparer de Phénice en Epire, et leur voisinage ne pouvoit qu'inquiéter les Corcyréens.

Rome donnoit alors des lois à presque toute la Grèce. Le danger qui les pressoit, l'image présente des cruautés des Illyriens, sollicitoient vivement les insulaires d'imiter l'exemple des différentes petites nations qui s'étoient mises sous la protection puissante des Romains.

La Grèce n'étoit plus dans les tems heureux de sa splendeur : elle avoit perdu insensiblement cette énergie qui l'avoit si souvent fait triompher de ses ennemis. Corcyre, depuis long-tems affoiblie par des guerres pénibles, n'avoit plus de moyens pour défendre seule sa liberté. Il ne lui restoit plus que le parti, qu'elle prit, d'envoyer des ambassadeurs implorer la bienveillance des Romains.

CHAPITRE XXI.

Médailles, inscriptions et monumens de l'île de Corcyre.

J'AI réuni avec autant d'exactitude qu'il m'a été possible, les faits les plus intéressans de l'histoire de Corcyre. Ils prouvent qu'elle a joué un rôle important dans les tems heureux où la Grèce abondoit en héros. On ne peut trop regretter de ne trouver dans les auteurs anciens, presqu'aucuns détails sur le gouvernement républicain qu'embrassèrent les Corcyréens, et sous lequel ils acquirent une si grande célébrité. Aristote avoit donné ses soins à en transmettre la mémoire à la postérité. L'ouvrage seul de ce philosophe, dont le tems nous a privés, ne permet pas de douter de la sagesse de la constitution établie dans Corcyre. Les monumens anciens pouvoient seuls suppléer au silence des écrivains : personne, chez les Vénitiens, ne sentit mieux cette vérité, et ne donna plus de soins à recueillir les monumens de la Grèce, que le chevalier Nani, dans le tems qu'il occupa aux îles la place de provéditeur-général. Ce sénateur possédoit à Venise un des

plus riches musées d'antiquités grecques. La première inscription que j'insère ici est tirée de ce cabinet : j'en dois la connoissance à un des amis de M. Nani, qui me la communiqua à son passage à Corfou. Elle étoit gravée sur une pierre que M. Nani découvrit dans l'île, et qu'il fit placer dans son musée. Les deux autres inscriptions m'ont été communiquées par un ecclésiastique grec, qui en avoit conservé la copie. Elles étoient gravées chacune sur une table d'airain. Je ne pus savoir l'époque de leur découverte, et le tems où elles furent envoyées à Venise. Je n'ai pu aussi me procurer que le dessin d'un seul de ces monumens.

INSCRIPTIONS GRECQUES.

ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΣ ΑΠΟΛΛΟΔ-
ΟΤΟU ΠΡUΤΑΝΕUΣΑΣ ΚΑΙ
ΟΙ ΣÜΝΑΡΧΟΙ ΦΙΛΩΤΑΣ ΙΑΚ-
ΧΟΥΣ ΚΟΣΑΠΕΛΑΟΥ ΝΙΚΑΝ-
ΩΡ ΝΙΚΟΣΤΡΑΤΟΥ ΘΕΟΙΣ

Apollodore, fils d'Apollodote, prytane, et ses collègues Philotas, Jacchus, fils de Cosapelée, Nicanor, fils de Nicostrate : aux Dieux.

D'après cette inscription, qui annonce un vœu, une offrande, une consécration aux Dieux, en un mot, un acte de religion, on voit que la première magistrature de Corcyre étoit composée de quatre membres, dont le chef avoit le titre de prytane. Suivant l'usage établi dans la plupart des républiques de la Grèce, chacun des magistrats joint à son nom celui de son père, à l'exception de Philotas, qui probablement étoit fils naturel. Il est difficile d'établir d'une manière assurée la durée des fonctions du prytane et de ses collègues. L'opinion du cardinal Quirini et de plusieurs autres savans, est qu'ils étoient annuels, élus chaque année dans une assemblée du peuple, ainsi que les autres fonctionnaires publics. L'inscription du cabinet de Nani ne donne aucune lumière à cet égard : on est également incertain sur l'époque de ce monument.

ΕΔΟΞΕΤΑΙ ΑΛΙΑΙ ΠΡΟ-
ΞΕΝΟΥΣ ΕΙΜΕΝ ΤΑΣ
ΠΟΛΙΟΣ ΤΩΝ ΚΟΡΚΥΡΑ
ΙΩΝ ΛΥΚΙΣΚΟΝ ΚΑΙ ΕΧΕ-
ΣΘΕΝΗ ΔΗΜΟΠΕΙΘΟΥ-
Σ ΠΡΙΗΝΙΣ ΥΠΑΡΧΕΙΝ-
ΤΕ ΑΥΤΟΙΣ ΚΑΙ ΕΚΓΟ-
ΝΟΙΣ ΤΑΣ ΚΑΙ ΟΙΚΙΑΣ

ΕΓΚΤΑΣΙΝ ΚΑΙ ΤΑ ΑΛΛΑ ΤΟΙΜΙΑ ΟΣΑ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΑΛΛΟΙΣ ΠΡΟΞΕΝΟΙΣ ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤΑΙΣ ΥΠΑΡΧΟΝ Α ΚΟΡΚ ΟΙ...

L'Assemblée déclara hôtes publics de Corcyre Liciscus et Echesten, orateurs de Priène ; leur accorda, ainsi qu'à leurs descendans, le droit de bâtir, et tous les honneurs dont jouissoient dans cette ville les hôtes publics, et ceux qui avoient rendu des services.......

ΕΔΟΞΕ ΤΑ ΑΛΛΑ ΠΡΟΞΕΝΟΝ ΕΙΜΕΝ ΒΟΙΣΚΟΝ ΛΙΚΟΦΡΟΝΟΣ ΔΩΔΩΝΑΙΟΝ ΑΥΤΟΝ ΚΑΙ ΕΚΓΟΝΟΥΣ ΕΙΜΕΝ ΔΕ ΑΥΤΟΙΣ ΤΑΣ ΚΑΙ ΟΙΚΙΑΣ ΕΓΚΤΑΣΙΝ ΚΑΙ ΤΑ ΑΛΛΑ ΤΙΜΙΑ ΟΣΑ ΚΑΙ ΤΟΙΣ ΑΛΛΟΙΣ ΠΡΟΞΕΝΟΙΣ ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤΑΙΣ ΤΑΝ ΔΕ ΠΡΟΞΕΝΙΑΝ ΓΡΑΨΑΝΤΑΣ ΕΙΣ ΧΑΛΚΩΜΑ ΑΝΑΘΕΜΕΝ ΟΠΕΙΚΑ ΔΟ-

ΚΗ ΠΡΟΒΟΥΛΟΙΣ ΣΤΡΑ-
ΤΑΓΟΙΣ ΚΑΛΩΣ ΕΧΕΙΝ
ΤΟΝ ΔΕ ΤΑΜΙΑΝ ΔΕΜΕ-
ΝΤΟ ΓΕΝΟΜΕΝΟΝ ΑΝΑΛ-
ΩΜΑ ΒΟΙΣΚΟΝ ΛΙΚΟΦΡΟ-
ΝΟΣ ΔΟΔΩΝΑΙΟΝ......

L'assemblée jugea à propos de recevoir au nombre des citoyens, Voiscus, fils de Lycophron de Dodone ; de lui accorder, ainsi qu'à ses descendans, la faculté d'acquérir et de posséder, dans le pays, des terres, et le libre domicile, et les autres priviléges dont jouissent les nouveaux citoyens et ceux qui ont rendu des services. Cet acte d'agrégation au nombre des citoyens sera gravé sur une table d'airain, placée dans l'endroit qui sera jugé le plus convenable par les chefs du sénat, les intendans de la justice, et les chefs de l'armée : le questeur fournira à la dépense.....

Voiscus, fils de Lycophron de Dodone......

....

Ces deux inscriptions, monumens d'un acte de reconnoissance des Corcyréens envers des étrangers, nous apprennent que l'assemblée seule du peuple conféroit le droit de citoyen. Les chefs de la république étoient ensuite chargés d'en conserver la mémoire. La partie de ces inscriptions, qui a été effacée par le tems, eût peut-être fait connoître les motifs de cette agrégation, ainsi que son époque; on auroit peut-être aussi eu quelques détails intéressans sur les diverses magistratures qui composoient le gouvernement. Ces monumens donnent au moins une idée avantageuse de la civilisation et des vertus morales du peuple de Corcyre. On le voit avec satisfaction estimer l'admission dans sa société, comme le témoignage le plus distingué de sa reconnoissance envers les étrangers.

MÉDAILLES.

J'AI tiré de l'histoire de Corfou par Marmora une partie des médailles que j'ai insérées dans mon ouvrage ; les autres m'ont été communiquées sur les lieux par un Vénitien qui en avoit fait une collection.

Les médailles anonymes en or, en argent et en bronze, représentent la plupart, d'un côté, une tête de Corcyre, de Jupiter, de Neptune, de Bacchus, d'Apollon, de Mercure, d'Hercule et d'autres Divinités : au revers, on voit une galère, un autel, un trépied, un taureau, un cheval Pégase, un Jupiter Casius assis, un dieu Pan, une grappe de raisin, une couronne de lierre, des vases de diverses formes, un trident, un cheval, une étoile, une moitié de taureau, une vache allaitante, etc. etc. Tous ces emblêmes sont accompagnés ou du mot ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ ou des abrégés ΚΟΡΚΥ...... ΚΟΡ....., ou du simple Κ. ou d'un chiffre composé de ces deux lettres Κ Ρ. Toutes ces médailles, monumens du culte des insulaires, sont la plupart de troisième et quatrième grandeur, plusieurs même d'une petitesse étonnante. Un grand nombre de celles en argent sont de se-

conde grandeur, et très-épaisses : telles que celles portant l'empreinte de la vache allaitante, de la tête de Corcyre, et du Pégase : les autres représentant ou l'étoile, ou quelque vase, sont de la troisième grandeur, et d'un argent également pur.

Les médailles frappées pour immortaliser la mémoire des grands hommes qui se distinguèrent, soit dans le gouvernement au sein de la paix, soit dans le commandement des armées, représentent d'un côté une tête souvent couronnée de lauriers ; au revers, une galère, au-dessus le nom du héros, précédé du mot ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ ou du chiffre cR : ces médailles sont toutes de première et seconde grandeur.

Parmi ces médailles, plusieurs, également découvertes dans l'île de Corcyre, sont marquées au nom de différens peuples ses voisins, d'Ambracie, d'Epire, d'Apollonie, de Durazzo, de Butrote, de Fénice, d'Athènes même. Ces médailles semblent être les monumens ou des victoires remportées par les Corcyréens sur ces nations, ou de quelqu'alliance qui les unissoit avec elles.

BRONZE. Iere. D'un côté, une double tête, et de l'autre, une galère ; au-dessus, ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ. Cette médaille

annonce le culte de Janus, établi chez les Corcyréens. BRONZE.

II. D'un côté, Neptune, armé de son trident, debout sur un dauphin; de l'autre, une galère; au-dessus ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ. C'étoit peut-être le monument d'une victoire navale. ARGENT.

III. D'un côté, la tête de Neptune caractérisée par le trident placé derrière; de l'autre, un cheval avec cette légende : ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ ΦΙΛΩΤΑΝ. Cette médaille, qui rappelle le différend de Neptune et de Minerve pour le nom à donner à la ville d'Athènes, semble avoir été frappée en l'honneur d'un Corcyréen distingué, dans le tems de l'alliance des insulaires avec les Athéniens. BRONZE.

IV. D'un côté, Jupiter Casius, assis, armé d'une lance : on lit : ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ; de l'autre, le même dieu, debout, sous un arc de triomphe, une coupe à la main, et ce mot : ΑΓΡΕΥΣ champêtre. Le Jupiter Casius est celui que les insulaires vénéroient dans le

fameux temple de Cassiopée. Armé et assis, indiqueroit-il Corcyre toujours en état de défense, même au sein de la paix ? L'épithète ΑΓΡΕΥΣ, le dieu debout un vase à la main, tout cela auroit-il rapport aux progrès de l'agriculture, à l'abondance et à la bonne qualité des vins de Corcyre ? Il n'est point douteux qu'ils ne fussent en réputation, puisqu'Homère même les vante dans son Odyssée.

BRONZE.

V. Dun côté, une tête de Bacchus, et de l'autre, une grappe de raisin et un instrument propre à planter la vigne, avec le chiffre cR.

VI. D'un côté, une tête de Bacchus ; de l'autre, une couronne de lierre, et au milieu, la lettre K.

VII. Une tête de Bacchus ; au revers, une coupe entre les deux lettres K. O.

VIII. D'un côté, une tête de Bacchus couronnée de lauriers ; de l'autre, une coupe entre les deux lettres K. O.

Ces quatre médailles ne laissent aucun doute sur la vénération des insulaires pour le dieu de la vigne, et sur la fertilité de leur terroir, sur-tout en vins. BRONZE.

IX. D'un coté, un Hercule debout, armé de sa massue et d'un arc; derrière lui est la peau du lion de Nemée ; au-dessous, le chiffre cR; de l'autre, un taureau environné d'une guirlande de lauriers. Cette médaille, par ses emblêmes, indique la puissance des Corcyréens. ARGENT.

X. D'un côté, une tête de taureau, ornée, surmontée d'une étoile ; au revers, une couronne de lierre, et la lettre K. BRONZE.

XI. D'un côté, une tête d'Apollon; de l'autre, le cheval Pégase avec ces lettres : T. . . .

Cette médaille semble indiquer le culte d'Apollon, établi dans Corcyre : elle pourroit aussi avoir quelque rapport aux progrès des insulaires dans les sciences. ARGENT.

XII. D'un côté, la tête de Corcyre ; auprès, est placé un gou- BRONZE.

BRONZE. vernail ; on lit : ΚΟΡΚΥΡΑ ; de l'autre, Jupiter, assis, armé d'une lance, et ces mots : ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ.

ARGENT. XIII. Tête de Corcyre ; au revers, la Victoire assise sur un cadran, tenant un trident d'une main, de l'autre une voile gonflée.

Cette médaille et la précédente ont un rapport bien marqué à la puissance et aux victoires des Corcyréens sur mer.

XIV. D'un côté, la tête de Corcyre ; de l'autre, une galère, et le chiffre cR.

BRONZE. XV. D'un côté, une tête de Corcyre, et le chiffre cR ; au revers, un trident.

Nouveau monument relatif à la marine corcyréenne. Cette interprétation est la plus naturelle : veut-on du merveilleux ? ce sera un monument des amours de la nymphe Corcyre avec Neptune.

ARGENT. XVI. Tête de Corcyre, derrière, le chiffre cR ; au revers, le cheval Pégase.

BRONZE. XVII. Une urne, avec le mot

ΚΟΡΚΥΡΑ ; au revers , le Jupiter Casius ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ.

XVIII. Tête d'un guerrier couronnée de lauriers ; au revers , une galère ; au dessus , ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ ΦΙΛΩΝΙΔΑΣ. BRONZE.

Cette médaille paroît avoir été frappée en l'honneur de quelque général de Corcyre , vainqueur sur mer.

XIX. Tête de Corcyre , avec le K ; au revers , une étoile. ARGENT.

XX. D'un côté , deux urnes , dont une petite ; au-dessus , le K ; de l'autre , une étoile. OR.

XXI. D'un côté , la moitié d'un taureau ; autour , ΚΟΡΚΥΡΑ ; de l'autre , une grappe de raisin ; au-dessus , le K , une porte et un vase. ARGENT.

Le taureau rappelleroit peut-être la découverte merveilleuse des thons : la grappe de raisin et le vase sembleroient indiquer la fertilité de l'île en vins : la porte pourroit avoir rapport à sa situation à l'entrée du golfe Adriatique.

XXII. Une vache allaitant son petit ; au-dessus, on lit : ΕΙΣ ΤΙΜΗΝ, au-dessous, T. . ; au revers, une porte, et autour, ces mots abrégés : ΑΠΟΛ ΛΑΜΟ ΦΩ-ΝΟΣ.

Cette médaille semble avoir été frappée en l'honneur d'Apollon, qui fit absoudre la vache consacrée à Jupiter olympien par les Corcyréens. Cette offrande devoit être exclue du temple, à cause de la mort d'un enfant qui s'étoit donné un coup à la tête, en jouant auprès de cette statue.

BRONZE.

XXIII. D'un côté, la tête d'un jeune guerrier ; de l'autre, un taureau fuyant avec vîtesse ; au-dessous, une massue : on lit : ΒΥΘΡΟΝ.

Cette médaille, dont l'emblême rappelle si bien l'origine de la fondation de Butrote, fut peut-être frappée en l'honneur de Tolomée, fils de Pyrrhus, qui, guidé par un courage extraordinaire, à la tête d'un petit nombre de jeunes Epirotes, parvint à surprendre Corcyre.

XXIV. D'un côté, une tête de Corcyre; de l'autre, un vase, et autour, ces trois lettres : K. O. P.

XXV. Une tête de vieillard couronnée de lauriers; au revers, un trépied entouré de deux branches de lauriers : on lit : ΛΙΚΙΣΚΟΥ.

XXVI. Tête de vieillard couronnée de lauriers; au revers, un trépied entouré de deux branches de lauriers : on lit : ΦΙΛΩΤΑΝ.

BRONZE.

Ces deux médailles semblent avoir été consacrées à la mémoire des deux ministres des Dieux. Le trépied et les lauriers les feroient croire prêtres d'Apollon.

XXVII. Tête d'un jeune guerrier couverte d'une peau de lion; au revers, une galère avec ces mots : ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ ΝΙΚΑΝΩΡ.

ARGENT.

Cette médaille a été sans doute frappée en l'honneur d'un général victorieux sur mer.

XXVIII. D'un côté, une tête de guerrier couverte d'une peau de lion; de l'autre, une galère

BRONZE.

avec ce mot : ΦΙΛΩΝ ; au-dessus, le chiffre cR.

Cette médaille paroît, comme la précédente, consacrée à la mémoire de quelque général victorieux sur mer.

XXIX. Tête de Neptune couronnée de lauriers, caractérisée par le trident placé derrière ; au revers, une palme, et le mot ΦΙΛΩΝ avec le chiffre cR.

BRONZE.

Cette médaille est encore le monument de quelque victoire navale.

XXX. Tête de Cybèle ; au revers, une palme entre le chiffre cR et la lettre Φ.

Cette médaille indique le culte de Cybèle, établi à Corcyre.

XXXI. Tête de Pyrrhus avec ces mots ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΠΥΡΡΟΥ ; au revers, Diane, caractérisée par le croissant placé au-dessus de sa tête ; elle a un genou appuyé sur un taureau terrassé qu'elle tient par une corne ; de la main droite elle lève une massue ; autour on lit : ΒΟΥΘΡΩΤΙΩΝ.

ARGENT.

Cette médaille est peut-être le monument des revers de Pyrrhus dans ses premières tentatives contre les Corcyréens. ARGENT.

XXXII. Tête d'Hercule couverte d'une peau de lion ; au revers, une galère et le ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

XXXIII. Tête d'un jeune guerrier ; au revers, une aiguille environnée de deux branches de lauriers ; autour : ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. BRONZE.

Apollonie, colonie des Corcyréens, frappa peut-être cette médaille en l'honneur de sa métropole.

XXXIV. D'un côté, la vache allaitant son petit, derrière une civette ; au-dessus, ΦΙΛΟΤΑΣ ; de l'autre est une porte environnée de ces mots abrégés : ΔΥΡ. ΖΩΠΥΡΟΥ. ARGENT.

Cette médaille paroît, comme la précédente, un hommage de Durazzo, colonie des Corcyréens. La civette pourroit faire croire qu'elle fut frappée dans le tems qu'Athènes avoit ses forces réu-

nies à celles de Corcyre, contre Corinthe.

ARGENT. XXXV. D'un côté, une femme arrêtant un cerf par son bois, environnée d'une couronne de lauriers; de l'autre, une galère, et au-dessus : ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ.

Cette médaille rappelle les avantages des Corcyréens contre ceux de Leucade, qui avoient embrassé le parti des Corinthiens.

CORCYRÉENS

Vainqueurs dans les jeux Olympiques.

HOMÈRE, dans son Odyssée, a chanté l'habileté et le goût des Corcyréens, pour les exercices du corps. Les femmes même s'y étoient rendues célèbres. Du tems de Pausanias (1), on voyoit dans le temple de Junon en Elide, un tableau où Nausicaa étoit représentée conduisant un char.

Pline (2) fait mention d'un autre tableau,

---

(1) Pausanias, Voy. d'Elide.

(2) Pline, Liv. XXXV, chap. 10.

ouvrage de Protogènes, où l'on voyoit Nausicaa conduisant un char attelé de mules. Ce tableau étoit placé dans le parvis du temple de Minerve à Athènes.

Athenée (1) attribue à Nausicaa l'invention du jeu de la paume. Isaac Newton prétend que cette princesse se servit la première de la sphère, dont elle enseigna l'usage aux Argonautes, à leur passage à Corcyre.

Homère chante aussi l'habileté de cette princesse et des dames Phéacéennes, dans les ouvrages de tissu et de broderie.

On me saura gré d'avoir conservé, d'après Pausanias (2), les noms de plusieurs insulaires vainqueurs dans les jeux olympiques.

Philon, fils de Glaucus de Corçyre, remporta deux fois le prix du ceste. Sa statue, ouvrage de Glaucias de l'île d'Egine, fut placée dans le temple de Jupiter olympien. Simonide, fils de Léoprepes, en fit l'inscription.

Thersiloque, également vainqueur au combat du ceste, dans la classe de la jeunesse,

---

(1) Athenée, Liv. I.

(2) Pausanias, Voy. d'Elide.

eut le même honneur : Polyclète d'Argos fut le statuaire.

Philon, vainqueur à la course, dans la classe des enfans, fut aussi honoré d'une statue.

Dans les arts, Polychus fut célébre statuaire. Elève de Critias, il fut le maître d'Amphion.

LIVRE III.

Etat politique de l'île de Corfou sous les Romains.

CHAPITRE XXII.

Les Corcyréens implorent la protection des Romains. Rome envoie des députés auprès de Teuca, reine d'Illyrie. Violence de cette souveraine.

Les députés corcyréens arrivés à Rome, furent accueillis avec bonté : ils firent au sénat le tableau le plus touchant des malheurs qui menaçoient leur patrie : ils peignirent l'état d'affoiblissement où elle se trouvoit, et l'accroissement toujours progressif de la puissance des fiers Illyriens. Avec une noble énergie, ils représentèrent qu'ils offroient aux Romains un motif d'ajouter encore à leurs trophées en prenant sous leur protection des peuples opprimés. La république avoit plus d'une fois couvert des grands sentimens

de zèle pour l'humanité, l'ambition qui lui avoit mis les armes à la main. Elle ne laissa point échapper l'occasion de les faire servir de nouveau à ses projets de conquêtes. Les députés qui s'étoient retirés pendant la délibération, reçurent la réponse la plus favorable.

Le sénat crut devoir employer d'abord les voies de la modération : Caius et Lucius Coruncanus furent envoyés auprès de Teuca pour mettre sous ses yeux l'injustice et les excès révoltans des Illyriens ses sujets, et l'engager à les arrêter.

Les ambassadeurs romains, en s'acquittant de leur commission, affectèrent dans leurs représentations une fierté propre à en faire manquer le succès. Teuca répondit avec cette hauteur qui la caractérisoit : « Ce n'est point » les Romains que j'ai attaqués, dit-elle ; ce » n'est point d'eux que j'attends des leçons. » Lucius Coruncanus, le plus jeune des deux, et le plus emporté, la menaça du ressentiment des Romains. Le courroux de Teuca ne se contint plus : « Allez annoncer à votre sénat, » que mes armes sont prêtes : j'accepte avec » joie l'occasion de les mesurer avec les » siennes. » Cette réponse, pleine de fiel et d'orgueil, fut suivie du procédé le plus barbare. Au moment où les députés de Rome se retiroient, Lucius Coruncanus fut immolé à la

vengeance de Teuca. Piquée de son audace, elle le fit assassiner.

Le Sénat instruit, par le collègue de Lucius Coruncanus, de la cruauté avec laquelle le droit des gens avoit été violé dans la personne de ses ambassadeurs, se prépara à en tirer la vengeance la plus éclatante.

CHAPITRE XXIII.

Armement des Illyriens. Défaite des Corcyréens. Prise de Corcyre. Secours des Romains. Corcyre délivrée. Les Illyriens obligés de se retirer.

Teuca, plus irritée que jamais contre les Corcyréens, seuls auteurs de la nouvelle guerre qu'elle avoit à soutenir, se hâta d'armer une flotte formidable. Une partie fit voile pour aller attaquer Durazzo, colonie de Corcyre; l'autre étoit destinée à accabler les insulaires dans leur propre patrie. Les Illyriens, arrivés devant Durazzo, cachèrent le vrai motif de leur mission, sous le prétexte de venir se rafraîchir de vivres. On les introduisit, sans soupçon, dans la ville; alors, sortant les armes qu'ils tenoient ca-

chées, ils fondirent sur le peuple, qui fut d'abord saisi d'une terreur panique. Elle fut bientôt remplacée par le courage qu'inspire l'amour de la patrie, ou pour mieux dire, par cette fureur que fait souvent naître un danger imprévu. Hommes, femmes, enfans, tout s'arma : les Illyriens, attaqués de tous côtés, furent en un moment obligés de plier, et de chercher leur salut à bord de leurs vaisseaux. Leur projet manqué, ils quittèrent ces côtes pour aller rejoindre le reste de la flotte. Les Corcyréens, renforcés de dix vaisseaux des Achéens leurs alliés, résolurent alors de livrer bataille à l'ennemi : elle se donna près de la petite île d'Erycusa (aujourd'hui Paxo). La victoire se rangea du côté des Illyriens : les insulaires défaits, furent poursuivis par la flotte victorieuse, qui vint mouiller sous les murs de Corcyre. L'attaque de la place fut pressée avec chaleur : les habitans, après avoir soutenu plusieurs assauts des plus vifs, furent enfin obligés de succomber. Démétrius Farius entra dans la place, où il établit aussi-tôt une forte garnison. La flotte fit incontinent voile pour tenter un nouveau coup sur Durazzo.

Cependant les Romains avoient mis en mer une flotte de deux cents voiles, sous les ordres du consul Cnéus Fulvius Centimalus.

On avoit reçu la nouvelle du siége de Corcyre, et presqu'en même-tems celle de la prise de cette place. Centimalus n'en fut que plus ardent à accélérer sa marche. La fortune, contre toute espérance, lui fournit l'occasion de reprendre, sans verser de sang, une place qui, défendue par une forte garnison, eût peut-être soutenu un long siége, et eût coûté cher aux Romains. Les ennemis particuliers de Démétrius Farius avoient profité de son absence pour le calomnier auprès de sa souveraine. Le caractère soupçonneux de Teuca ne donnoit que trop de prise aux discours de l'envie et de la haine. Farius ne pouvoit en combattre l'effet : l'esprit de Teuca une fois prévenu et échauffé, elle ne vit plus dans l'accusé qu'un rebelle et un traître, dont le sang devoit expier la perfidie. Aussi peu susceptible de prudence que de clémence, elle donna publiquement ses ordres pour qu'on eût à lui apporter la tête de Farius. Celui-ci, instruit à tems du coup qui le menaçoit, connoissant l'ame implacable de Teuca, ne balança pas un moment à se mettre à couvert, en se hâtant de justifier les indignes soupçons répandus sur sa conduite. La flotte romaine approchoit : Démetrius, de concert avec les insulaires, dépêcha vers Fulvius, pour le prévenir que des

ambassadeurs étoient partis pour aller offrir au sénat de lui remettre l'île. Le consul s'empressa de se rendre devant Corcyre, qui lui fut livrée : il reçut le serment de fidélité que prêtèrent les insulaires.

Durazzo avoit été obligée d'ouvrir ses portes aux Illyriens. Cette nouvelle décida Fulvius à accélérer son départ, pour aller rejoindre Aulus Posthumius, qui, à la tête de vingt mille hommes d'infanterie, et de deux mille chevaux, avoit traversé l'Italie, et étoit arrivé près de Durazzo. Fulvius prit avec lui Démétrius, et joignit enfin Aulus Posthumius. La réunion des deux armées n'empêcha pas les Illyriens de continuer le siége d'Yssa, petite ville voisine de Durazzo, qu'ils se flattoient en même-tems de couvrir contre les entreprises des Romains. Ils perdirent bientôt toute espérance, lorsqu'ils virent les légions s'avancer pour les attaquer : sans les attendre, ils prirent aussi-tôt le parti de la retraite. Leur flotte fit voile pour éviter celle des Romains. Fulvius et Posthumius entrèrent triomphans dans deux places dont la possession les fortifioit encore dans Corcyre. L'armée romaine, suivant sans relâche sa marche, avoit forcé Teuca à se renfermer dans Rinzon, place très-forte, et éloignée de la mer : elle y formoit de nou-

veaux projets. Son activité infatigable l'eût peut-être mise en état de tenter encore la fortune, les armes à la main, si les généraux Romains n'eussent en peu de tems fait la conquête de l'Illyrie, demeurée sans défense. Une partie fut donnée à Démétrius, pour récompenser le service qu'il avoit rendu par sa trahison; l'autre devint une des provinces de la République.

CHAPITRE XXIV.

La Grèce s'alarme des progrès des Romains : elle est bientôt rassurée sur leurs vues. Aulus Posthumius donne ses soins à détruire les abus introduits dans Corcyre, et à y rétablir le bon ordre.

Les progrès des Romains ne tardèrent pas à alarmer la Grèce. La conquête de l'Illyrie, la possession d'une île telle que Corcyre, justifioient les craintes qui les décidèrent à armer. Rome, qui avoit à soutenir une guerre contre les Gaulois, et qui n'étoit pas sans appréhensions de la part des Carthaginois, étoit loin de songer à la conquête de la Grèce. Elle y auroit trouvé des peuples

aguerris, capables de lui résister long-tems : c'étoit beaucoup de s'être avancée avec tant de prospérité. Aulus Posthumius et Fulvius eurent ordre de se rendre auprès des Achéens et des Etoliens, qui avoient témoigné le plus vivement leurs alarmes du voisinage des légions romaines. Les consuls réussirent à leur persuader que la punition de l'audacieuse Teuca avoit entièrement satisfait la république; qu'elle n'avoit aucune vue contre la Grèce, dont elle desiroit au contraire l'alliance; mais qu'une conquête aussi récente que celle de l'Illyrie, exigeoit encore la présence des troupes romaines. Les Grecs, convaincus qu'ils n'avoient effectivement rien à craindre, se lièrent volontiers avec les Romains.

L'Illyrie entièrement soumise, les consuls retirèrent en grande partie les troupes qu'ils y avoient tenues. Aulus Posthumius établit ses quartiers d'hiver près de Durazzo : le reste de l'armée, sous les ordres de Fulvius, retourna à Rome. Aulus Posthumius se rendit bientôt à Corcyre, dans le dessein d'arrêter les abus qui s'y étoient introduits, et dont il avoit été lui-même témoin. Cette ville, où les Illyriens avoient porté tous les vices qui les caractérisoient, n'offroit plus le spectacle imposant d'un état dont la sagesse

du gouvernement faisoit la force et la gloire. Les loix n'étoient plus en vigueur, le sénat ne s'assembloit plus, la justice languissoit. La religion négligée, la corruption des mœurs s'augmentoit. La jeunesse, abandonnée à elle-même, se livroit sans frein à tous les excès. A l'ombre des aigles romaines, les insulaires sembloient avoir perdu cette activité qui les tenoit toujours en haleine. Corcyre ne voyoit plus, comme autrefois, ses remparts couverts de guerriers : les vaisseaux étoient désarmés. La contagion s'étoit répandue dans les campagnes demeurées sans culture. Le laboureur avoit abandonné sa charrue : les armes, les instrumens de l'agriculture confondus, attestoient la décadence de Corcyre. Mars et Cérès voyoient également leurs temples déserts : les offrandes de la reconnoissance ne fumoient plus sur leurs autels. Tel étoit l'état où Aulus Posthumius trouva l'île de Corcyre. Il donna d'abord ses soins à rétablir le culte des Dieux, à rendre aux loix leur première vigueur; il plaça un chef à la tête du sénat, dont il réveilla l'activité. Après être entré dans les plus petits détails du gouvernement; après avoir rétabli entièrement le bon ordre, il quitta les Corcyréens, qu'il déclara amis du peuple romain; il leur laissa même quelques vaisseaux pour

leur sûreté. La force des armes de la république avoit tiré les insulaires des fers des Illyriens ; la sagesse de leur libérateur les affranchit d'un ennemi plus à craindre encore, des vices, des abus qui auroient insensiblement causé leur perte. Sous une aussi puissante protection que celle de Rome, les Corcyréens réparèrent bientôt les pertes que leur avoit coûté la guerre et la conquête des Illyriens. L'agriculture, les arts sortirent de l'espèce de léthargie où ils avoient été comme ensevelis. Les relations de commerce se reprirent avec une nouvelle ardeur, et les bâtimens marchands protégés de la marine militaire, portèrent au loin les fruits de l'industrie des Corcyréens.

CHAPITRE XXV.

Les Corcyréens servent avec zèle et fidélité dans les armées Romaines, contre Philippe, roi de Macédoine.

LA prospérité qui commençoit à couronner l'activité des Corcyréens, fut de peu de durée. Une nouvelle guerre interrompit leurs occupations paisibles. Démétrius Farius, oubliant

ce qu'il devoit à la bienfaisance des Romains, prit les armes dans l'intention d'étendre sa puissance. Lucius Emilius marcha contre lui. Les Corcyréens s'empressèrent de s'enrôler sous ses drapeaux. L'habileté du général, et la valeur éprouvée de ses troupes, triomphèrent sans peine d'un rebelle guidé par une aveugle ambition. Emilius, après avoir terminé heureusement cette guerre, et rétabli le calme dans l'Illyrie, témoigna aux insulaires sa reconnoissance des secours qu'il en avoit reçus, et repassa à Rome, où il obtint les honneurs du triomphe.

Rome soutenoit alors une guerre cruelle contre les Carthaginois. Annibal venoit de remporter la fameuse victoire de Cannes : ces revers n'intimidèrent point les Corcyréens, lorsque dans des circonstances aussi pressantes, Philippe de Macédoine se déclara contre les Romains. La fidélité des insulaires ne se démentit point. Philippe pouvoit difficilement effectuer son passage en Italie, si Corcyre s'y opposoit. Guidé par les conseils de Démétrius Farius, qui, chassé de l'Illyrie, avoit trouvé un asile à sa cour, côtoyant avec sa flotte la Grèce, il s'arrêta à Leucade, et passa de-là à Corcyre. Toutes les propositions qu'il fit pour engager les Corcyréens à ne point s'opposer à ses vues, furent inutiles. Sur ces entrefaites,

il reçut l'avis que la flotte romaine avoit fait voile du cap Lilybée : cette nouvelle le détermina à ne point différer sa retraite. Philippe avoit de grands desseins sur la Grèce. De son ordre, Xénophane, à la tête d'une ambassade, partit pour aller instruire de ses projets le général carthaginois, et en combiner avec lui l'exécution. Ces ambassadeurs débarquèrent sur les côtes de la Calabre, pour se rendre de-là, par terre, à Capoue, où Annibal avoit pris ses quartiers d'hiver. Ils rencontrèrent les légions romaines sous le commandement du préteur Marcus Valerius Levinus. Xénophane ne se déconcerta point dans l'entrevue qu'il ne put éviter avec le général romain. Il lui assura qu'il étoit envoyé à Rome par Philippe, pour traiter de la paix avec le sénat. Levinus, plein de joie à cette nouvelle, loin de soupçonner la moindre perfidie, s'empressa de fêter les ambassadeurs, leur donna de bons guides à leur départ, et les défraya pendant la route. Arrivés dans le voisinage de Capoue, ils quittèrent leurs guides, et se rendirent près d'Annibal. La conclusion de leur entrevue fut que Philippe uniroit ses armes à celles des Carthaginois, contre les Romains; que cette guerre terminée, la Grèce seroit attaquée, que l'Italie resteroit aux Carthaginois, et que la Grèce seroit dévolue à Philippe. Les articles ainsi

réglés, Xénophane prit congé d'Annibal, qui le fit accompagner par des officiers qui devoient confirmer de plus en plus le roi de Macédoine dans ses résolutions. Ils s'embarquèrent, pour éviter, en prenant la voie de terre, de rencontrer de nouveau Levinus. Au phare de Messine, ils furent découverts par la flotte de Valerius Flaccus, en croisière sur les côtes de la Calabre. Plusieurs vaisseaux corcyréens, excellens voiliers, leur donnèrent aussi-tôt la chasse; ils les joignirent, et les amenèrent au général. Xénophane se flatta de le tromper comme Levinus, en prétextant qu'envoyé par Philippe pour traiter d'une alliance avec la république, ayant trouvé tous les passages de terre occupés par les troupes d'Annibal, il avoit été contraint de retourner sur ses pas. Cette ruse auroit peut-être réussi, si l'on n'eût reconnu les ambassadeurs carthaginois. Flaccus les fit arrêter, et les envoya à Rome.

Les Corcyréens, non-contens de s'opposer aux entreprises de Philippe pour leur propre sûreté, avoient constamment donné des secours aux Romains. Titus Quintius Flaminius, consul envoyé contre ce prince avec huit mille hommes d'infanterie, et cinq cents chevaux, s'arrêta à Corcyre. Le sénat pourvût de vivres son armée, lui fournit des vaisseaux, sur les-

quels s'embarqua un renfort de troupes corcyréennes. Ce secours l'aida puissamment à réduire Philippe à demander la paix.

CHAPITRE XXVI.

Les Corcyréens servent les Romains dans la guerre contre Persée. Ruine de Corinthe.

En mourant, Philippe laissa deux fils, Démétrius et Persée. La couronne appartenoit de droit au premier : elle lui fut enlevée par son frère, qui, ne consultant que son ambition, le fit assassiner. Persée, élevé sur un trône fumant encore du sang de son frère, n'étoit pas d'un caractère à respecter long-tems la paix conclue par Philippe avec les Romains. Les conditions en étoient dures ; elles parurent avilissantes au jeune souverain. Il ne tarda pas à secouer un joug qui pesoit à son orgueil. Le sénat envoya contre lui Publius Licinius, consul. Les Romains furent d'abord vaincus, mais la victoire se rangea bientôt de leur côté. Cependant le sénat prévoyant que cette guerre pourroit traîner en longueur, et Licinius ne se flattant pas de la terminer, Licinius Crassus fut élu consul : on lui donna pour collègue

Paul Emile, déjà célèbre par ses exploits. Ce grand homme passa à Corcyre, où il attendit que les secours considérables qu'on y préparoit fussent prêts. On s'empressoit de partager la gloire de combattre sous ses drapeaux. La flotte, bien armée, fit voile pour la Macédoine. Persée attendoit avec impatience l'ennemi. Ses troupes, aguerries et bien disciplinées, brûloient du desir de se mesurer avec les légions romaines. La présence de Paul Emile n'animoit pas moins ses soldats. Avec de telles dispositions, on ne tarda pas à en venir aux mains. Le combat fut sanglant, la perte considérable des deux côtés, mais le champ de bataille demeura aux Romains. Ils perdirent beaucoup de leurs meilleurs soldats, et bon nombre de Corcyréens. Persée prit la fuite; mais abandonné des siens, il se rendit volontairement au vainqueur. Paul Emile conduisit son prisonnier à Corcyre, où il entra en triomphe. La reconnoissance animoit les transports de joie des Corcyréens : leur patrie étoit délivrée d'un ennemi qui plus d'une fois lui avoit causé des alarmes. Le général romain, après s'être arrêté à Corcyre le tems nécessaire pour rafraîchir ses troupes, partit pour Rome, où il devoit recevoir les honneurs du triomphe. Persée attaché au char du vainqueur, en fut le principal ornement.

Paul Emile, ou pour mieux dire le peuple romain, eût-il été moins grand, si, loin d'accabler du poids de sa gloire un prince assez humilié de sa défaite, on l'eût vu assis auprès de son vainqueur, attester que la clémence et la générosité ne distinguoient pas moins que la valeur les héros de Rome ?

Persée fut ensuite relégué avec son fils à Albe, où il ne survécut pas long-tems à sa douleur.

La Macédoine ne tarda pas à être en proie à de nouveaux troubles. Un certain Philippe, qui se disoit fils naturel de Persée, avoit eu le talent de soulever les peuples. La plupart des villes étoient entrées dans son parti, soit en cédant à la force, soit par haine pour les Romains. L'usurpateur commençoit à jouir paisiblement du fruit de ses intrigues, lorsque Quintus Métellus, secondé des Corcyréens, vint le punir de son audace dans une bataille, où il le fit prisonnier.

Ce général tourna ensuite ses armes contre les Corinthiens, qui avoient immolé à leur fureur les ministres de la république envoyés pour pacifier les divisions de la Grèce.

Il fut remplacé par Lucius Mummius, nommé consul en Achaie. Il trouva dans les Corcyréens des auxiliaires animés par la haine la plus invétérée. Ils se portèrent en effet

avec

avec transport, contre des peuples dont ils n'avoient point oublié les incursions. Les Corinthiens ne tinrent pas long-tems contre des ennemis aussi puissans. Corinthe, rivale si formidable de Corcyre, fut entièrement rasée.

CHAPITRE XXVII.

Les Corcyréens embrassent le parti de Pompée contre César.

La conquête de l'Illyrie, de la Macédoine, et la ruine de Corinthe, par les Romains, assurèrent à leurs fidèles alliés les douceurs de la paix, jusqu'au moment où Rome, encore ébranlée par les divisions de Marius et de Sylla, se vit en proie à de nouveaux troubles. La république étoit partagée en deux partis ; César d'un côté, et Pompée de l'autre. Le premier, piqué de se voir rappelé du gouvernement des Gaules, dont la conquête étoit son ouvrage, ne songea qu'à se venger des intrigues de son rival. Il ne retourna à Rome que les armes à la main : il n'y vit plus qu'une ville ennemie. Son arrivée imprévue, à la tête de forces

considérables, porta par-tout la terreur. Rome épouvantée, fut abandonnée de ses chefs. Pompée, suivi de la majeure partie du sénat, se réfugia d'abord à Capoue, où il fut joint par les consuls Caius Marcellus, et Lucius Emilius Paulus. Il quitta bientôt ce séjour, pour se retirer à Epidamne, colonie des Corcyréens. Pompée, dans sa retraite, ne s'occupa que du soin de réunir des forces capables d'arrêter le cours des conquêtes de César. Il étoit sorti de Rome avec quinze légions : Déjotare, roi de Galatie, et Ariobarzane, souverain de la Cappadoce, joignirent, ainsi que plusieurs autres alliés, leurs troupes aux siennes : sa cavalerie se montoit à sept mille chevaux. Caton lui amena encore des secours de la Sicile. Les préparatifs qui se faisoient dans Corcyre, étoient considérables. Marcus Bibulus étoit mouillé dans ce port avec cent voiles. Les insulaires, qui s'étoient déclarés pour Pompée, avoient armé tous leurs vaisseaux : la Syrie, l'Egypte et toute la Grèce, avoient envoyé des renforts ; cependant César, maître de l'Italie, s'étoit fait déclarer dictateur. Après avoir appaisé les esprits, en habile politique, il abjura volontairement la dictature. Il sortit de Rome à la tête de ses troupes, s'avança jusqu'à Brindisi, où il vouloit s'embarquer

pour passer en Macédoine. Manquant de vaisseaux, il ne put prendre avec lui que sept légions seulement. Ayant effectué son débarquement, il renvoya ces mêmes vaisseaux, pour amener le reste de ses troupes. Bibulus avoit fait voile de Corcyre, pour aller à la rencontre de César, et profiter du moment où il se trouvoit sans forces navales, pour l'attaquer : il ne rencontra que ses vaisseaux qui retournoient à Brindisi; il s'en empara, et crut se venger en y mettant le feu. Pompée, de son côté, n'ayant pu empêcher Marc-Antoine de se joindre à César, s'étoit fortifié dans un poste avantageux, près d'Epidamne. Son projet étoit de tenir ainsi leurs troupes en échec, et de les combattre par la famine, dont ils éprouvoient déjà les funestes effets. César avoit encore quelques vaisseaux dans le port d'Orio; Marc-Antoine en avoit conduit vingt dans celui de Lissa. Cnéus Pompée le jeune, commandant une escadre de vaisseaux égyptiens, réussit à les brûler. Les ennemis se trouvèrent ainsi privés de toutes ressources du côté de la mer. Corcyre approvisionnoit abondamment l'armée de Pompée et la flotte de Bibulus. César, pressé de tous côtés, prit le parti de se retirer près de Pharsale. Il étoit à la tête de vingt-deux mille hommes d'in-

fanterie et de mille chevaux. Pompée le poursuivit avec une armée composée de cinquante-trois mille hommes d'infanterie, et de sept mille chevaux. La bataille se livra; la sagesse des dispositions de César, la valeur ou le désespoir de ses soldats, le firent triompher d'un ennemi qui s'étoit entièrement confié dans le nombre supérieur de ses troupes. Cette victoire donna à César la souveraine puissance. Pompée, dont les exploits antérieurs lui avoient mérité le surnom de grand, accablé de ses malheurs, chercha un asile dans l'Egypte, où il fut assassiné. César donna des larmes à la mort d'un ennemi dont il estimoit les vertus et la valeur.

Caton, à qui Pompée avoit laissé la garde d'Epidamne, à son départ, recevant la nouvelle funeste de sa défaite, rassembla les débris de son armée, et se retira à Corcyre pour les embarquer sur les vaisseaux qui y étoient restés. Il trouva à Corcyre Cicéron, à qui il voulut céder le commandement, comme ayant été consul; mais celui-ci le refusa, et s'embarqua pour l'Italie. Caton partit ensuite pour aller rejoindre Pompée, qu'il croyoit s'être sauvé en Egypte ou en Afrique.

Dans ces entrefaites, arriva le jeune Pompée avec soixante voiles d'Egypte. Cléopatre s'é-

toit elle-même embarquée ; mais instruite du malheur de Pompée, elle prit le parti de se retirer. Le jeune Pompée passa avec quelques troupes dans le Péloponèse. Il s'étoit déja emparé de Patras, et auroit probablement eu des succès plus étendus, si la nouvelle de la mort de son père ne l'eût fait abandonner de ses soldats, qui se débandèrent. Caton, retiré en Afrique, s'y étoit donné la mort.

CHAPITRE XXVIII.

Les Corcyréens implorent la clémence de César. Mort de César.

Corcyre, que les suites fâcheuses de la défaite de Pompée laissoient à la merci du vainqueur, trop foible pour attendre quelque révolution qui eût pu seconder les projets de Pompée le jeune, repassé en Italie, imita les Athéniens, qui venoient d'implorer la clémence de César. Il leur pardonna les secours accordés à ses ennemis. Soit politique, soit guidé uniquement par un sentiment de bienfaisance, il voulut s'attacher les Corcyréens en les rétablissant dans leur état républicain.

César, couronné tant de fois par la victoire, arrivé au faîte des honneurs, maître de Rome, ne tarda pas à devenir l'objet de la haine. Au moment où il se flattoit peut-être d'avoir effacé le souvenir des maux qu'il avoit causés aux Romains, au moment où tout plioit sous son autorité, César est enfin immolé à la justice du peuple. Au milieu du sénat assemblé par son ordre, il tombe sous les coups de Brutus : c'est au pied du monument élevé à la mémoire de son rival, qu'il finit des jours sans tache, si Rome n'avoit eu en lui qu'un défenseur, et non un maître.

Quelle leçon pour l'homme qui réfléchit ! Celui qui, il n'y a qu'un moment, voyoit presque l'univers entier courbé sous son joug, est d'un seul coup anéanti. Son sang flétrit des lauriers fumans encore de celui de ses ennemis, sa gloire, sa splendeur achetées par tant de pénibles travaux, au travers de tant de dangers, ne sont plus qu'un songe ; il n'en reste plus qu'un souvenir qui atteste la fragilité humaine et les décrets impénétrables de la providence !

CHAPITRE XXIX.

Octavien succède à César. Les Corcyréens sont détachés de son parti par Brutus et Cassius. Corcyre échoit à Octavien dans le partage de l'Empire. Antoine épouse Octavie, sœur d'Octavien. Il se laisse surprendre par les charmes de Cléopatre. Nouvelles discussions entre lui et Octavien. Antoine marche contre les Parthes. Vertu sublime d'Octavie.

La fin tragique de César ne produisit point l'effet que ses ennemis en attendoient. Le peuple, soulevé par Marc-Antoine, obligea Brutus et Cassius à prendre la fuite. Octavien, neveu de César, devoit, par droit d'héritage, le remplacer. Ce prince, appelé d'Apollonie, colonie des Corcyréens, où il étoit demeuré pour son éducation, se rendit d'abord à Corcyre, où il s'embarqua pour Brindisi, d'où il prit la voie de terre. Arrivé à Rome, il fut d'une voix unanime proclamé César. Marc-Antoine, qui avoit constamment partagé les dangers et la gloire de César, se croyoit fondé à aspirer à la souveraine puissance. Lepidus

partageoit ses sentimens : l'un et l'autre ne virent qu'avec peine l'élévation d'Octavien. Cependant Marc-Antoine s'allia par les liens du sang à Octavien, à qui il donna en mariage Claudia, sa belle-fille. Ils se réunirent ensuite contre Brutus et Cassius, qui, réfugiés, l'un à Durazzo, l'autre à Apollonie, s'étoient annoncés aux Corcyréens comme les défenseurs de la liberté de Rome. Ils avoient obtenu des insulaires des secours considérables. Dolabella, lieutenant d'Octavien, s'étoit avancé contre les Corcyréens, et avoit été défait. Mais bientôt Cassius fut battu par Antoine. Brutus, après avoir d'abord triomphé d'Octavien, succomba sous les efforts de ceprince, promptement secouru par Antoine. Lepidus étoit entré dans toutes ces expéditions. Brutus, contraint de fuir, et privé de toute espérance, se donna lui-même la mort.

Ces succès furent suivis de nouvelles dissensions, qui décidèrent enfin le partage de l'empire romain. Lepidus eut l'Afrique; l'orient échut à Antoine; Octavien eut en partage l'occident, y compris l'île de Corcyre, et presque toute la Grèce.

Octavien accorda ensuite à Antoine la main d'Octavie sa sœur. Ce mariage devoit resserrer doublement leur union. Cependant Antoine, qui craignoit toujours d'être la victime de

quelque complot dans Rome, préféra d'aller attendre à Corcyre sa nouvelle épouse. Les noces se célébrèrent dans cette île avec une grande magnificence.

Les fêtes de son mariage terminées, Antoine conduisit Octavie à Athènes, où il la laissa, se proposant de passer en Syrie, et de-là en Egypte. Ce voyage fut l'origine des malheurs qui l'accablèrent. Il vit Cléopatre, princesse célèbre par sa beauté, digne de captiver un fier Romain, si ces dons précieux de la nature eussent été relevés par les qualités du cœur. Une ambition sans bornes, un penchant décidé et outré pour les plaisirs, formoient son caractère. L'amour est aveugle : Antoine, épris des charmes de Cléopatre, perdit bientôt le souvenir de l'épouse la plus fidèle. Les ennemis d'Antoine, ou plutôt ces vils adulateurs dont la discorde dicte les discours empoisonnés, saisirent le moment où Antoine étoit dévoré de la plus violente passion, pour le brouiller de nouveau avec Octavien. L'éloge adroit des vertus et des qualités d'Octavie, servoit à ajouter à la noirceur de l'indigne conduite d'Antoine. Octavien aimoit tendrement sa sœur : le chagrin dans son cœur fut bientôt suivi du desir de la vengeance. Antoine, de son côté, n'étoit pas moins la victime des conseils perfides de faux amis : l'amour les for-

tifioit ; un voile épais lui cachoit le précipice où il couroit. Il prit bientôt le parti de tourner ses armes contre Octavien. Il se rendit à Corcyre avec une flotte de trois cents voiles, dans le dessein de le prévenir. C'est alors que son épouse, supérieure à elle-même, concentrant le noir chagrin qui la déchire, vole au-devant d'Antoine, et n'écoutant qu'un amour soutenu de la vertu, le quitte pour aller elle-même auprès d'Octavien : elle réussit à le déterminer à une entrevue avec Antoine à Tarente. La paix conclue fut l'ouvrage de sa tendresse aussi généreuse qu'indignement outragée. Octavie fit tomber des mains d'un époux, d'un frère, des armes prêtes à être teintes de leur sang. Cependant cette sublimité de sentimens ne put rappeler Antoine à son devoir. Son cœur ingrat, sur lequel Octavie devoit à tant de titres régner seule, lui étoit fermé pour jamais. L'artificieuse Cléopatre le possédoit entièrement.

Dans ces circonstances, Antoine avoit à soutenir une guerre contre les Parthes : il laissa son épouse auprès de son frère, et courut combattre. Il portoit par-tout avec lui le trait funeste dont il étoit blessé. La victoire ne joignit pas toujours ses lauriers aux couronnes de l'amour. Plus d'une fois les Parthes belliqueux triomphèrent de ses

armes. Octavie, instruite du peu de succès de son époux, quitte sa retraite, s'embarque pour lui mener elle-même des secours d'hommes et d'argent. Elle reçoit en chemin l'ordre d'Antoine de rester à Corcyre. Elle étoit plus à portée d'Athènes, où elle se retira, après avoir envoyé à son infidèle époux les secours qu'elle ne put avoir la consolation de lui conduire elle-même. Octavie s'efforça en vain dans sa retraite de calmer sa douleur. Tout la confirmoit de plus en plus qu'elle avoit perdu le cœur d'Antoine, sans espoir de retour. Succombant enfin à ses chagrins, elle vole en épancher l'amertume dans le sein d'Octavien. Elle s'efforça encore d'arrêter le courroux d'un frère sensible à ses peines, brûlant de venger ses outrages. Octavien ne fut plus maître de sa juste colère : les prières, les instances de sa sœur, loin de le calmer, y ajoutoient encore. Il ne voyoit plus en elle qu'une épouse dont la tendresse, la fidélité, les vertus étoient indignement profanées par l'époux le plus lâche et le plus perfide. La guerre est déclarée; c'est les armes à la main que doit se décider la cause de la nature et des sentimens.

CHAPITRE XXX.

Corcyre suit le parti d'Antoine. Siége et prise de Corcyre par Octavien. Défaite d'Antoine. Mort de Cléopatre.

Corcyre, ou enchantée, pour ainsi dire, par les qualités séduisantes d'Antoine qu'elle avoit si souvent reçu dans son sein, ou conduite par une fatalité qui l'amenoit à sa ruine, embrassa son parti : accouru de l'Egypte, réunissant ses forces à celles des Corcyréens, il se mit en mer pour aller à la rencontre d'Octavien. Celui-ci l'évita, et tourna ses premiers efforts contre les insulaires. Corcyre, quoiqu'affoiblie par le départ d'un grand nombre de ses habitans, munie d'une forte garnison qu'y avoit laissée Antoine, fit une longue et vigoureuse défense. Elle succomba enfin à la vivacité, à la persévérance des attaques d'Octavien. Ce prince entra dans la place en vainqueur irrité : en vain les Corcyréens implorèrent-ils sa clémence. Ils ne trouvèrent pas un second César dans Octavien, peu touché d'une soumission dictée par la nécessité. Corcyre,

tombée dans les fers, perdit tous ses privilèges : elle plia sous l'autorité d'un lieutenant d'Octavien, qui se piqua de faire sa cour à ce prince par le gouvernement le plus dur. Les infortunés Corcyréens, réduits à gémir, étouffoient leurs plaintes à la vue d'une garnison nombreuse, destinée moins à la sûreté de l'île, qu'à réprimer toute tentative de ses habitans. Octavien profita des avantages d'un arsenal bien approvisionné, pour faire construire des vaisseaux et augmenter ses forces navales.

Antoine, dont la négligence avoit causé la ruine de ses plus fidèles alliés, couroit à grands pas vers sa ruine. Les charmes de Cléopatre l'avoient endormi ; et entre les bras de cette princesse, nouvel Hercule auprès d'Omphale, il avoit oublié et sa gloire, et ses intérêts. Octavien plus actif, plus heureux peut-être, sacrifiant uniquement à Mars, triompha d'un ennemi déja vaincu par les délices et le luxe. La victoire d'Actium mit le comble à ses triomphes et au malheur d'Antoine. Celui-ci, accablé par les efforts heureux d'Octavien, succombant sous les coups du sort, courut cacher sa honte et son désespoir dans Alexandrie. Les funestes attraits de Cléopatre n'adoucirent point la blessure profonde de ce cœur altier. Peu

accoutumé aux revers de la fortune, Antoine ne survécut pas long-tems à ses disgraces ; et la princesse, qui l'avoit pour ainsi dire conduit d'abîmes en abîmes, entraînée elle-même dans sa chute, ne put se soustraire au sort le plus affreux pour une ame nourrie de l'orgueil des grandeurs. Tombée dans les mains d'Octavien, elle étoit destinée à orner son triomphe. Elle vengea, par le comble du désespoir, les larmes amères qu'elle avoit fait verser à l'infortunée Octavie. Une fin tragique termina ses jours et sa honte.

CHAPITRE XXXI.

Relâche de Germanicus à Corcyre. Mort et funérailles de ce prince.

TIBÈRE, monté sur le trône, voulut éloigner de lui Germanicus son neveu, qui avoit les droits les mieux fondés à la couronne. La présence de ce prince sembloit lui reprocher son usurpation, et lui donnoit des inquiétudes. Le prétexte d'appaiser les troubles de l'orient, couvrit le motif qui l'engagea à y envoyer Germanicus. Ce prince s'embarqua avec Agrippine son épouse. Une

tempête les obligea de chercher un abri dans le port de Corcyre : ils y furent reçus avec toute la pompe due à leur rang. L'empressement que témoignoient les Corcyréens étoit encore augmenté par l'espoir de trouver dans Germanicus un protecteur qui porteroit Tibère à alléger leurs fers. Rien ne fut oublié pour toucher ce jeune prince. On mit sous ses yeux le tableau de l'ancienne splendeur de Corcyre, et des services rendus par ses habitans aux Romains. On lui peignit avec une égale énergie les malheurs qui les accabloient : on fit plus, on lui éleva une statue en marbre, dont le piédestal porta l'inscription suivante :

ΠΟΛΙΣ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟ ΚΑΙΣΑΡ.
ΤΙΒΕΡΙΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΥΙΟΝ
ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ
ΥΙΟΝΟΝ ΥΠΑΤΕΥΟΝΤΑ ΘΕΟΙΣ.

Traduction.

La ville de Corcyre recommande aux Dieux Germanicus César, consul, fils de Tibère César, petit-fils d'Auguste César.

Germanicus, après avoir radoubé sa flotte, partit avec un renfort considérable de Cor-

cyréens. Arrivé à Antioche, il fut la victime de la noire trahison de Pison, qui, dans la vue de faire sa cour à Tibère, l'empoisonna.

Agrippine recueillit les cendres de son infortuné époux, et s'embarqua pour Corcyre, où elle n'arriva qu'après une longue et pénible navigation. La nouvelle de la fin tragique de Germanicus répandit par-tout le deuil et l'affliction. Les insulaires unirent leurs larmes à celles de sa veuve. A son débarquement, elle fut accompagnée par une foule de femmes, qui, serrant contre leur sein leurs enfans en bas âge, sembloient, par leurs sanglots, redemander au ciel un père. Les guerriers qui avoient eu le bonheur de servir sous les ordres de Germanicus, qui, sous ses drapeaux, avoient appris à vaincre, interrompoient souvent l'éloge de ses vertus et de ses exploits par leurs lugubres gémissemens. Les chefs du sénat reçurent des mains d'Agrippine le dépôt sacré des cendres de son époux : ils l'élevèrent sur leurs épaules; et, accompagnés d'une foule de peuple qui mêloit ses sanglots et ses pleurs au chant funèbre des hymnes, ils le portèrent au temple de Jupiter, où se firent les funérailles les plus pompeuses.

Agrippine demeura quelques jours à Corcyre, et s'en retourna ensuite à Rome,

suivie des principaux Corcyréens. Les consuls, le sénat, le peuple, Tibère lui-même à leur tête, affectant la douleur la plus profonde, vinrent au-devant de la princesse. L'Empereur voulant immortaliser la mémoire de son neveu, établit des fêtes et des jeux en son honneur, dans le temple consacré aux mânes.

CHAPITRE XXXII.

Bienfaits de Caius Caligula envers les Corcyréens. Claude rétablit leur première liberté. Conversion de ces insulaires à la foi chrétienne.

Cependant le sort des Corcyréens n'avoit point été adouci. Cet acte de clémence étoit réservé au prince qui peut-être connut le moins cette vertu. Caius Caligula monté sur le trône, les insulaires lui envoyèrent quatre députés pour lui porter leurs plaintes et implorer sa justice. Caligula, accoutumé à se baigner dans le sang de ses sujets, tristes victimes de sa cruauté; Caligula, l'horreur du peuple romain, les accueillit avec bonté: il sembla oublier son caractère en leur fa-

veur. Corcyre vit ses fers allégés, et une grande partie de ses priviléges rétablis.

Claude fit plus; il leur rendit entièrement leur première liberté : il récompensa ainsi les secours qu'il avoit reçus des insulaires dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Bretons.

Jusqu'au règne de cet empereur, ils avoient vécu dans le paganisme. Saint Jason et saint Sosipatre, le premier évêque d'Icone, le second de Tarse, vinrent tenter leur conversion. Ces apôtres se débarquèrent à leur arrivée sur la petite île de Vido, en face de la ville : ils y bâtirent, non sans peines, une petite chapelle sous l'invocation de saint Etienne. Le peuple, conduit par la curiosité, voulut visiter cet édifice dont la forme lui étoit nouvelle. Saint Jason et saint Sosipatre, après avoir invoqué l'assistance du Tout-Puissant, commencèrent leur mission en prêchant cette foule que la simple curiosité avoit attirée. Cercillinus, chef du sénat, instruit qu'ils avoient osé profaner le nom des Dieux, les fit arrêter, et conduire dans un cachot. Cependant, à leur voix, le geolier et plusieurs prisonniers se convertirent. Cercillinus furieux les condamna à mourir dans les plus cruels tourmens. Le courage, la constance de ces saints martyrs firent la plus forte im-

pression sur Corçyra, fille de Cercillinus : elle se convertit. Celui-ci employa d'abord la voix de la tendresse paternelle auprès de sa fille : il passa bientôt aux menaces et à la rigueur. Corcyre vit, sans s'ébranler, son sang répandu par l'auteur même de ses jours. Le peuple avoit continuellement sous les yeux le spectacle cruel de quelque nouveau martyr. Saint Jason et saint Sosipatre s'étoient dérobés par la fuite à la persécution. La mort mit fin à la barbarie de Cercillinus.

Davianus, son successeur, se piqua d'abord d'imiter, de surpasser même ses excès de cruauté. Saint Sosipatre tomba dans ses mains : il le fit renfermer dans un taureau d'airain, où il devoit être la proie des flammes. La voix de la grace se fit entendre à Davianus, qui, présent au martyre de ce saint, fut atterré de sa constance : il se convertit, se fit baptiser, et prit le nom de Sébastien. Le peuple imita son exemple : les insulaires furent les premiers à renverser leurs temples et leurs autels. L'étendard du christianisme fut arboré sur leurs ruines. Davianus recueillit les cendres de saint Sosipatre dans une urne de marbre : elles furent déposées, par la suite, dans une église bâtie sous l'invocation de saint André. Saint Jason, de retour, fut l'objet de la vénération des insulaires.

CHAPITRE XXXIII.

Néron monte sur le trône. Galba, Othon, Vitellius. Les insulaires servent dans les armées de l'empereur Antonin, dans la guerre de Syrie, sous les drapeaux d'Elius Pertinax, de Septime Sévère, d'Alexandre Sévère, de Balbinus, contre les Parthes.

Après la mort de Claude, bienfaiteur des Corcyréens, les intrigues d'Agrippine placèrent sur le trône Néron, son fils, qu'elle avoit eu de Domitien, dont elle étoit restée veuve. Elle épousa en troisièmes noces Claude, à qui Messaline, sa première femme, avoit donné un fils, nommé Britannicus. Néron, né avec un cœur de tigre, ne se fit connoître que par des excès d'inhumanité jusques alors sans exemples. La nature, la reconnoissance n'arrêtèrent pas son bras : il versa le sang de celle à qui il devoit le jour et la couronne. Les grands qu'il honoroit du titre de ses amis, furent ses premières victimes. La mort fut le prix des soins que donna Sénèque à son éducation. Rome, inondée des flots de sang de ses infortunés citoyens, étoit destinée à assou-

vir par les flammes la rage de son tyran. Néron s'étoit placé sur une hauteur pour jouir du spectacle affreux de l'incendie de sa patrie. Ce monstre termina enfin ses forfaits par un nouveau crime : il se donna lui-même la mort, guidé par la crainte, compagne fidèle des remords, à l'approche de Galba, proclamé empereur par l'armée d'Espagne. Néron, l'horreur de l'humanité et de la nature, étoit seul fait pour délivrer la terre de son existence.

Galba accorda des graces aux Corcyréens : diverses médailles furent frappées en mémoire de ses bienfaits. Les insulaires donnèrent le même témoignage de reconnoissance à Othon son successeur.

Ce prince fut détrôné par Vitellius, qui ne se fit que trop connoître par le caractère le plus barbare, dont il affecta même de faire parade. Après la défaite d'Othon à la bataille de Bedrillac, accompagné des principaux officiers de son armée, il va se repaître du spectacle révoltant d'un champ de bataille jonché de cadavres restés sans sépulture depuis plus de quarante jours. Sa suite recule d'horreur : « Approchez, dit-il; le corps d'un en» nemi mort ne sentit jamais mauvais. »

Après Vitellius, on ne trouve d'autres monumens des Corcyréens, que quelques mé-

dailles frappées en l'honneur de Nerva, et d'Arius Antonin, surnommé le Pieux, jusqu'au règne de Marc-Aurèle. Ce prince, adopté par Antonin, monta sur le trône avec Faustina, son épouse. Voulant porter la guerre en Syrie, il confia le commandement de ses troupes à Lucius Verus. Ce général se rendit à Corcyre, où un renfort considérable devoit se joindre à son armée. Les insulaires armèrent effectivement le plus grand nombre de leurs vaisseaux, et s'enrôlèrent avec autant de joie que d'empressement sous les drapeaux de l'Empereur. Leur valeur et leurs services méritèrent de Lucius Verus les éloges les plus flatteurs en présence des légions romaines.

Il ne s'est trouvé aucune médaille des Corcyréens en l'honneur de Marc-Aurèle : il est cependant très-probable qu'ils ne furent pas moins jaloux de consacrer la mémoire de ce prince, que celle de Faustina son épouse, et de l'empereur Comode, dont les vices et les débauches ne méritoient assurément pas ces monumens glorieux.

Comode, immolé par ses propres sujets, eut pour successeur Elius Pertinax, fils d'un affranchi. Dans la guerre contre les Parthes, les bataillons corcyréens combattirent sous ses ordres.

Septime Sévère fut également secouru par les insulaires dans la guerre qu'il eut à soutenir contre ces mêmes peuples. Il leur donna des marques éclatantes de sa sensibilité aux services qu'ils lui avoient rendus. Le respect pour sa mémoire porta les Corcyréens à frapper des médailles en l'honneur de Geta son fils, et successivement de Caracalla, tout impie qu'il étoit.

Opitius Macrinus remplaça ce prince ; à celui-ci succéda Eliogabale. Alexandre Sévère prit enfin la couronne. Les vertus qui le distinguoient, son zèle à combattre les abus sans nombre qui s'étoient introduits dans Rome sous le règne précédent, et son activité pour le bonheur des Romains, le rendirent digne du nom de père de la patrie. Il passa à Corcyre lorsqu'il se mit en marche contre les Parthes. Les insulaires lui donnèrent des secours considérables, et se signalèrent sous ses drapeaux. On n'a trouvé que peu de médailles de cet Empereur : ce n'est point négligence de la part des Corcyréens : il est bien plus probable que la majeure partie aura été la proie des ravages du tems. Combien de monumens intéressans et par leur ancienneté, et par les motifs qui les firent élever, ont été ainsi ravis à notre admiration !

A Sévère succéda Maximilien.

Le sceptre passa ensuite dans les mains de Balbinus, qui, continuant la guerre contre les Parthes, vint aussi à Corcyre, où il prit un renfort de vaisseaux et de troupes. Ce prince récompensa ces services par plusieurs priviléges accordés aux insulaires. Sa mémoire fut consacrée par plusieurs médailles.

CHAPITRE XXXIV.

Les Goths chassés de l'Epire. La peste fait des ravages dans Corcyre. Persécution de Dioclétien. Les insulaires lui donnent des secours considérables dans la guerre d'Egypte. Sainte Hélène, mère du Constantin, passe à Corcyre. Apollidore, évêque de Corcyre, se distingue au concile de Nicée.

Depuis la mort de Balbinus, jusqu'au règne de Dioclétien, les Corcyréens n'entrent pour rien dans l'histoire.

A cette époque, les Goths, nation barbare que Pline et Strabon font descendre des Scythes, des Thraces et des peuples de Germanie, quittèrent de nouveau leurs frimats, pour fondre sur l'Italie. Ils avoient été successi-

vement défaits par Lucullus, Auguste, Domitien, Caracalla et Philippe : victorieux enfin de Décius et de Gallus, généraux romains, ils inondèrent l'Asie-mineure, la Bythinie, l'Achaie, la Macédoine et l'Epire. Le voisinage des Goths donnoit des alarmes aux Corcyréens, qui ne pouvoient guères espérer de secours de l'Empereur. Cependant, forcés par la nécessité, et guidés par leur courage, ils levèrent dans l'île, et dans les différentes villes de leur domination, une armée qui s'embarqua, et passa, sans perte de tems, dans l'Epire. Démétrius la commandoit. Les Goths furent attaqués avec vigueur au moment où ils s'y attendoient le moins. Leur défaite fut complète, et ils se virent forcés d'évacuer promptement l'Epire.

L'armée victorieuse fut bientôt attaquée par un fléau plus redoutable que ses ennemis. La peste se déclara avec violence. Elle portoit par-tout l'épouvante et la mort : ses ravages s'étendirent rapidement dans l'île. Le peuple, consterné, frappé sans cesse du spectacle affreux de la mort, étoit enseveli dans une noire mélancolie : par-tout régnoit un morne silence, interrompu quelquefois par les cris du désespoir. Les plus ferventes prières furent adressées à saint Jason et à saint Sosipatre : la peste cessa enfin. Les Corcyréens

bâtirent une église et la dédièrent aux saints à qui ils se croyoient redevables de la fin de leurs maux.

Ils goûtoient à peine la consolation d'en être délivrés, lorsque de nouveaux malheurs vinrent les accabler. Dioclétien, l'ennemi implacable des chrétiens, arriva à Corcyre, d'où il devoit porter la guerre en Egypte. A la vue des autels bâtis sur les ruines de ceux des divinités du paganisme, sa fureur s'allume, et une cruelle persécution est ouverte. Cependant des vues politiques le décidèrent à suspendre le cours affreux de ses cruautés. Dans l'expédition qu'il alloit entreprendre, il avoit besoin du secours des insulaires. En accordant la paix à leur église, il en obtint cinquante vaisseaux bien armés, et un nombre considérable d'excellens soldats. Ce renfort ne contribua pas peu aux victoires de Dioclétien sur ses ennemis. De retour de l'Egypte, il repassa à Corcyre : cette église fut la seule exempte de cette fameuse persécution, où Dioclétien déploya toute sa barbarie contre la chrétienté.

On ne trouve rien de remarquable des Corcyréens jusqu'au moment où sainte Hélène, mère de Constantin-le-Grand, relâcha dans leur île, lorsqu'elle entreprit le voyage de la Palestine. Elle y fut reçue avec les plus grands

honneurs : on arma même plusieurs vaisseaux qui l'accompagnèrent. A son retour, elle toucha également à Corcyre.

Suivant une vieille tradition du pays, sainte Hélène, à la prière des Corcyréens, jeta dans la mer un des cloux qui servirent à la passion de Jésus-Christ pour modérer la violence des vagues, qui plus d'une fois avoient causé de grands dommages aux insulaires.

Le siége de Corcyre étoit alors occupé par Apollidore, prélat aussi distingué par l'éclat de ses vertus, que par sa profonde érudition. Cet évêque se signala au fameux concile de Nicée, où les erreurs d'Arius furent condamnées. Il mourut à Corcyre, à l'âge de soixante-seize ans, emportant au tombeau les regrets des Corcyréens.

CHAPITRE XXXV.

Médailles.

Je réunis ici les médailles frappées par les Corcyréens, lorsqu'existoit encore la république romaine, et successivement en l'honneur de plusieurs Empereurs, dont j'ai pu me procurer le dessin et les légendes.

La Iere. représente, d'un côté, les deux têtes de Marc-Antoine et d'Octavie : on lit : M. ΑΝΤΩΝΙΩΣ- ΟΚΤΑΒΙΑ ; de l'autre, on voit une galère, et ces mots : ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ ΦΙΛΩΤΑ.

La IIeme. D'un côté, un buste de Germanicus cuirassé : ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΣ ΚΑΙΣΑΡ ; au revers, un vaisseau à la voile, et le ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

La IIIeme. représente la tête de Sergius Galba couronnée de lauriers : ΣΕΡΓΙΟΣ ΓΑΛΒΑΣ ΚΑΙΣΑΡ ;

BRONZE. au revers, Mars en pied, armé d'une lance, et le ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

La IVeme. Tête d'Othon : ΚΑΙ. ΟΘΩΝ ; au revers, Mars assis, et le ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

La Veme. Tête de Nerva couronnée de lauriers, et ces mots : ΑΥΤ. ΚΑΙ. ΝΕΡΒΑΣ. ΑΥΓ. ; au revers, Mars assis, et le ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

La VIeme. Tête de Trajan couronnée de lauriers : ΑΥΤ. ΚΑΙ. ΤΡΑΙΑΝΟΣ. ΑΥΓ. ; au revers, Mars debout et armé, la légende ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

La VIIeme. Tête d'Antonin couronnée de lauriers : ΑΥΤ. ΚΑΙ. ΑΝΤΟΝΙΝΟΣ; au revers, Jupiter assis, tenant une lance et ces mots : ΖΕΥΣ ΚΑΣΣΙΟΣ : Jupiter Cassius.

La VIIIeme. Tête d'Antonin couronnée de lauriers, et ces mots : ΑΥΓ. Κ. ΑΝΤΩΝΙΝΟΣ. ΖΕΒ. ΕΥΣ : l'empereur César Antonin Auguste-le-Pieux ; au revers, on voit Jupiter assis, et le ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

La IXeme. Tête de Faustina, et ces mots : ΦΑΟΥΣΤΗΝΑ. ΣΕΒΑΣ : Faustina Auguste ; au revers, une galère à la rame, et ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

BRONZE.

La Xeme. Tête de Comode couronnée de lauriers ; autour Λ. ΚΟΜΟΔΟΣ ΚΑΙΣΑΡ : Lucius Comode César ; au revers, le dieu Pan sous un arc de triomphe, tenant une faulx à la main : on lit le ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

La XIeme. Tête de Comode sans barbe et sans lauriers, même légende que la précédente ; au revers, le dieu Pan tenant un chalumeau. C'étoit l'instru-

ment qui servoit aux bergers pour chanter leurs amours. Cette médaille semble faire allusion aux débauches assez connues de l'empereur Comode.

La XIIeme. Tête d'Elius Pertinax couronnée de lauriers : ΑΥ. Κ. ΑΙΛ. ΠΕΡΤΙΝΑΞ ; au revers, Mars en pied et armé, le ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

La XIIIeme. Tête de Sévère couronnée de lauriers ; autour, Α. Κ. ΣΕΒΗΡΟΣ. Α· : l'empereur

BRONZE. César Sévère Auguste ; au revers, une galère à la voile et à la rame environnée de divers monstres marins, et le ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ.

La XIVeme. Tête du même empereur, même légende ; au revers, le cheval Pégase, et l'abrégé ΚΟΡ. Cette médaille seroit-elle un monument de la rapidité de ses victoires sur les Parthes ?

La XVeme. Tête de l'impératrice Plautilla avec ces mots : ΠΛΑΥΤΙΛΛΑ ΣΕΒΑΣΤΗ ; au revers, tête de la nymphe Corcyra, et le ΚΟΡ.

La XVIeme. Tête de la même impératrice, même légende; au revers, le cheval Pégase.

La XVIIeme. Tête de la même impératrice, même légende; au revers, Mars en pied.

La XVIIIeme. Tête de Balbinus couronnée de lauriers, avec ces mots : ΑΥΤ. Κ. ΔΕΚ. ΒΑΛΒΕΙΝΟΣ. ΣΕΒ. : l'empereur César Décius Balbinus Auguste; au revers, une galère à la voile et à la rame, environnée de monstres marins.

BRONZE.

La XIXeme. Tête de Philippe couronnée de lauriers, et ces mots : ΑΥΤ. Κ. Μ. ΙΟΥΛΙ ΦΙΛΙΠΠΟΣ. ΣΕΒ. : l'empereur César Marcus Julius Philippe Auguste; au revers, la façade d'une église, et le ΚΟΡ. Il paroîtra extraordinaire de voir une église au revers d'une médaille frappée en l'honneur d'un prince encore enseveli dans les erreurs du paganisme; mais Philippe protégeoit la religion chrétienne, quoiqu'il ne l'eût point embrassée.

ARGENT.

Médaillon. Il représente, d'un côté, la tête de Constantin-le-Grand sans lauriers, et ces deux lettres K O. abrégé de Constantin; de l'autre, la figure de Corcyre, vierge et martyre, sous un arc de triomphe, tenant une palme à la main, et le KOP.

LIVRE

LIVRE IV.

Etat politique de l'île de Corfou sous l'empire d'Orient.

CHAPITRE XXXVI.

Services des Corcyréens sous Constantin-le-Grand. Partage de l'Empire. Les insulaires se joignent à l'armée de Constant, servent Constance, Gratien et Théodose II.

Les Corcyréens servirent constamment dans toutes les guerres qu'eut à soutenir Constantin-le-Grand, fondateur de l'empire des Grecs. Ce prince leur donna plus d'une fois des marques sensibles de sa bienveillance, et se piqua toujours d'être le protecteur d'une république qui avoit si souvent signalé son zèle et son attachement pour lui.

Après sa mort, l'empire fut divisé entre Constantin, Constant et Constance, ses fils. Corcyre fit partie des états qui échurent à Constant.

L'ambition ne tarda pas à désunir les trois frères. Constantin se croyant lésé dans le partage, éleva des prétentions sur les états de Constant. Il voulut les appuyer de la force des armes : une guerre cruelle que soutenoit Constant contre les Goths, favorisoit ses desseins. Cependant celui-ci réunit, et lui opposa une armée assez forte, sous le commandement d'un général expérimenté. Les Corcyréens y joignirent des secours considérables. Constantin fut défait près d'Aquilée, dans un combat où il perdit même la vie. Son frère victorieux, ne lui survécut pas long-tems; des traîtres l'assassinèrent. Magnence profitant des troubles qu'il avoit excités, s'éleva au trône. Constance arma aussi-tôt contre cet usurpateur. Ce prince passa de Bysance à Corcyre, où, après l'avoir reçu avec les plus grands honneurs, les insulaires joignirent à ses forces un puissant secours. Constance récompensa ces services par de nouveaux priviléges accordés à la république de Corcyre. Il passa d'abord en Italie, et de-là en France, où il se hâta de joindre son ennemi qui l'y attendoit. Ce traître, vaincu dans deux sanglantes batailles, termina lui-même une vie remplie de crimes, par une mort volontaire.

Constance ne jouit pas long-tems du fruit et de la gloire de ses triomphes : des chagrins

amers abrégèrent ses jours. Ce prince, après avoir déclaré César, Julien son cousin, le vit arborer l'étendart de la révolte, et passer en Illyrie, où il avoit soufflé le feu de la rebellion. La douleur que Constance éprouva de son ingratitude, le précipita dans le tombeau à l'âge de quarante-cinq ans, au moment où il se préparoit à aller le punir.

Julien passa chez les Perses. Ce fut parmi ces barbares, loin du lieu qui l'avoit vu naître, loin de sa patrie témoin de ses excès, qu'il finit sa carrière.

La famille des Constantins, éteinte par la mort de Julien l'apostat, Jovien, qui n'avoit d'autre mérite que celui d'être bon soldat, fut proclamé empereur.

Valentinien le remplaça sur le trône.

Gratien son fils lui succéda. Ce prince, instruit du malheureux sort de Valens son oncle, que les Goths avoient tué dans la Thrace, interrompit le cours de ses victoires en France, pour voler venger sa mort. Il passa en Italie, de-là à Corcyre, où il trouva une flotte à ses ordres, et deux mille soldats vétérans qui se joignirent à ses troupes. Il partit pour Constantinople, où Théodose, originaire d'Espagne, qu'il avoit associé à l'empire, tenoit les peuples en respect. Il passa rapidement dans la Thrace, triompha des

Goths, et retourna à Corcyre. Après avoir remercié le sénat des secours qu'il en avoit reçus, et auxquels il donnoit la majeure partie dans ses victoires, ce prince se rendit en Italie. Il fut bientôt obligé de s'éloigner de nouveau d'un séjour où il se flattoit de goûter enfin les douceurs de la paix. Maxime, à qui il avoit confié le commandement de son armée en Angleterre, s'étoit fait proclamer empereur par les troupes. Il étoit déjà dans la Gaule, dont il s'efforçoit de soumettre les diverses provinces. Gratien le joignit, et lui livra bataille près de Lyon. Il fut vaincu par Maxime, qui lui ôta encore la vie dans cette ville.

Théodose se mit promptement en marche pour venger la mort de Gratien. La république de Corcyre lui fournit des troupes. Le rebelle défait près d'Aquilée, eut dans cette place le même sort qu'il avoit fait subir à son légitime souverain. Théodose, de retour dans l'Orient, accorda de nouveaux priviléges aux Corcyréens.

Après la mort de ce prince, Arcadius et Honorius ses fils partagèrent l'empire. La république de Corcyre eut occasion de signaler son zèle sous le règne de Théodose II, fils d'Arcadius. Ce prince avoit envoyé Valentinien, troisième fils de Constance, compagnon

d'Honorius, pour appaiser les troubles qui s'étoient élevés dans l'Italie. Quatre mille soldats corcyréens firent des prodiges de valeur sous les murs de Ravenne. Ils eurent toute la gloire de la prise de cette place, qui rentra sous l'obéissance de l'empereur.

CHAPITRE XXXVII.

Invasion des Vandales en Italie. Prise et sac de Rome. Ravage de l'île de Corcyre. Défaite des Barbares. Bélisaire passe à Corcyre, où il obtient des vaisseaux et un renfort de troupes.

Le cours des prospérités de la république de Corcyre fut bientôt interrompu par une longue suite de malheurs, dont la première cause fut la perfidie d'un indigne courtisan de Valentinien. Ce prince avoit donné à Ætius, général d'une habileté et d'une valeur expérimentées, le commandement de ses troupes contre les Huns. Un certain Maxime, favori de Valentinien, abusa de sa confiance, pour décrier et écraser Ætius. Le prince, triste jouet de la basse flatterie et de la noire envie, se porta jusqu'à faire mourir un

général digne de ses bienfaits. Un soldat, révolté de la cruauté de l'empereur, l'assassina. Il confessa ensuite qu'il avoit été engagé à ce crime par les sollicitations et les promesses de Maxime, qui s'ouvrit, par la plus infame trahison, un chemin au trône. Eudoxie, épouse de Valentinien, inconsolable de sa perte, ne songea qu'à tirer une vengeance éclatante du perfide qui en étoit l'auteur; elle s'adressa à Genseric, roi des Vandales, et lui promit de lui abandonner Rome et l'Italie, s'il venoit attaquer Maxime. Le barbare saisit avec joie une occasion si favorable de satisfaire son ambition, en étendant sa puissance : il se hâta de fondre sur l'Italie à la tête d'une armée composée de Vandales, d'Africains et de Maures. Ses ravages portèrent par-tout la terreur. Rome, assiégée, ne soutint pas long-tems ses efforts. Maxime, qui s'y étoit renfermé, prit honteusement la fuite, et fut assassiné dans un bois par ceux mêmes qui l'accompagnoient; fin digne d'un traître qui avoit osé se souiller du sang de son maître, de son bienfaiteur, pour s'enrichir de sa dépouille et s'élever sur ses ruines. Genseric, victorieux, entra l'épée à la main dans Rome; tout fut mis à feu et à sang : pendant huit jours consécutifs Rome n'offrit plus que l'image affreuse des

cruautés inouies des Vandales : leur digne chef se repaissoit d'un spectacle fait pour terrasser un tigre ; il jouissoit des cris lamentables : là, d'une mère expirante près de ses enfans immolés sur son sein ; ici, d'un père mourant entre les bras de son fils : plus loin, le frère est teint du sang de son frère ; l'époux unit son dernier soupir à celui de son épouse, victime infortunée de la brutalité d'un monstre. Léon occupoit le siége de saint Pierre. En vain ce respectable pontife implore la clémence du fier Vandale ; sous ses yeux le sacré, le profane confondus, sont également la proie de l'avidité du barbare. Cependant Genseric, après s'être assouvi, quitte ces rives, théâtre de ses cruautés, et va en porter les fruits indignes dans l'Afrique. Le pillage de Rome avoit été précédé du fameux concile de Calcédoine, dans lequel Nestorius et Eutichius furent condamnés. Sotérius, évêque de Corcyre, s'y distingua.

Les Romains, délivrés de la présence de Genseric, revenus de l'effroi où les avoit plongés le funeste sort de Rome, se rassemblèrent, et mirent à leur tête Flavius Avitus, un des sénateurs. Le pape Léon termina ses jours peu après cette élection.

De Flavius Avitus, la couronne d'Occident

passa à Majoranus ; de celui-ci, à Sévérianus, et successivement à Antemius. Sous le règne de ce dernier, Léon, successeur de Martian au trône d'Orient, prétendit que la mort de Valentinien lui donnoit des droits sur l'empire d'Occident : son ambition étoit de réunir les deux couronnes sur sa tête. Il crut devoir prévenir les nouvelles entreprises de Genseric, le seul ennemi qu'il eût à craindre. Au bruit de ses préparatifs, le Vandale ne s'endormit point dans le repos ; il arma une flotte, résolu de commencer les hostilités. Après avoir dévasté les côtes de l'Italie et de la Sicile, il s'avança pour ravager également la Grèce. Corcyre fut le premier théâtre de sa fureur. Quoique réduite à une bien foible garnison, par l'envoi considérable qu'elle avoit fait d'hommes et de vaisseaux à l'armée de Léon, elle soutint cependant les attaques aussi vives que fréquentes de Genseric. Obligé enfin de lever le siége, il s'en vengea en ravageant toutes les campagnes. Corcyre sauvée, fut pendant plusieurs années réduite aux horreurs de la disette.

Antemius avoit également armé contre Genseric. Son armée navale, sous le commandement de Basilicus, renforcée de plusieurs vaisseaux récemment équipés, joi-

gnit les ennemis près de Popolonia. Genseric, complètement battu, prit la fuite avec quelques vaisseaux de sa flotte, dont la majeure partie avoit été ou la proie des flammes, ou coulée à fond.

Depuis cette dernière défaite des Vandales, le repos dont jouissoient les Corcyréens ne fut point troublé, jusqu'au règne de Justinien, empereur d'Orient. Ce prince avoit formé le projet de réunir l'Italie à ses états. Il profita du moment où elle étoit opprimée sous le joug des Goths, pour couvrir ses vues ambitieuses. La délivrance de l'Italie de la domination des barbares, sembloit être l'unique motif de l'armement formidable dont il donna le commandement à Bélisaire. Ce général partit de Constantinople, se rendit à Corcyre. Sa réputation et ses vertus lui méritèrent l'accueil le plus honorable de la part des insulaires. Ils armèrent un nombre considérable de vaisseaux pour le transport de ses troupes en Italie : la jeunesse corcyréenne prit les armes, et s'enrôla avec empressement sous les drapeaux de Bélisaire. Le débarquement se fit sur les côtes de la Calabre, province dont la conquête fut aussi facile que rapide, par la reddition volontaire d'Embrinus, gendre de Théodat, roi des Goths, qui lui en avoit confié

la garde et la défense. Bélisaire s'avança, sans perte de tems, jusqu'à Naples, dont il se rendit maître : il continua ensuite sa marche vers Rome. La prise de cette place lui coûta d'autant moins, que le peuple fut le premier à seconder son entreprise. Théodat s'étoit retiré quelque-tems avant le siége.

CHAPITRE XXXVIII.

Vitigès élevé sur le trône de Théodat. Les Corcyréens se distinguent à la défense de Rome, assiégée par les Goths. Disgrace de Bélisaire.

Les Goths, effrayés par la rapidité des succès de Bélisaire, ne tardèrent pas à se méfier de l'habileté de Théodat. Ce prince fut la victime de leurs soupçons ; une fin tragique termina ses jours. Il eut pour successeur Vitigès, homme d'une basse extraction, mais doué d'un courage féroce, la première des vertus aux yeux des barbares. Son élection ranima les espérances des Goths. Vitigès se retira à Ravenne, où il s'occupa d'abord à s'affermir sur le trône, en épousant Matasonte, fille de la reine Ama-

lasonte. Cette alliance répugnoit à cette princesse, enflée du brillant de sa naissance.

Vitigès fut bientôt obligé de s'arracher aux plaisirs de l'amour, pour voler aux champs de Mars. Il venoit de recevoir la nouvelle que ses troupes avoient été défaites en Toscane, où Bélisaire avoit envoyé deux de ses lieutenans pour en faire la conquête. Il partit de Ravenne à la tête de cent cinquante mille hommes : il fut bientôt devant Rome, dont il forma aussi-tôt le siége. Bélisaire la défendoit. Pendant deux ans il soutint les efforts des Goths, qui furent enfin contraints de se retirer après une perte considérable. Les Corcyréens se distinguèrent par des prodiges de valeur dans toutes les sorties ; ils firent un grand carnage des ennemis.

Vitigès retourné sur ses pas, se renferma dans Ravenne, où il fut bientôt assiégé par l'armée de l'empereur, augmentée d'un renfort considérable, sous la conduite de l'eunuque Narsès. Ravenne ne tint pas longtems ; Vitigès fut même fait prisonnier de guerre. Au moment où l'Italie plioit sous les efforts heureux de Bélisaire, ce général vit le cours de ses victoires interrompu par son rappel à Constantinople.

Justinien avoit à soutenir en même-tems

une guerre pénible contre les Perses. Il avoit un besoin pressant du secours de Bélisaire. Il se rendit aux ordres de son souverain, conduisant avec lui son prisonnier sous une forte escorte de vaisseaux corcyréens.

Cependant Bélisaire ne s'étoit pas plutôt éloigné de l'Italie, que les affaires avoient changé de face. Les troupes de Justinien battues en plusieurs rencontres, se soutenoient difficilement contre les Goths. Bélisaire repartit de Constantinople pour arrêter les progrès des barbares. A l'armée qu'il conduisoit, se joignirent les forces de Corcyre. La victoire et la fortune sembloient avoir abandonné de concert le parti des Impériaux. Totila avoit remplacé Vitigès. Presqu'à la vue de ses ennemis, il prit et saccagea Rome : il les contraignit même d'évacuer promptement l'Italie, qu'ils ne pouvoient plus se flatter de défendre. Bélisaire, dans sa retraite, accablé du poids de son infortune, n'en fut pas moins l'objet de l'estime et de l'admiration des insulaires. Ils lui donnèrent de nouvelles marques d'attachement, et leurs vaisseaux l'escortèrent jusqu'à Constantinople. Là, disgracié de l'empereur, il finit d'une manière aussi malheureuse qu'injuste ses jours illustrés par des triomphes nombreux en Perse, en Afrique et en Italie. Exemple frappant et de l'inconstance de la

fortune, et de l'aveuglement des princes! Combien de héros dont la valeur étoit le bouclier de la patrie, dont la sagesse faisoit le bonheur de leurs concitoyens, se sont vus précipités par des cabales honteuses, du faîte des grandeurs, chassés du cœur de leur souverain, où les avoient placés leurs vertus et leurs services! Heureux le souverain qui, à l'abri du poison funeste de la flatterie et de l'envie, sait ne pas confondre le mérite et la fidélité écrasés par les coups du sort, avec la négligence, souvent la perfidie, origine des malheurs! Ses peuples béniront son règne.

CHAPITRE XXXIX.

Corcyre prise et saccagée par Totila. Les Corcyréens se joignent à la flotte de Vitalianus. Les Goths chassés de l'Italie.

Ravenne, Ancône et Otrante étoient les seules places d'Italie restées sous la domination de l'empereur, depuis la retraite de Bélisaire. Totila avoit même formé par terre et par mer le siége d'Ancône. Justinien ayant conclu la paix avec les Perses, se prépara à secourir l'Italie. L'eunuque Narsès fut char-

gé de cette expédition. Il prit la voie de terre à la tête d'une brillante armée. Son dessein étoit de se réunir à plusieurs légions que Vitalianus avoit débarquées en Illyrie. Pendant que Narsès se disposoit à passer en Italie, Totila tourna ses armes contre la Grèce. Il étendit d'abord ses ravages dans l'Epire, l'Etolie et l'Acarnanie. Corcyre fut bientôt inondée du torrent des barbares. Ses efforts pour l'arrêter furent sans succès. La ville, la campagne, tout fut abandonné au pillage. Totila, chef d'un peuple plus célèbre par sa fureur que par son courage, nourri dans les combats, abreuvé du sang des infortunés qui succomboient sous ses coups, Totila étoit loin de respecter la valeur malheureuse, née de l'amour de la patrie. Les Corcyréens ployant sous le joug des barbares, partageant le sort funeste des peuples leurs voisins, étoient plus à plaindre encore. L'image affreuse des maux qui les menaçoient, les avoit tourmentés longtems avant qu'ils en fussent accablés. Totila victorieux vit avec joie ces républicains dignes de sa clémence, opprimés du poids de ses fers. Cependant un nombre considérable d'insulaires, qui, de bonne heure, s'étoient mis à l'abri du sort de leurs compatriotes, brûloient du desir de venger la ruine de leur patrie. Ils parvinrent à se procurer et à armer quelques

vaisseaux, qui se joignirent à la flotte que commandoit Vitalianus. Il avoit reçu un renfort de dix galères vénitiennes. La flotte des Goths fut attaquée près d'Ancône, dont elle continuoit encore le siége, pendant que Totila s'étoit jeté sur la Grèce. De quarante-sept vaisseaux dont elle étoit composée, trente-sept furent coulés à fond, les dix autres brûlés sur la côte, où ils allèrent s'échouer dans la confusion de la fuite.

Narsès, de son côté, atteignit près de Pavie Totila, qui de nouveau s'étoit replié sur l'Italie. Le combat s'engagea : Totila entièrement défait, perdit la vie dans l'action.

Teia succéda à ce barbare. Il fut également battu en plusieurs rencontres, et les Goths furent enfin contraints d'abandonner l'Italie. Les Lombards contribuèrent beaucoup, par la réunion de leurs forces à celles de Narsès, au succès de cette campagne.

CHAPITRE XL.

Justin succède à Justinien. Disgrace de Narsès, et ses suites. Plaintes des Corcyréens.

JUSTINIEN voyoit ses armes victorieuses rétablir par-tout son autorité, lorsque la mort interrompit le cours de ses triomphes. Justin son neveu lui succéda au trône d'Orient. L'élévation de ce prince fut l'époque de la disgrace de Narsès, après des services signalés bien dignes de la reconnoissance de son souverain : cette disgrace fut en même-tems l'origine des nouveaux malheurs qui désolèrent l'Italie et la Grèce.

Narsès devenu odieux à Sophie, épouse de Justin, se vit rappeler d'une manière même humiliante. L'ingratitude se porta jusqu'à insulter à sa naissance. Plein de sa douleur, sans espérance que l'empereur rendît la justice due à son mérite, ce général s'abandonna au desir de la vengeance.

Alboin, roi des Lombards, occupoit alors les deux Pannonies et la Saxe ; Narsès l'engagea à porter ses armes en Italie, dont il feroit aisément la conquête. Ses conseils furent bientôt

tôt mis à exécution : Alboin passa en Italie à la tête d'une nombreuse armée ; sans peine il chassa les troupes de l'empereur, et établit sa résidence à Pavie. Ravenne et son territoire furent les seules possessions que conserva Justin. Il y envoya Sméraldo, gouverneur. Ce prince, esclave des charmes de Sophie, ne suivoit que ses impressions. Elles lui firent perdre dans Narsès l'appui de son trône, et dans l'Italie, un des plus beaux royaumes : elles l'aveuglèrent sur les divers excès des ministres auxquels il avoit donné sa confiance.

Corcyre, tributaire de l'empire, ne tarda pas à en ressentir les effets. Le tribut fut exigé avec une hauteur, une violence qui révolta les insulaires. Ils portèrent leurs plaintes à Justin, qui, craignant les suites du tumulte qu'avoit excité la conduite des officiers chargés de ses ordres, prit le parti d'abolir le tribut, et de rétablir les anciens priviléges dont avoient joui les Corcyréens. Il fit ensuite valoir cet acte de foiblesse plutôt que de bienfaisance de sa part, comme la récompense de l'attachement, du zèle et des services constans des insulaires.

CHAPITRE XLI.

Tibère, fils adoptif de Justin, le remplace sur le trône. Maurice lui succède. Les Corcyréens servent contre les Lombards, font rentrer dans le devoir les Dalmates révoltés, et se signalent sous lès empereurs Héraclius, Constantin et Justinien II.

JUSTIN laissa, en mourant, la couronne à Tibère, son fils adoptif, auquel succéda Maurice. Ce prince donna à Sméraldo le commandement des troupes destinées à réprimer les incursions fréquentes des Lombards sur le territoire de Ravenne. Les Corcyréens armèrent de nouveau. Appuyé de leurs secours, Sméraldo défit Féroalde, duc des Lombards, auprès de Classi, place forte dont il se rendit maître. Féroalde s'y étoit renfermé; il y termina ses jours.

Corcyre ne se bornant point à combattre sous les drapeaux de l'empereur, donna encore des preuves plus éclatantes de son dévouement et de sa fidélité. Les provinces de l'empire étoient sans cesse inquiétées par les ennemis; sans cesse les peuples étoient

prêts à se soulever. Les Corcyréens eurent assez de ressources, et le courage de s'opposer seuls aux invasions dont ils étoient menacés. Les Dalmates, nation de tout tems portée à la rebellion, en arborèrent bientôt l'étendard. Ils voyoient la puissance de l'empereur singulièrement affoiblie par les guerres d'Italie. Les troupes, forcément dispersées, ne leur donnoient point d'inquiétudes; c'étoit l'unique moment de secouer un joug qui leur pesoit depuis long-tems. Maurice se trouvoit hors d'état de punir et de soumettre les Dalmates. Corcyre signala alors sa fidélité : une flotte nombreuse fut armée à ses frais, portant bon nombre de troupes de débarquement. Les rebelles furent incontinent attaqués, défaits dans une sanglante bataille, et rentrèrent dans le devoir.

Sméraldo ayant pacifié les troubles qui s'étoient également élevés dans Naples, fut remplacé par Gallicinus, dont la mort le rappela bientôt en Italie : il s'y rendit avec de nouveaux secours des Corcyréens.

L'empereur Phocas, successeur de Maurice, donna à Jean Lemigius le commandement qu'avoit Sméraldo. Ce nouveau gouverneur révolta bientôt le peuple de Ravenne par son orgueil et son avarice extrême : il fut

mis en pièces. L'empereur fut lui-même assassiné par Priscus, gendre d'Héraclion, qui, se voyant à la tête des troupes, profita des forces qu'il avoit en main, pour élever Héraclius, son fils, sur le trône.

Le nouvel empereur, occupé à soutenir une guerre cruelle contre les Perses, reçut la nouvelle que Jean Casinus, à qui il avoit confié le gouvernement de Naples, s'étoit révolté, et s'étoit fait proclamer souverain de l'Italie. Eleutérius fut envoyé pour aller punir ce rebelle. Ce général passa d'abord à Corcyre, où il se pourvut de munitions de guerre, trouva une escadre assez forte, et un bon nombre de troupes. Les révoltés châtiés, Naples rentrée dans le devoir, Eleutérius eut pour récompense le gouvernement de cette place. Il se laissa également aveugler par l'ambition, sortit de Naples à la tête de ses troupes jusqu'à Ravenne, et là, se fit, comme son prédécesseur, proclamer roi d'Italie. Il fut bientôt puni de sa perfidie : il s'étoit avancé jusqu'à Rome, où il prétendoit se faire couronner : il fut assassiné par des soldats, qui crurent remplir les intentions de l'empereur.

La guerre contre les Perses continuoit avec la même chaleur. Héraclius ayant reçu soixante-dix vaisseaux et quatre mille hommes

de Corcyre, s'avança dans la Syrie. Après avoir porté par-tout la désolation, il triompha de ses ennemis dans trois grandes batailles, qui furent enfin suivies de la paix.

Cependant les troubles de l'Italie ne l'occupoient pas moins : il y envoya Isacius, patrice de Constantinople, homme sans religion, mais d'une valeur éprouvée. Les Corcyréens le suivirent dans cette expédition. Il défit d'abord un certain Maurice, qui, se trouvant à la tête de quelques troupes, avoit osé former aussi le chimérique projet de se faire reconnoître roi de Naples. Isacius mourut avant de pouvoir terminer une expédition dont les commencemens avoient été assez heureux.

Théodore Callipa prit le commandement : les nouveaux secours qu'il reçut à son passage à Corcyre, le mirent en état de faire front à Rotar, roi des Lombards, qui soutenoit puissamment le parti des Ariens en Italie. Callipa ayant joint les ennemis près de Modène, crut pouvoir hasarder une bataille : après un combat des plus sanglans, après avoir perdu environ sept mille hommes, il fut contraint de plier, et de songer à la retraite. Sa défaite eût peut-être été complète, si les Corcyréens n'avoient soutenu seuls pendant quelque-tems tout l'effort des

ennemis, et donné, par leur valeur, le tems au reste de l'armée de se retirer en bon ordre. Callipa rendit à l'empereur le compte le plus exact de la conduite des Corcyréens; ce prince leur en témoigna sa sensibilité.

Héraclius laissa la couronne à Constantin III. Ce prince, mort empoisonné, Héraclion, son frère, monta sur le trône : il fut bientôt puni de son usurpation par Constance, fils de Constantin, qui, soutenu par le peuple, le jeta dans une prison, après lui avoir fait couper le nez.

Les troubles intérieurs qui agitoient la plupart des provinces de l'empire, l'exposoient aux invasions de ses voisins. Les Sarrazins, nation accoutumée à ne vivre que de rapines, profitèrent de ces circonstances critiques, pour fondre sur l'Italie, après avoir ravagé impunément la Grèce et plusieurs îles, dont Corcyre ne fut pas la moins maltraitée. Constance dépêcha Olympius (d'autres le nomment Alipius), pour purger l'Italie de ces barbares. Ce général attaqua d'abord leurs forces navales : les vaisseaux corcyréens, au nombre de cinquante, composoient la majeure partie de sa flotte. Les Sarrazins défaits prirent la fuite : Constance passa bientôt lui-même en Italie, suivi des bataillons cor-

cyréens. Ce prince ternit la gloire de plusieurs belles actions, en dépouillant, par une sordide avarice, les églises de leurs richesses. Il se rendit ensuite en Sicile, où il s'occupa à réunir des trésors immenses, pour les porter à Constantinople. Au moment qu'il se disposoit à faire son retour dans cette capitale, il fut assassiné par un soldat, nommé Mézence, qui, dans une émeute de l'armée, fut proclamé empereur. Ce Mézence fut, peu de tems après, tué par ses compagnons, qui envoyèrent sa tête à Constantinople. Constantin, fils de Constance, à la nouvelle de la mort de son père, se mit aussi-tôt en mer pour aller recueillir ses cendres. Les immenses richesses qu'il avoit amassées, étoient le vrai motif de ce voyage si précipité : il s'arrêta à Syracuse, dont le séjour agréable le retint long-tems. Il en fut chassé par les Sarrazins, qui, étant débarqués en Sicile, formèrent le siége de Syracuse. Constantin s'embarqua à la hâte pour Constantinople : les barbares le suivirent presque jusqu'aux portes de cette capitale; et après en avoir ravagé les environs, se replièrent sur la Syrie. Constantin, pressé par le danger, réunit les forces de l'empire, et marcha contre ses ennemis. Il les battit par terre; et secondé des vaisseaux

Corcyréens, il eut le même succès par mer. Les Sarrazins, cédant à la force de ses armes, s'obligèrent de payer chaque année un tribut à l'empereur, et de lui fournir trois mille hommes d'infanterie et de cavalerie.

Justinien II succéda à Constantin son père. Les Sarrazins s'affranchirent alors du tribut, secouèrent le joug, et s'emparèrent de l'Afrique. L'empereur leva aussi-tôt une armée, et appela à son secours les forces navales de Corcyre. Ces préparatifs intimidèrent les barbares, qui se hâtèrent de restituer l'Afrique, de payer de nouveau le tribut.

Léonce, profitant des troubles qui agitoient toujours l'empire, parvint à détrôner Justinien, qu'il relégua à Cherson-de-Pont. Tibère, un des généraux de ce prince, s'étoit, de son côté, fait proclamer César. Cependant Justinien, échappé de sa prison, secouru des Bulgares, réussit à punir les deux traîtres, et à recouvrer sa couronne. Il la perdit bientôt après avec la vie que lui enleva Philippe, qui s'étoit mis à la tête d'un parti de rebelles. Justinien avoit laissé un fils, qui fut également assassiné. Ce jeune prince étoit le dernier rejeton de la famille des Héraclius, qui, depuis quatre-vingt-treize ans, occupoit l'empire d'Orient.

Philippe, paisible possesseur du trône, le

laissa en mourant à Anastase, qui, vaincu par Théodose III, remplaça la couronne et le sceptre par une mître et une crosse. Son sort ne fut pas plus heureux; Léon l'Isaurien le dépouilla à son tour du diadême pour le revêtir d'un simple froc.

CHAPITRE XLII.

Constantinople assiégée par les Sarrazins, secourue par les Corcyréens. Reconnoissance de Léon. Vexations de Léon IV contre les insulaires. Secours qu'ils envoyent à ce prince. Bienfaits d'Irène. Cette princesse détrônée.

Léon étoit à peine monté sur le trône d'Orient, qu'une armée formidable de Sarrazins vint assiéger Constantinople par terre et par mer. Corcyre étoit alors occupée à repousser les incursions de Sergius et de Gligorita, qui avoient commencé leurs ravages par la Sicile, et s'étoient ensuite jetés sur la Grèce. Les insulaires s'empressèrent cependant d'envoyer un secours considérable à Léon, et leurs vaisseaux ne contribuèrent pas peu à la délivrance de Constantinople.

L'empereur, en récompense de leurs services, leur accorda la possession d'un terrain de plus de vingt lieues d'étendue, entre Durazzo et l'Arta.

Après la mort de ce prince et celle de Constantin V, son fils Léon IV monta sur le trône. Les Corcyréens, loin de trouver en lui la bienfaisance de Léon III, furent en but à son avidité. Il accabla d'abord l'île d'impôts exorbitans. La manière barbare avec laquelle on en faisoit la perception, affligeoit d'autant plus les insulaires, qu'ils s'étoient singulièrement affoiblis pour le service de l'empire ; ils se trouvoient dans l'impossibilité de remplir les sommes qu'on exigeoit. Les représentations qu'ils firent plusieurs fois aux ministres chargés de les recevoir, ne furent point écoutées : leurs plaintes, sur la violation de leur liberté et de leurs priviléges, fournirent le prétexte de les peindre comme rebelles auprès de Léon. Ce prince se laissa surprendre, et prêta volontiers l'oreille à une calomnie aussi noire qu'injuste ; il jura de se venger des insulaires. Au moment où ils étoient menacés de tout le ressentiment de l'empereur, ce prince se vit lui-même exposé aux incursions des Bulgares : une flotte nombreuse étoit en mer, et devoit l'attaquer jusques dans Constanti-

nople même. Le danger qui le menaçoit, obligea Léon de renoncer à ses projets contre les Corcyréens ; et le besoin pressant de leurs forces maritimes le nécessita de prendre, auprès de ces insulaires, les voies de la douceur : il en obtint un bon nombre de vaisseaux, qui firent incontinent voile pour aller se joindre aux forces navales de l'empire destinées à combattre la flotte des Bulgares. La mort de Léon sur ces entrefaites, fit changer de face aux affaires. Les Bulgares éloignés, les Corcyréens se retirèrent chez eux. Léon, qui ne s'étoit distingué que par son impiété et son aversion pour les images des saints, n'emporta point au tombeau les regrets de ses sujets : sa fin les délivroit d'un vrai tyran, et l'Église d'un cruel persécuteur.

Constantin VI, fils de Léon, lui succéda au trône ; mais encore trop jeune pour gouverner par lui-même, Irène, sa mère, prit les rênes du gouvernement. Cette princesse, née à Athènes, devoit son élévation au trône à sa rare beauté ; elle aimoit tendrement Léon son époux, mais détestoit ses vices, et sur-tout son irreligion. Son premier soin, après sa mort, fut de rendre aux images des saints que l'empereur avoit indignement profanées, l'honneur et le culte qui leur sont dus : elle fit oublier aux Corcyréens les duretés et

les injustices de Léon, par les bienfaits dont elle les combla constamment. Sous la régence d'Irène, et le pontificat d'Adrien, se tint le septième concile de Nicée, où Philippe, évêque de Corcyre, se distingua, et par son zèle, et par son érudition.

Constantin, qui avoit embrassé le parti des hérétiques, termina ses jours dans une étroite prison, où Irène l'avoit jeté après lui avoir fait crever les yeux. Le sort funeste de ce prince ne peut que ternir la gloire de l'impératrice sa mère : en vain voudroit-on couvrir cet acte de cruauté du voile de la religion ; ce seroit la profaner. La modération, l'humanité ne doivent-elles pas être le caracessentiel du christianisme ?

Irène ne tarda pas à être en aversion à ses propres sujets ; son gouvernement déplaisoit à des peuples qui se croyoient humiliés, je dirai presque déshonorés, de recevoir les lois d'une femme. Ces sentimens étoient de plus fortifiés par les craintes que donnoit aux grands le projet d'Irène de s'unir par le mariage à Charlemagne ; ils prévinrent ses vues ambitieuses en lui ôtant la couronne, et la reléguant dans l'île de Lesbos.

CHAPITRE XLIII.

Nicéphore monte sur le trône. Corcyre passe sous sa domination. Il entre en guerre contre Pépin. Mort de Nicéphore. Stavrace son fils lui succède ; à celui-ci, Michel Curopalate. La couronne passe à Léon, fils de Pardus Patrice. Il est assassiné par Michel.

NICÉPHORE, dont le crédit et les cabales avoient le plus contribué à la perte d'Irène, fut élevé sur le trône : il rechercha l'amitié de Charlemagne, et régla, par un traité avec ce prince, les limites des deux empires. L'île de Corcyre, ainsi que la Grèce, la Dalmatie et l'Illyrie, furent de la domination de Nicéphore : ces deux dernières provinces lui attirèrent bientôt une guerre contre Pépin, fils de Charlemagne. Ce prince prétendoit y avoir des droits. Il voulut les soutenir les armes à la main. Nicéphore envoya Nicéas, dont la flotte fut augmentée par des vaisseaux corcyréens, et d'un secours considérables des Vénitiens alliés de l'empereur. Les forces navales de Pépin furent défaites dans

le golfe Adriatique, et il se vit contraint d'abandonner ses prétentions.

Nicéphore, toujours aidé des insulaires, tourna ensuite ses armes contre les Bulgares, qu'il défit en plusieurs rencontres. Il fut enfin battu dans la Misie supérieure par Crumus, roi de ces barbares. Il survécut peu à ce malheur.

Stavrace son fils le remplaça sur le trône; mais au bout de trois mois, il fut contraint d'abdiquer, comme inepte au gouvernement.

La couronne fut donnée à Michel Curopalate son beau-frère. Ce prince, abattu par les efforts des Bulgares, descendit volontairement du trône pour aller cacher sa honte dans l'obscurité d'un cloître.

Léon, fils de Pardus, patrice d'un rang distingué, prit le commandement de l'armée, qui le proclama empereur. Il reçut des secours considérables de toute la Grèce. Corcyre lui envoya des vaisseaux et huit mille hommes, bons soldats. Léon, à la tête de ces troupes, attaqua les Bulgares près de Constantinople. Il les défit entièrement, et tua même leur roi de sa main. Cette victoire termina une guerre pénible, et qui auroit peut-être traîné en longueur. Ce prince, victorieux des ennemis de l'empire, succomba sous les coups de vils assassins. Michel le bègue fut tiré de la pri-

son où il devoit finir ses jours. On l'introduisit dans la chambre de l'empereur, qu'il poignarda pendant qu'il étoit endormi. Telle fut la route qui le conduisit au trône.

Sous son règne, les Sarrazins s'emparèrent de l'île de Candie. Ils en furent chassés par les généraux de l'empire, qui, secondés des vaisseaux corcyréens, les défirent dans deux batailles sanglantes. Michel termina ses jours peu après la déroute des barbares.

CHAPITRE XLIV.

Les Corcyréens servent l'empereur Théophile contre les Sarrazins. L'île de Corcyre ravagée. Michel succède à Théophile. Celui-ci est détrôné par Basile de Macédoine. Défaite de la flotte des Sarrazins. Léon VI monte sur le trône. Les Corcyréens joignent leurs troupes à son armée contre les Sarrazins. Constantin VII succède à Léon, et est également secouru par les Corcyréens. Son ingratitude envers ces insulaires. Leur cause est défendue par saint Arsène leur évêque. Précis de la vie de ce saint.

Théophile, fils de l'empereur Michel lui succéda à la couronne. Le règne de ce prince ne fut pas moins orageux que le précédent. Les Sarrazins, sous la conduite de Saba, après avoir ravagé l'Italie et la Sicile, tournèrent leurs armes contre l'empire d'Orient. Tarente, ville impériale, fut d'abord assiégée. Une partie des Sarrazins s'étoit détachée pour dévaster les côtes de l'empire. Dans ces circonstances, Corcyre envoya des députés

putés offrir à Théophile ses services. L'empereur les accepta, et remercia les insulaires du zèle qu'ils lui témoignoient. Il donna à Théodose le commandement d'une nombreuse armée, à laquelle se joignirent vingt vaisseaux corcyréens et quarante voiles vénitiennes. La flotte de Saba fut attaquée dans le golfe de Crotone ; tout promettoit la victoire aux Impériaux : la lâcheté, les mauvaises dispositions de leur général la leur enlevèrent. Saba, victorieux, passa dans la Grèce, où il porta par-tout le fer et le feu. Il ravagea l'île de Corcyre, mais il ne put se rendre maître de la place, vigoureusement défendue par ses habitans. Les Corcyréens parvinrent enfin à chasser les Sarrazins.

Sur ces entrefaites, Théophile mourut, et laissa la couronne à Michel, son fils.

Celui-ci fut, peu de tems après, détrôné par Basile, de Macédoine, qui, sorti de l'esclavage, s'éleva à la souveraine puissance. Le nouvel empereur triompha de ses ennemis. Une flotte vénitienne, renforcée de vingt vaisseaux corcyréens, défit leurs forces navales dans le golfe Adriatique. Basile se piqua de donner des marques de sa reconnoissance aux insulaires, en les rétablissant dans plusieurs priviléges dont ils avoient été privés par ses prédécesseurs.

C'est à cette époque que se tint le célèbre concile de Constantinople, où Michel, évêque de Corcyre, se distingua par son érudition.

De Basile la couronne passa à Léon VI son fils, surnommé le philosophe, à cause de son amour pour les lettres. Ce prince avoit à cœur la guerre contre les Sarrazins en Egypte. Ils avoient déjà ravagé les îles de l'Archipel et les côtes de l'Asie. Léon reçut de Corcyre un renfort de bons soldats. Ils se distinguèrent dans la bataille où Nicétas, général des Impériaux, tailla en pièces l'armée des barbares, et termina glorieusement une guerre longue et pénible.

Constantin VII, monté sur le trône après la mort de Léon son père, eut également besoin du secours des insulaires. Les Bulgares avoient pris les armes; et ayant battu plusieurs fois les troupes de l'empereur, s'étoient avancés jusqu'à Constantinople, dont ils avoient même formé le siége, et le poussoient vivement. Dans ces extrémités, Constantin associa à l'empire romain Lecapène son beau-père, et dépêcha auprès des Corcyréens pour leur demander un prompt secours. Quarante vaisseaux de ces insulaires partirent aussi-tôt. Ce renfort uni aux forces navales de l'empire, la flotte ennemie fut attaquée avec la plus grande chaleur, et

bientôt obligée de prendre la fuite. Le siége fut levé, et les Bulgares ne songèrent plus qu'à la retraite. Cependant l'empereur se montra peu reconnoissant des services des Corcyréens. Oubliant qu'il devoit en grande partie sa délivrance au courage de ces insulaires, il ne rougit point de prêter l'oreille à d'indignes calomnies intentées contr'eux. Ils furent cités à comparoître pour justifier leur conduite. L'avarice et l'avidité d'un lieutenant que Constantin avoit envoyé à Corcyre, leur attira cette mauvaise affaire. Pour se venger de la fermeté avec laquelle ces insulaires s'étoient opposés à sa rapacité, il les accusa de rebellion. Saint Arsène occupoit alors le siége de l'église de Corcyre. Il voulut se charger de la défense des Corcyréens : leurs prières ne purent le détourner d'entreprendre un voyage que les rigueurs de l'hiver et son âge avancé faisoient craindre pour lui. Arrivé heureusement à Constantinople, il se présenta devant Constantin avec cette assurance que donne la vertu. Tout en lui inspiroit la vénération ; son discours, dicté par la vérité, prononcé avec une énergie respectueuse, mais sans fard, fit voir à l'empereur l'innocence des Corcyréens, et lui ouvrit les yeux sur l'injustice que la jalousie d'un indigne ministre l'avoit mis sur le point de com-

mettre. Constantin, pleinement convaincu, rendit ses bonnes graces aux insulaires, et leur renvoya le prélat dont il avoit admiré les vertus.

On ne pourra qu'être curieux de connoître d'une manière plus détaillée les principales époques de la vie d'un Saint qui est encore l'objet de la vénération des insulaires.

Saint Arsène naquit en Bithynie de parens pauvres, sous le règne de l'empereur Basile, l'an 866 : ses parens étoient déjà avancés en âge. Il n'avoit encore que trois ans, qu'ils le mirent dans un monastère, où, à douze ans, il prit l'habit, et fit profession. Il reçut le sacerdoce en Séleucie. Saint Arsène brûloit depuis long-tems du desir de visiter la Terre-Sainte : s'étant mis en voyage pour Jérusalem, des brigands l'arrêtèrent : il en convertit plusieurs, et eut la liberté de continuer sa route. Après avoir satisfait sa piété, il passa de la Palestine à Constantinople, où il fut visiter les divers instrumens de la passion de N. S. qui étoient exposés à la vénération des fidèles. Saint Triphon, qui en fut ensuite patriarche, l'accueillit, et fut édifié des vertus qui éclatoient en lui. On lui confia la direction d'un couvent de religieux dont il fit le bonheur, jusqu'au moment où le siége de l'église de Corcyre vacant, il fut nommé pour le rem-

plir. Saint Arsène n'accepta qu'avec peine une place dont il sentoit toute l'étendue des devoirs. Il devint dans Corcyre le protecteur des veuves, le père des orphelins, le bienfaiteur des pauvres. Pendant qu'il donnoit tous ses soins à l'édification de son église, une troupe de Sarrazins fit une incursion sur l'île de Corcyre; saint Arsène fut arrêté et emmené prisonnier par ces barbares. Les insulaires armèrent à la hâte vingt vaisseaux qui se trouvoient dans le port, pour poursuivre les brigands : ils parvinrent à les joindre, les battirent, et ramenèrent leur évêque en triomphe. Saint Arsène retournant de Constantinople où il avoit été défendre la cause des Corcyréens, fut obligé, par ses infirmités, de s'arrêter quelque-tems à l'île de Schio. Se sentant remis des fatigues du voyage, il se rendit à Corinthe, où il termina ses jours en odeur de sainteté. Les Corcyréens éprouvèrent une vraie douleur de la perte qu'ils venoient de faire. Ce ne fut qu'après bien des contestations, qu'ils obtinrent des Corinthiens la restitution du corps de saint Arsène. Ses cendres, renfermées dans une urne de marbre, furent déposées dans la cathédrale. On avoit gravé sur cette urne une inscription grecque, dont je n'ai pu avoir connoissance. Des amis m'en donnèrent la

traduction suivante en vers latins, qu'ils m'assurèrent avoir été vérifiée sur l'original, et trouvée très-exacte.

Arcana prorsùs ne velis attingere,
Si quid modesti corde gestas consilii :
Quare à sepulcro tu manus hoc abstine,
Horrore sed digna prius honestê ac treme;
Si vero es audax quæ vide in quem ne audeas,
Justitia pœnas reposcat vindices,
Elata sanctorum est semel pars ossium,
Idque adeo cordis cum dolore maximo,
Ipsius in primis siti exhortamine
Boni tu verenda si sapis verebere.

Les insulaires assurent que leur dévotion pour saint Arsène a été confirmée par plusieurs miracles.

CHAPITRE XLV.

Romain succède à Constantin. Impiété et cruauté de ce prince. Les Corcyréens se signalent sous ses drapeaux. Phocas monte sur le trône, songeant à porter ses armes en Italie. Il passe à Corcyre, où il joint à son armée un renfort considérable de vaisseaux. Ses triomphes. Il attire contre lui les armes d'Othon, empereur d'Occident. Il est massacré par le peuple. Zimiscès est couronné. Il associe Basile et Constantin au gouvernement après sa mort. Ces deux princes règnent ensemble. Leurs succès en Italie. Ils chassent les Sarrazins de l'île de Candie. Les Corcyréens entrent dans une expédition contre les Sarrazins.

ROMAIN monta sur le trône, après la mort de Constantin son père. Il se distingua par une impiété portée à l'excès. Il poussa l'inhumanité jusqu'à chasser de sa cour sa mère et ses sœurs, qu'il plongea dans une misère d'autant plus affreuse, qu'elles furent réduites à se prostituer pour leur propre subsistance. Romain n'en fut pas moins heureux dans les

guerres qu'il eut à soutenir. Il étoit redevable de ses victoires à Nicéphore Phocas, général d'une valeur et d'une habileté reconnues, qui commandoit ses troupes; le courage des soldats Corcyréens qui combattirent constamment sous ses drapeaux, y eut aussi une grande part. Il ne jouit pas long-tems de ses triomphes, et mourut empoisonné. Ses enfans héritèrent de la haine générale que les cruautés de leur père avoient inspirées. Phocas, à la tête d'un puissant parti, leur enleva la couronne. Paisible possesseur du trône, il forma le projet de recouvrer le royaume de Naples : il leva promptement une armée pour cette expédition, et la fit passer à Corcyre. Les insulaires, prévenus par ses ordres, avoient armé soixante vaisseaux sous le commandement de Nicolas Vaglioniti. Phocas se rendit bientôt lui-même par terre à Butrinto, d'où il passa à Corcyre. Il s'y arrêta quelque tems, pour faire rafraîchir ses troupes. Après avoir joui des plaisirs, des fêtes que lui donnèrent les insulaires, il s'embarqua, et fit voile pour l'Italie. Il y arriva sans aucun accident, et ne fut pas moins heureux dans les divers combats qu'il livra aux Sarrazins. Il les chassa de la Pouille et de la Calabre : suivant le cours de sa fortune, il passa en Sicile, dont il délivra avec la même facilité les habitans

du joug des barbares. L'Afrique fut également témoin de ses triomphes. La victoire l'accompagna aussi en Egypte; il forma le siége d'Antioche, dont il se rendit le maître. Les troupes corcyréennes se signalèrent dans toutes les actions.

Phocas vainqueur des Sarrazins, rentré dans la possession du royaume de Naples, ne tarda pas à se faire de nouveaux ennemis. Il avoit promis en mariage Théophanie sa fille à Othon, fils d'Othon, empereur d'Occident. Au moment d'accomplir sa promesse, il se rétracta. Ce manque de parole irrita le jeune Othon. Il se mit aussi-tôt à la tête d'une armée composée de bandes allemandes, et passa en Italie. Les troupes de Phocas furent battues, et contraintes d'évacuer le royaume de Naples. Cette perte coûta la vie à Phocas. Sa cour révoltée que, par un caprice, il eût perdu une des plus belles provinces de l'empire, les grands soulevèrent le peuple : Phocas fut massacré dans une émeute.

Théophanie épousa Othon : on mit la couronne sur la tête de Jean Zimiscès. Le nouvel empereur, pour se fortifier sur le trône, admit à partager avec lui la souveraine puissance, Basile et Constantin, fils de Constantin VII. Zimiscès, par sa mort, qu'on attribue au poison, laissa la couronne à ces

deux princes ; ils régnèrent paisiblement ensemble : leur valeur et leur fortune furent égales. Ils chassèrent les Sarrazins de l'île de Candie, dont ils s'étoient emparé depuis plusieurs années. Ils firent de Corcyre leur place d'armes, et y réunirent une armée formidable, avec laquelle ils reconquirent en peu de tems le royaume de Naples. Par-tout ils battirent les troupes d'Othon ; et s'ils eussent suivi le cours de la fortune, la conquête de toute l'Italie auroit peut-être été le fruit de leurs efforts. Mais satisfaits d'être rentrés dans les possessions qui leur appartenoient de droit, ils retournèrent à Constantinople : l'armée fut licenciée, et les troupes corcyréennes retournèrent dans leur patrie. Ne voulant pas pousser plus loin leurs conquêtes, ils auroient dû ne point négliger le voisinage des Sarrazins, qui, maîtres de la Sicile, faisoient toujours des incursions dans l'Italie.

Cette inaction de leur part, résultat d'une mauvaise politique, ou de l'affoiblissement des forces de l'empire, devoit amener quelque révolution fâcheuse pour leurs propres intérêts. Les ravages des barbares s'étendant de plus en plus, Sergius, qui occupoit alors le siége de saint Pierre, trop foible par lui-même pour les arrêter, fit goûter à Moloc, général de l'empire, le projet de s'unir au

prince de Capoue, et à Guillaume, fils de Tancrède, baron de Normandie, pour s'opposer aux progrès des Sarrazins, et les chasser de la Sicile. Moloc ayant réuni à ses forces navales un secours considérable de vaisseaux corcyréens, s'avança vers la Sicile; il y débarqua sans beaucoup d'obstacles. Les Sarrazins furent battus, et évacuèrent la Sicile. Cette île devoit, suivant les conventions, être partagée entre les chefs qui avoient concouru à la reconquérir; mais Moloc ne permit que le partage des richesses, et mit ses troupes en garnison dans les diverses places, voulant ainsi assurer la propriété de l'île à son souverain. Cette conduite révolta Guillaume; il entra à main armée dans la Pouille, où, malgré les Grecs, il se rendit maître de Melfi, qu'il fortifia. Il défit ensuite Moloc, qui avoit quitté la Sicile pour secourir la Pouille. Guillaume, mort sans enfans, Drogon, son frère, continua la guerre. Il eut d'abord un échec contre Mélus, général grec, qui commandoit deux mille Corcyréens et quelques autres troupes. Il prit bientôt le dessus, et chassa l'ennemi de la Pouille. Bari et Otrante, défendues par les insulaires, furent les deux places qui l'arrêtèrent le plus.

CHAPITRE XLVI.

Constantin VIII règne seul. Romain Argire lui succède : celui-ci est remplacé par Michel de Paphlagonie. Constantin Monomaque monte sur le trône. Moniac, général de l'Empire, arrêté à Corcyre. Michel prend les rênes du gouvernement : elles passent dans les mains d'Isaac Comnène : ce prince les remet à Constantin Ducas. Michel, son fils, proclamé empereur. Il est détrôné par Nicéphore Botlaniate. Il passe en Italie, auprès de Robert Guiscard. Secours envoyés par les Corcyréens à Nicéphore. Ce prince est à son tour chassé du trône par Alexis Comnène, frère de Michel. La guerre est continuée par Robert. Alexis battu près de Butrinto, se retire à Corcyre. Mort de Robert. Les Corcyréens reçoivent les reliques de saint Nicolas, évêque de Myre en Lycie. Mort de George, évêque de Corcyre. Inscription gravée sur son tombeau.

BASILE laissa en mourant Constantin VIII seul possesseur du trône qu'ils avoient occupé ensemble. Ce prince mourut au bout

de trois ans de règne, pendant lesquels il ne se passa rien de remarquable.

Romain Argire, qui avoit épousé Zoë, sa fille, le remplaça. Il ne régna que six ans, et fut étouffé dans un bain, par un certain Michel de Paphlagonie, qui avoit un commerce illicite avec l'impératrice. Zoë ne rougit point de donner sa main et la couronne à l'assassin de son époux : elle ne tarda pas à être punie du meurtre de Romain, et de l'excès de ses infames débauches. Michel, unissant l'ingratitude la plus noire à son premier crime, relégua Zoë dans une île. Ce traître eut bientôt lui-même le sort réservé à ses semblables : l'atrocité de sa conduite révolta les esprits : il fut chassé honteusement d'un trône souillé par ses forfaits, et on lui creva les yeux. Zoë, tirée de son exil, partagea le gouvernement avec Théodore, sa sœur. Toujours emportée par un tempérament qu'elle n'eut pas la force ou la volonté de dompter, elle épousa en troisièmes noces, Constantin Monomaque, qui monta ainsi sur le trône. George Moniac, général de l'empire dans l'Epire, crut pouvoir impunément arborer l'étendard de la révolte, dans un moment où l'élévation de Monomaque au trône avoit causé quelques troubles. Les troupes envoyées contre le

rebelle, le défirent, et l'obligèrent de prendre la fuite. Moniac tenta de se dérober à la vengeance de son maître, en se tenant caché dans Corcyre, où il s'étoit réfugié. Il fut malheureusement reconnu : les insulaires l'arrêtèrent, et se piquèrent de donner une nouvelle preuve de leur fidélité à l'empereur, en lui envoyant le prisonnier dans les fers, sous bonne escorte.

Zoë et Constantin, morts sans enfans, Théodora et Michel, son époux, prirent les rênes de l'empire.

Elles passèrent ensuite à Isaac Comnène, qui, du consentement du peuple, mit la couronne sur la tête de Constantin Ducas. Ce prince laissa en mourant l'empire à ses enfans, qui, encore en bas âge, étoient sous la tutelle d'Eudoxie, leur mère. Elle avoit promis à Ducas de ne point se remarier ; mais se voyant attaquée par les Sarrazins, elle chercha un appui dans une nouvelle alliance. Elle épousa Romain Diogène, général distingué par sa valeur : elle l'avoit tiré de la prison où l'avoit plongé Constantin pour le reste de ses jours. Il eut d'abord quelques succès contre les barbares; mais ayant été fait prisonnier dans une bataille, Michel, fils de Ducas, fut proclamé empereur dans Constantinople. Romain ayant

recouvré sa liberté, tenta en vain de remonter sur le trône. Michel employa contre lui la trahison; il le fit arrêter, et lui fit crever les yeux. Il fut lui-même la victime des cabales. Nicéphore Botlaniate, proclamé César, l'obligea de chercher un asile chez les Latins : il leur devint d'un grand secours contre les Grecs.

Les troupes impériales qui défendoient le royaume de Naples, étoient tenues en échec par Robert Guiscard. Il s'étoit déjà rendu maître de la Pouille et de la Calabre. Guidé uniquement par son intérêt, tantôt il employoit ses armes à secourir le souverain pontife contre les Sarrazins, tantôt il les tournoit contre les Grecs. Il venoit d'enlever à ces derniers le royaume de Naples, et de chasser les premiers de la Sicile. C'est dans ces circonstances que Michel, accompagné de ses trois fils, vint réclamer sa protection, se donner à lui, et l'engager à la conquête de la Grèce usurpée par Nicéphore. L'ambition de Robert, sa haine contre les Grecs, assurèrent l'effet des insinuations de Michel. Robert porta ses premiers coups sur Durazzo, qu'il assiégea par mer et par terre. Nicéphore se méfiant de ses forces, appela à son secours les Vénitiens, qui lui envoyèrent une flotte sous le commandement de Dominique

Silvius. Corcyre arma de son côté un bon nombre de vaisseaux. Robert fut battu, leva le siége, et se retira en Italie, où il fit de grands préparatifs pour une nouvelle entreprise. Sur ces entrefaites, Alexis Comnène, frère de Michel, réussit à détrôner Nicéphore, et à se faire nommer empereur. Robert ouvrit bientôt la campagne; il reparut devant Durazzo avec une flotte nombreuse, tandis que Bohémond son fils pressoit la place par terre avec une forte armée. Alexis s'empressa de secourir Durazzo, mais il ne fut pas heureux : obligé de fuir, il se rendit, par terre, à Butrinto; et s'étant embarqué sur sa flotte, composée en grande partie de vaisseaux vénitiens et corcyréens, il s'avança au-devant de celle de Robert : il fut encore battu avec une perte considérable, et se sauva à Corcyre, sur les vaisseaux de cette île. Cette seconde victoire ôtant aux habitans de Corcyre toute espérance de secours, ils se rendirent à Robert. Alexis craignant la rapidité des progrès de ce prince, hâta son retour à Constantinople, où il s'occupa des plus grands préparatifs pour les arrêter. Robert, de son côté, étoit repassé en Italie pour réparer ses forces, et se préparer à une nouvelle campagne. Il se remit en mer avec une flotte considérable. Alexis vint à sa rencontre

avec

avec les vaisseaux vénitiens et corcyréens ; il le joignit dans le golfe Adriatique : la bataille s'engagea, mais il ne fut pas plus fortuné que dans la première. Robert, victorieux, poursuivit les ennemis jusqu'au cap Cassopo de l'île de Corcyre, où il fit un débarquement. L'île auroit infailliblement subi le joug, si ce prince n'eût été emporté en peu de jours par une fièvre violente. Sa mort, qui privoit l'armée de son chef, fit que celle-ci évacua promptement l'île.

Sur ces entrefaites, arriva à Corcyre un vaisseau qui portoit le corps de saint Nicolas, évêque de Mire, en Lycie. Georges, évêque de Corcyre, fut, à la tête de son clergé et du peuple accouru en foule, recevoir le dépôt précieux de ces saintes reliques : elles furent ensuite transportées à Bari, en Italie.

Le prélat de Corcyre, aussi célèbre par son érudition que par son zèle et sa piété, termina, peu de tems après, sa carrière : il mérita les regrets des insulaires, qui firent ses funérailles avec des honneurs extraordinaires. Ses cendres furent renfermées dans un tombeau, sur lequel on grava une épitaphe grecque composée par ce prélat. La voici, avec une traduction latine qu'en fit un noble du pays.

ΟΥΔΟΞΟΜΕΙΝΩΝ ΑΦΡΟΝΩΝ ΕΠΗΡΜΕΝΑ.
ΤΙΣ ΓΑΡ ΛΟΓΟΣ ΣΚΩΛΗΚΟΣ ΕΥΤΕΛΕΣΤΑΤΟΥ;
ΑΛΛΑ ΣΥΝΕΙΔΩΣ, ΩΣ ΥΠΟΨΙΟΙ ΛΙΘΟΙ
ΚΑΙ ΔΑΚΡΥΩΝ ΡΟΔΙΟΝ ΕΛΚΥΣΟΥΣΙ ΜΟΙ,
ΕΑΤΕ ΛΟΙΠΟΝ ΚΑΝ ΚΑΤΑΣΤΡΑΓΓΑΡΕΕΙΝ.
ΕΑΤΕ ΣΥΝΘΡΥΝΕΙΤΕ, ΣΥΝΑΙΡΕΣΤΕ ΜΟΙ,
ΔΙ ΩΝ ΘΕΟΣ ΔΙΔΩΣΙΝ ΕΥΜΑΡΝ ΛΥΣΙΝ.
ΕΝ ΤΟΥΤΟ ΜΟΙ ΜΕΓΙΣΤΟΝ ΑΙΤΝΜΑ ΦΙΛΟΙ,
ΜΕΤΑ ΤΕΛΕΥΤΗΝ, ΚΑΙ ΤΗΝ ΕΝ ΤΑΦΩ ΔΕΣΙΝ,
ΚΟΝΙΣ ΑΜΥΔΡΑ ΤΩΝ ΤΑΠΕΙΝΩΝ ΟΣΤΕΩΝ
ΔΥΣΔΙΑΚΡΙΤΟΝ ΑΠΟΛΑΒΗ ΤΗΝ ΔΕΣΙΝ.
ΑΡ'ΟΥΧΙ ΥΠΑΞΟΙΣΤΕ ΤΟΝ ΒΡΑΧΥΝ ΛΟΓΟΝ
ΤΩΝ ΠΡΟΣΤΑΤΟΥΝ ΤΩΝ ΤΝΣ ΔΕ ΤΝΣ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣ;
Η ΜΗΝ ΥΦΕΞΕΙ ΤΗΝ ΕΝ ΥΣΤΕΡΩ ΔΙΚΗΝ,
ΤΟ ΠΛΑΣΜ' ΕΠΑΝΑΞΕΙΕΝ ΕΙΣ ΔΕΙΜΗΝ ΚΡΙΣΙΝ.
ΘΥΝΠΟΛΙΑΣ ΠΕΜΠΤΟΝ ΑΝΝΥΩΝ ΧΡΟΝΟΝ,
ΕΣΤΗΣΑ ΚΑΚΩΣ ΛΙΘΟΣΥΝΘΕΤΟΝ ΤΑΦΟΝ.
Κ'ΑΝ ΕΝ ΤΟΠΩ ΚΡΥΠΤΟΙΤΟ ΚΟΣΜΙΩΤΑΤΩ,
ΓΝΩΜΗΝ ΕΜΗΝ ΚΑΜΨΟΥΣΙΝ ΕΣ ΚΛΗΡΟΥ ΜΝΗΜΗΝ.
ΕΣΤΗΣΑ ΤΟΥΤΟΝ ΛΙΘΟΣΥΝΘΕΤΟΝ ΤΑΦΟΝ.
ΤΟ ΔΑΚΡΥΟΝ ΜΟΥ, ΣΥΜΠΑΘΕΤΑΤΟΙ ΦΙΛΟΙ,
ΠΡΟΣ ΤΟΥΣ ΣΤΕΝΑΓΜΟΥΣ, ΠΡΟΣ ΤΑΣ ΙΚΕΤΗΡΙΑΣ,
ΔΕΣΜΩΝ ΟΣΟΥΣ ΠΛΕΚΟΥΣΙΝ ΑΙ ΠΟΝΗΡΙΑΙ.
ΤΟ ΔΕΥΤΕΡΟΝ ΔΕ ΚΑΙ ΜΗ ΠΑΡΟΨΕΣΘΕΜΟΥ,
ΜΕΤΑ ΤΟ ΚΑΤΑΠΑΥΜΑ ΤΩΝ ΜΑΚΡΩΝ ΠΟΝΩΝ,
ΑΜΙΚΤΟΣ ΕΣΤΩ. ΜΗ ΠΡΟΣ ΑΛΛΟΙΣ ΟΣΤΕΟΙΣ.
ΑΡ'ΟΥΧΙ ΠΑΡΑΣΧΟΙΣΘΕ ΤΗΝ ΜΙΚΡΑΝ ΧΑΡΙΝ,
ΝΑΙ ΠΡΟΣ ΤΡΙΑΔΟΣ, ΝΑΙ ΠΡΟΣ ΑΥΤΩΝ ΚΗΡΥΚΩΝ;
ΜΗΔΕΙΣ ΠΑΤΑΛΥΣΗ ΜΟΙ ΤΑ ΒΟΥΛΗΤΙΑ,
ΕΠΑΝ Ο ΚΟΙΝΟΣ, ΚΑΙ ΓΡΙΤΗΣ ΚΑΙ ΔΕΣΠΟΤΗΣ.
ΚΕΩΡΓΙΟΣ ΓΕΓΡΑΦΕ ΠΟΙΜΗΝ ΚΕΡΚΥΡΑΣ.

Non efferatur homo, neque insipienter honoribus studeat.
Quoniam quodnam remanet nomen vermis vilissimi?
Qui conscius, quòd isti lapides, qui ab omnibus propter odium despiciuntur,
Etiam lachrymarum fluctum erga me trahent.
Sinite deinceps, ut saltem guttatim prorsus dissolvar.
Sinite, lachrymas mecum effundite, opemque mihi ferte,
Per quas deus præbet facilem solutionem.
Unum hoc maximè cupio, ô amici,
Ut post obitum et in sepulchro depositionem,
Funebres involutæ cineres sordidorum ossium,
Nullius membri situm distinctum demonstrent.
Nonne accuratè observabitis brevem meum sermonem,
Vos qui præestis huic ecclesiæ?
Certè quidem subibit quisque finalem pœnam,
Cum omnis creatura accedet ad divinum judicium;
Sacerdotalis functionis quintum peragens annum,
Erexi ineptè lapidibus constructum tumulum,
Et licet in loco delitescat honestissimò,
Intentionis meæ memor erit clerus.
Erexi hunc lapidibus constructum tumulum.
Et fletui meo, ò benignissimi amici,
Addite suspiria et depræcationes,
Quotquot detenti estis vinculis nequitiarum.
Secundo verò postulo, et ne contemnatis me,
Ut post requiem meam, èt finem magnorum laborum,
Immixtum maneat cadaver meum, nec aliorum ossa hic reponantur.
Nonne concedetis mihi parvam gratiam?
Ita rogo vos per Triadem, et per ipsos sanctos confessores:
Nemo obstet huic meæ voluntati,
Quando etiam sic permittat universi judex et dominus.
Georgius hæc scripsit pastor Corcyræ.

CHAPITRE XLVII.

Durazzo et les autres places de la Grèce, dont Robert s'étoit rendu maître, secouent le joug, et rentrent sous l'obéissance d'Alexis. Bohémond assiége Durazzo. Cette place est sauvée par la vigoureuse résistance de la garnison corcyréenne que l'empereur y avoit placée. Jean Comnène monte sur le trône. Emmanuel Comnène lui succède. Prise de Corcyre par Roger II, comte de Sicile. Emmanuel reprend cette place. Ses bienfaits envers les insulaires. Statue élevée à ce prince. Inscription.

Bohémond, qui avoit accompagné Robert son père, prit, après sa mort, le parti de repasser en Italie, où Roger, son frère, s'étoit déjà mis en possession des domaines dont il étoit légitime héritier. La désunion s'étant mise entre les deux frères, ils étoient sur le point de décider la querelle les armes à la main. Ils durent au zèle, à la fidélité de leurs capitaines, qui les sollicitoient de n'en pas venir à ces excès, la paix qui les réunit. Roger eut en partage la principauté de Tarente, et céda

tout le reste à Bohémond, qui prit le titre de duc de la Pouille et de la Calabre. Cependant Durazzo et les villes de la Grèce, profitant du différend des deux princes, secouèrent le joug, chassèrent les garnisons des Normands, et rentrèrent sous la domination de l'empereur Alexis. C'est à cette époque que se forma la première croisade des princes du nord, pour aller délivrer la Terre-Sainte du joug des barbares. Bohémond y entra à la tête de douze mille soldats d'élite. Il conduisit avec lui Tancrède son neveu, fils de Roger, à qui il fit cession de la Pouille et de la Calabre. Durazzo fut le rendez-vous de toute l'armée des croisés : Bohémond fut le seul qui n'y parut point, retenu par la crainte d'Alexis son ennemi. Après la prise d'Antioche, Bohémond revint en Italie. Conservant cependant le desir de punir les habitans de Durazzo de leur révolte, il leva une forte armée, et se mit en campagne. Il vint assiéger Durazzo, qui dut son salut à la vigoureuse résistance de la garnison corcyréenne que l'empereur y avoit placée, et au secours des Vénitiens. Ce revers ajouta encore au ressentiment de Bohémond; il ravagea les côtes de l'empire. Il fit enfin sa paix avec Alexis.

Ce dernier laissa en mourant l'empire à Jean Comnène. Ce prince donna en mariage

sa fille à Guillaume, duc de la Pouille, qui venoit de succéder à Roger, son père. Cette alliance avec les Grecs qu'il détestoit, déplut singulièrement à Roger II, fils de Roger, comte de Sicile. Il la regardoit comme dangereuse, par la haine qui avoit toujours régné entre les Orientaux et les Normands. Il ne tarda pas à éclater ; et ses premiers coups portèrent sur Guillaume : il lui enleva, sans beaucoup de peine, la Pouille et la Calabre. Il vint ensuite mettre le siége devant Naples, qu'il força à capituler. Il auroit poussé plus loin ses progrès, si le pape, connoissant son génie ambitieux, ne l'eût arrêté, en lui accordant le titre de roi des deux Siciles. Roger ne licencia cependant pas son armée, qu'il eut bientôt de nouvelles occasions d'employer.

Jean Comnène mort avoit laissé le trône à Emmanuel Comnène. Ce prince se piqua de traiter les Latins avec une dureté qui les souleva. Ils trouvèrent dans Roger un zélé protecteur. En effet, il se mit promptement en marche contre l'empereur : il pénétra, sans beaucoup de peine, dans la Grèce : Thébes, Corinthe et Négrepont lui ouvrirent leurs portes. Il se rendit maître de Corcyre, dont il dut la prise peut-être moins à la valeur de ses troupes, qu'aux dissentions qui régnoient entre les principaux citoyens, et au peu d'habileté

d'Argio Christoforite, qui commandoit la garnison. Roger projetoit de se rendre jusques sous les murs de Constantinople. Il partit en effet de Corcyre; mais s'étant rencontré avec la flotte que les Vénitiens avoient envoyée au secours de l'empereur, il fut battu dans un sanglant combat. Il retourna dans Corcyre, où une forte garnison tenoit les habitans en respect. Cependant Emmanuel, à la nouvelle de la perte de cette île, ne perdit pas de tems pour se préparer à reprendre une place dont il sentoit toute l'importance. Il mit sur pied une armée considérable; une flotte nombreuse partit en même-tems de Constantinople. Sur ces entrefaites, Roger avoit terminé ses jours. Guillaume son fils, surnommé le mauvais à cause de ses cruautés, étoit alors en Sicile, où il tyrannisoit les peuples. Ce prince, qui s'étoit distingué à la prise de Naples, oublia alors et sa valeur, et ses propres intérêts; il ne songea nullement à porter du secours à Corcyre. Emmanuel ayant fait un débarquement, assiégea la place et par terre et par mer. Les rochers de la forteresse vieille défendus par plus de mille soldats d'élite, arrêtèrent long-tems ses efforts. Il donna plusieurs assauts, où il fut toujours repoussé avec une perte considérable. Renonçant enfin à l'espérance d'emporter par la force un poste

si difficile et si important, il prit le parti de réduire par la famine la garnison qui s'y étoit renfermée. Elle fit bientôt éprouver toutes ses horreurs à ces infortunés qui, ayant consommé leurs vivres, se voyoient privés de toute espérance d'en recevoir. Ils se rendirent enfin par capitulation. Emmanuel, charmé d'être le maître de cette forteresse, qu'il regardoit comme imprenable, fut le premier à donner à la valeur de ceux qui l'avoient défendue les éloges qu'elle méritoit; il y joignit encore des marques de sa bienfaisance. Il accorda de grands priviléges aux Corcyréens qui lui étoient demeurés fidèlement attachés, même dans leurs malheurs. Emmanuel s'occupa avec la plus grande activité à faire réparer sous ses yeux toutes les fortifications de la place; il y ajouta même divers ouvrages. Il divisa ensuite les campagnes de l'île en divers fiefs, dont il investit les premiers du pays, et même quelques ecclésiastiques. Les conditions de l'investiture se bornoient à l'obligation de servir l'empereur dans toutes les guerres qu'il auroit à soutenir, tant chez l'étranger, que dans ses propres états. Le clergé fut affranchi de tout service.

Les insulaires marquèrent leur reconnoissance envers ce prince bienfaisant, en lui élevant une statue pédestre du plus beau

marbre : on lisoit sur le piédestal l'inscription suivante :

ΕΜΜΑΝΟΥΗΛ. ΚΟΜΝ. ΑΥΓ-
ΟΚ. ΗΝΩ. ΕΥΔΑΙΜ. ΥΙΩ.
ΕΥΔΑΙΜΟΝΕΣΤΑΤΩ. ΣΙ-
ΚΕΛΟΥΣ ΤΥΡΑΝΝΟΥΝΤΑΣ.
ΕΚΠΟΛΕΜΗΣΑΝΤΙ. ΕΥΧ-
ΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ. ΚΕΡΚΥΡΑ.
ΝΙΚΗΤΗΡΙΟΝ.

A Emmanuel Comnène, empereur très-heureux, vainqueur des tyrans siciliens, Corcyre dédie ce monument de ses triomphes.

CHAPITRE XLVIII.

Emmanuel entre en guerre avec les Vénitiens. La paix se conclut. Corcyre, l'Etolie et l'Epire érigés en duché en faveur d'Alexis, fils naturel d'Emmanuel. Alexis, fils légitime de l'empereur, lui succède au trône. Andronic, son oncle, se lie avec le nouveau duc de Corcyre, pour lui enlever la couronne impériale. Ils deviennent ennemis. Le duc appelle Guillaume à son secours. Corcyre refuse de lui ouvrir ses portes. Le duc est arrêté et renfermé dans une étroite prison. Il en est tiré par Isace Ange. Il se lie avec Andronic, frère d'Alexis, contre son bienfaiteur : il est de nouveau arrêté et renfermé dans un monastère. Michel, son fils, se lie avec Alexis, frère de l'empereur. Ils réussissent à le détrôner. Michel rentre dans la possession de tous les états de son père. Alexis, fils d'Isace, implore la protection de Philippe, empereur d'Occident. A la recommandation de ce prince, les principaux chefs d'une armée de croisés, réunie sous les murs de Zara en Dalmatie, lui

promettent de rétablir Isace sur le trône. Michel, profitant de la relâche des croisés dans l'île de Corcyre, n'oublie rien pour faire manquer leur projet. Isace Ange recouvre la couronne, et meurt peu de tems après.

EMMANUEL partit de Corcyre pour Constantinople, dans l'intention de s'y préparer à aller attaquer Guillaume dans la Sicile. Il demanda aux Vénitiens les secours qu'ils avoient coutume de lui fournir. Ces républicains s'étoient liés avec Guillaume par un traité de commerce qui leur étoit extrêmement avantageux; ils ne purent se résoudre à sacrifier leurs intérêts dans cette île, en accordant à Emmanuel sa demande. Leur refus leur attira sur les bras toutes les forces de l'empire d'abord destinées contre Guillaume. L'empereur s'allia avec Etienne, roi de Hongrie, enleva aux Vénitiens Spalatro et diverses autres places de la Dalmatie. Ses succès furent interrompus par Vital Michel, doge de Venise, qui, commandant une flotte considérable, mit en déroute l'armée des Grecs. Les Vénitiens reprirent tout ce qu'ils avoient perdu, s'emparèrent en même-tems de l'île de Chio, et vinrent mettre le siége devant Négrepont. Ils sondèrent aussi

les dispositions des Corcyréens, mais inutilement ; ils les trouvèrent constamment attachés à leur souverain. Guillaume, roi de Sicile, avoit quelque-tems avant tenté une entreprise contre l'île, qu'il s'étoit flatté de reprendre. Il avoit été repoussé, et obligé de se retirer après une perte considérable. Emmanuel fit enfin sa paix avec les Vénitiens. Ce prince avoit un fils naturel, nommé Alexis, qu'il aimoit tendrement : il lui donna pour apanage l'île de Corcyre, l'Etolie et l'Epire, qu'il érigea en duché.

Après la mort d'Emmanuel, Alexis, son fils légitime, monta sur le trône. Il étoit encore en bas âge, et sous la tutelle d'Andronic. Celui-ci, de concert avec le nouveau duc, à qui il donna Irène, sa fille, en mariage, fit mourir son neveu pour régner lui-même. Le repentir suivit de près son crime ; il devint l'ennemi du duc, qu'il tenta même de dépouiller de ses états. Alexis, aussi étonné qu'effrayé du changement inattendu de son beau-père à son égard, n'ayant pas par lui-même des forces suffisantes pour s'opposer à ses entreprises, crut ne pouvoir mieux faire que d'aller en personne implorer le secours de Guillaume, de tous ses voisins le plus puissant, et d'ailleurs, ennemi juré de l'empire des Grecs ; il en obtint sans

peine tout ce qu'il voulut. Il s'avança contre Andronic à la tête d'une nombreuse armée, et commença les hostilités par la prise de Durazzo. Il voulut ensuite retourner à Corcyre, d'où il se proposoit de passer dans la Grèce. La ville refusa de lui ouvrir ses portes, et les insulaires s'opposèrent à son débarquement. Ce n'étoit point par rebellion, mais par la crainte qu'Alexis ne mît dans la place une garnison de Siciliens, qu'ils avoient en horreur. Ils lui envoyèrent tous les rafraîchissemens qu'il pouvoit desirer, et lui fournirent tous ses besoins : ils lui renouvelèrent en même-tems l'hommage de leur fidélité. Alexis satisfait, ou feignant de l'être de ces démonstrations, fit voile pour Thessalonique, où il assit son camp. Il licencia alors les troupes que lui avoit envoyées Guillaume : il n'avoit pas eu lieu d'être satisfait de leur conduite. Le caractère de tromperie de ceux qui les commandoit; l'insolence et l'insubordination des soldats, n'avoient que trop causé de troubles dans son armée. Peu de tems après, il fit sa paix avec Andronic; elle lui fut fatale. En effet, l'empereur profita de la sécurité où il vivoit pour le faire arrêter et le jeter dans une étroite prison. Les larmes d'Irène, qui lui présentoit Michel, son fils, en bas âge,

ne purent fléchir le ressentiment d'Andronic : elle eut la douleur de voir les états de son époux, Corcyre, l'Etolie, l'Epire, passer sous le gouvernement des lieutenans que l'empereur y envoya.

Andronic ayant été déposé, Isace Ange, qui fut couronné, tira le duc de ses fers, et lui rendit ses états. Alexis, de retour à Corcyre, y fut reçu avec les marques les plus distinguées d'attachement. Il voulut s'acquitter des devoirs de la reconnoissance envers son bienfaiteur, en l'aidant d'un secours considérable contre un certain Isace, qui avoit arboré l'étendard de la révolte dans l'île de Chypre. Cette conduite, ces sentimens ne se maintinrent pas long-tems. Andronic, qui s'étoit élevé sur le trône par l'assassinat d'Alexis, son neveu, n'avoit point jeté les yeux sur Andronic, frère de sa victime. Ce jeune prince vivoit alors retiré dans Thessalonique. Il avoit constamment nourri le desir de rentrer dans ses droits; mais trop foible pour les faire valoir sans un puissant secours, il ne vit pas plutôt Alexis sorti de sa prison, qu'il s'adressa à lui. Celui-ci, oubliant tout ce qu'il devoit à la bienfaisance d'Isace, entra dans un complot dont le but étoit d'enlever la couronne et la vie à ce prince. Leur dessein fut éventé : Isace, ins-

truit de leur trahison, fit arrêter Andronic, à qui il fit crever les yeux : pour Alexis, il le relégua dans un monastère, après l'avoir dépouillé de ses états. Michel, son fils, ne put obtenir de l'empereur de remplacer son père dans la possession de ses biens. Comme Alexis, il avoit une ame altière, ambitieuse, le cœur gâté par les vices : la basse envie, la haine du bien, la noire vengeance, la rebellion y siégeoient. Il ne s'occupa plus qu'à chercher à assouvir son ressentiment. Il brûloit du desir de rentrer dans le duché d'Alexis : la fortune seconda ses vœux. L'empereur venoit de tirer, à force d'argent, des mains des Turcs, Alexis son frère. Il l'aimoit tendrement, et se plaisoit à lui en donner les marques les plus distinguées. Il nourrissoit une vipère dans son sein. Michel, qui étoit demeuré à la cour de l'empereur, sut s'insinuer adroitement auprès du jeune prince. Trouvant en lui les mêmes dispositions au crime, il n'eut pas de peine à lui faire goûter l'idée d'une couronne dont il pouvoit en un instant être le maître. Il s'agissoit de se défaire d'Isace, peint comme un tyran. Un jour que ce prince étoit seul, sans aucun soupçon, dans un des appartemens retirés de son palais, Alexis profitant de ce moment, le fait arrêter, lui

fait crever les yeux, et conduire dans une étroite prison. Une fois maître paisible de l'empire, il n'oublia pas les obligations qu'il avoit à Michel : il le rétablit dans la possession de Corcyre, de l'Epire et de l'Etolie, y ajouta Durazzo et plusieurs autres places.

Isace avoit un fils, nommé aussi Alexis, encore jeune. Il avoit échappé au sort de son père, soit par négligence de l'usurpateur, soit par les soins de quelques courtisans zélés. Ce prince, heureusement sauvé, passa par mer dans le nord. Il se rendit d'abord à la cour de Philippe, empereur d'Occident, et implora sa puissante protection contre le traître qui tenoit son père dans les fers. Philippe, occupé alors d'une guerre cruelle contre Othon, qui lui disputoit la couronne, ne put lui donner les secours qu'il desiroit : il lui remit des lettres de recommandation, et l'envoya à Zara, en Dalmatie. Cette place, de la domination de la république de Venise, s'étoit révoltée. Les Vénitiens, profitant du besoin qu'avoit de leurs vaisseaux une armée de croisés pour la terre-sainte, en avoient accordé cent cinquante sous le commandement du doge Dandolo, à condition que cette armée les aideroit à châtier les rebelles. Zara étoit assiégée, lorsque parut le jeune Alexis : il

trouva

trouva sous les murs de la place, les comtes Baudoin de Flandres, Jean de Brienne, Henri de Saint-Pol, Louis de Savoie, et plusieurs autres puissans seigneurs. Il se présenta avec les lettres de Philippe; tous lui promirent leur appui. Zara rentrée dans l'obéissance, ils firent voile pour Constantinople. La relâche qu'ils firent à Corcyre pensa faire échouer leur dessein et les espérances d'Alexis. Michel étoit un fourbe des plus adroits : il accueillit les principaux chefs des croisés avec des distinctions particulières. Ses discours auroient peut-être détourné l'orage qui alloit fondre sur Constantinople, si les chefs de l'armée n'eussent été constamment inébranlables dans la parole donnée à Alexis. Cette tentative manquée, Michel se servit d'une autre voie : il n'avoit pas négligé jusqu'au moindre soldat; tous avoient eu des preuves de sa générosité; il se les étoit ainsi attachés. Sans peine il fit répandre parmi ces troupes des discours séditieux : bientôt chacun se plaignit, qu'il étoit honteux qu'une armée formée pour abattre l'orgueil des infidèles, et faire une conquête aussi importante que celle des saints lieux, marchât contre un prince qui professoit la même religion; et pour qui? pour un fugitif sans le moindre appui, que le sang

qui devoit n'arroser que la terre où s'étoient opérés les grands mystères du christianisme, alloit couler et se confondre avec celui d'autres fidèles qui pouvoient se défendre longtems. La conclusion étoit, ou de retourner dans leur patrie, ou de ne marcher que contre les infidèles. Dans un moment si critique, les prélats, les chefs de l'armée, précédés du jeune Alexis, vêtus de noir, et dans tout l'appareil du deuil, se présentent aux troupes mutinées. Un spectacle si touchant fit l'impression qu'ils en espéroient : le soldat attendri, fut sensible à leurs prières, à leurs exhortations; tout rentra dans le devoir. Ce changement de résolution affligea singulièrement Michel, qui étoit d'avance alarmé des suites que pourroit avoir pour lui cette guerre. Les croisés partirent enfin; Constantinople fut attaquée, Alexis chassé; Isace Ange sortit de sa prison pour remonter sur le trône. Il ne l'occupa pas long-tems; une violente maladie termina ses jours, au moment où il travailloit à réunir les sommes que son fils s'étoit engagé de compter aux Vénitiens et aux croisés.

CHAPITRE XLIX.

Alexis succède à Isace. Il manque à ses engagemens envers les croisés. Il est assassiné. Michel II, fils de Michel, duc de Corcyre, lui succède. Il est assassiné. Michel III le remplace. Il est chassé par Théodose son oncle. Succès de celui-ci contre les Latins. Il est défait par les Bulgares. Michel rentre dans ses possessions. Sa conduite envers Théodora son épouse. Michel IV lui succède. Il entreprend la guerre contre l'Empereur. Frayeur panique qui fait manquer sa première campagne. Il est plus heureux dans la seconde. Il conclut sa paix, et obtient en mariage, pour Nicéphore son fils, Anne, cousine de l'Empereur. Nouvelle rupture entre ces deux princes. Michel partage ses états entre Nicéphore son fils légitime, et Jean, son fils naturel. Ils continuent de concert la guerre contre l'Empereur.

Le jeune Alexis, qui avoit succédé à son père, voulant éluder de remplir son obligation envers les croisés, fit soulever toute la

Grèce par Mirtille son favori. Cette perfidie lui coûta la vie; Mirtille portant ses vues à envahir la souveraine puissance, l'étrangla lui-même. Les Latins, irrités de cette double trahison, donnèrent l'assaut à Constantinople, dont ils se rendirent maîtres. Mirtille avoit pris la fuite; il fut joint dans le Péloponèse, et puni du dernier supplice.

Baudoin, comte de Flandres, fut élu empereur. Il fut ainsi le fondateur de l'empire latin en orient. Diverses provinces furent partagées entre les Vénitiens et les autres croisés.

Michel, contre toute attente, ne fut pas troublé dans la possession de ses états. Il s'étoit marié deux fois, et avoit quatre fils, Michel, Théodose, Emmanuel, et Constantin. Il avoit une affection particulière pour l'aîné, à qui, de son vivant, il donna l'île de Corcyre. Ce prince y fixa sa résidence, bâtit le fort Saint-Ange, fortifia le promontoire Gardichi, et plusieurs autres endroits de l'île importans par leur situation. Après la mort de son père, possesseur de tout le duché, il rebâtit les murailles de Durazzo, et fit divers ouvrages dans les villes de l'Epire. Il mourut assassiné.

Michel III son fils lui succéda, mais sous la tutelle de Théodose son oncle, qui, l'ayant chassé, ainsi que sa mère, demeura maître du

duché. Théodose avoit du courage, et étoit entreprenant. Il attaqua et battit plus d'une fois les Latins. A la tête d'une armée de Corcyréens, il s'empara de Thessalonique, et fit plusieurs conquêtes dans la Grèce. Ayant ensuite tourné ses armes contre Assan, prince des Bulgares, il ne fut pas également heureux. Ses troupes furent défaites; il fut lui-même fait prisonnier. Le vainqueur lui rendit peu de tems après la liberté. De retour à Corcyre, Théodose attribua ses malheurs à son usurpation. Il fit revenir Michel, son neveu, du Péloponèse, où il s'étoit réfugié, le rétablit dans ses états, et le maria à Théodora, fille de Jean Pétraliffi, général des troupes de la Grèce. Michel, remonté, contre toute espérance, sur le trône de son père, fit sa résidence à Corcyre, fortifia l'Arta, et bâtit le fort de Butrinto : il éleva aussi plusieurs églises. Le mérite qui le distinguoit, étoit sans tache, si une passion illicite ne l'eût porté à des excès. Michel s'étoit épris d'une veuve de bonne famille : pour satisfaire plus librement cette passion condamnable qu'il auroit dû étouffer dès son principe, il éloigna de sa présence sa femme et ses enfans. En vain les chefs de l'église, et les personnes les plus dignes de sa confiance, s'efforcèrent-ils de le désabuser. Les larmes de Théodora, que les

peuples de l'Acarnanie révèrent encore comme sainte, purent seules le ramener à son devoir. Michel la rappela près de lui, et permit qu'on fît le procès à celle dont les charmes ou les artifices l'avoient séduit. Elle fut traitée avec une rigueur qui fit peu d'honneur au prince dont elle avoit gagné l'affection. Le duc, après s'être efforcé d'effacer, par des soins assidus, ses torts envers son épouse, termina paisiblement sa carrière.

Michel IV, son fils aîné, lui succéda. Il épousa Marie, fille de Théodose Lascaris, qui prenoit le titre d'empereur d'Orient, quoique, depuis la prise de Constantinople, l'empire fût effectivement entre les mains des Latins. Il eut de ce mariage deux filles, dont l'une, nommée Hélène, épousa Mainfroid, roi de Sicile; l'autre, nommée Anne, fut donnée en mariage au prince d'Achaie. Michel, dont l'ambition étoit encore augmentée par ces nouvelles alliances, prit le titre de despote d'Etolie, de l'Epire et de Corcyre : il osa même aspirer à l'empire. Il réunit ses forces à celles de Mainfroid et du prince d'Achaie ses gendres. Ils se mirent en campagne avec une nombreuse armée, et s'avancèrent vers la Macédoine. Jean Sebastocrator, frère de Michel Paléologue, qui tenoit les rênes de l'empire pendant la minorité des deux princes fils

et successeurs de Baudoin, marcha à leur rencontre avec des forces qui, quoiqu'inférieures, pouvoient les tenir en respect, jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux renforts, et qu'il fût en état de hasarder le sort d'une bataille. La plupart des princes et seigneurs de la Grèce l'accompagnoient. Michel se préparoit à livrer le combat, lorsqu'un faux rapport lui fit changer de résolution. Un soldat de l'armée impériale, homme très-adroit, passe dans son armée, et pénètre jusqu'à sa tente. D'un air assuré, il lui donne avis que Mainfroid et le prince d'Achaie ses gendres l'avoient trahi; qu'ils avoient offert secrètement la paix aux ennemis, et qu'ils devoient le livrer lui-même dans leurs mains. Le despote, dont la pénétration ne répondoit nullement à l'ambition qui le dominoit, donna aveuglément dans le piége : sa première démarche fut la suite d'une terreur panique. Sans chercher à approfondir la vérité d'un rapport aussi important, et qui paroissoit avoir si peu de fondement, il prit aussi-tôt la fuite avec quelques-uns de ses gens. Les troupes qu'il avoit sous ses ordres, voyant leur chef disparu, demeurées sans ordres, suivirent bientôt son exemple. Le roi de Sicile et le prince d'Achaie, instruits du départ précipité de Michel, voyant les mouvemens de ses

troupes pour se retirer, se crurent trahis. Abandonnés de la majeure partie de l'armée, ils ne tinrent pas long-tems contre les Impériaux. Ne pouvant éviter la bataille qui leur fut incontinent présentée, ils furent entièrement défaits; le prince d'Achaie demeura prisonnier de guerre, et le roi de Sicile ne s'échappa qu'avec des peines infinies. La fortune le destinoit à un sort plus malheureux : il fut tué dans un combat que lui donna Charles d'Anjou, qui, à la tête d'une armée de Français, fit la conquête de ses états.

Cependant Michel, revenu de sa frayeur, et éclairé sur son erreur, voulut, en se remettant en campagne, réparer sa faute, et effacer la honte dont il s'étoit couvert : il rétablit d'abord l'ordre dans ses troupes, et les augmenta de plusieurs bataillons corcyréens, épirotes et étoliens. Différens princes de ses amis secondèrent ses nouveaux efforts. Il s'avança à la rencontre de César Alexis, général d'une valeur reconnue, à qui Paléologue avoit confié le commandement de l'armée impériale. La victoire couronna cette fois ses armes ; non-seulement il battit l'ennemi, mais même fit prisonnier Alexis : il l'envoya dans les fers à Mainfroid, pour lui prouver qu'il ne l'avoit point trahi, et pour lui faciliter en même-tems, par l'échange de

ce général, le moyen de ravoir une de ses sœurs, que les Grecs retenoient prisonnière. La paix se conclut enfin entre Michel et Paléologue, qui étoit monté sur le trône d'Orient au préjudice des enfans de Baudoin, dont il avoit eu la tutelle, et qu'il avoit chassés, ainsi que les Latins, de Constantinople. Michel, pour donner une nouvelle consistance au traité, envoya Théodora dans cette capitale. Elle étoit chargée de régler avec l'empereur les limites de leurs états respectifs, et de demander en mariage Anne sa cousine, pour Nicéphore, son fils aîné. La princesse réussit sans peine dans sa commission. Cette alliance ne fut point une barrière capable d'arrêter les vues ambitieuses de Paléologue. En effet, il reprit bientôt les armes, et attaqua Michel : celui-ci commença de son côté à ravager les terres de l'empire. Nicéphore l'historien rapporte que l'empereur, effrayé par l'apparition d'une comète, évita d'en venir aux mains avec l'armée de Michel. Sa mort interrompit le cours des succès de ce despote. Il laissa trois enfans légitimes, Nicéphore, Michel et Jean, et un fils naturel nommé Jean, pour qui il avoit toujours eu un amour de prédilection. Ces sentimens le décidèrent à partager dans son testament ses états entre son aîné et ce fils naturel. Ni-

céphore eut l'Epire et partie de l'Etolie : le reste de cette province, et l'île de Corcyre, furent le partage de Jean. Ces deux princes recommencèrent la guerre contre l'empereur. Michel étoit à la tête des troupes; la victoire suivoit ses drapeaux : il enleva plusieurs possessions à Paléologue. L'empereur, menacé d'un autre côté, ne pouvoit que s'opposer foiblement à la rapidité de leurs progrès.

LIVRE V.

Etat politique de l'île de Corfou sous les Rois de Naples.

CHAPITRE I.

Charles, roi de Naples, fait la conquête de l'île de Corfou. Il est obligé de porter ses armes en Sicile. Ses revers. Charles le boiteux, son fils, est fait prisonnier par Loria. Jacques d'Arragon assiége Corfou, et est obligé de se retirer.

BAUDOIN, qui avoit été chassé de Constantinople par Paléologue, vint réclamer le secours de Charles, roi de Naples, et de plusieurs autres princes du Nord. Charles fut le seul qui embrassa son parti. Il arma cent galères et vingt vaisseaux, sur lesquels il embarqua un nombre considérable de troupes. Baudoin s'étoit engagé de lui faire échoir l'empire. Cette espérance, qui flattoit l'am-

bition de Charles, excitoit bien plus son zèle, que le desir de s'immortaliser en rétablissant un prince détrôné. Durazzo fut la première place attaquée. Elle se rendit après quelques jours d'une foible résistance.

Charles envoya Louis d'Anjou, son neveu, former le siége de Corfou. La résistance fut longue : les insulaires redoutant de tomber sous la domination de Charles, faisoient des efforts extraordinaires. Ils soutinrent plusieurs assauts des plus vifs; mais réduits enfin à une affreuse disette, sans espoir de secours, la division se mit bientôt entre le peuple et la noblesse. Celle-ci vouloit s'ensevelir sous les ruines de la patrie; le peuple mutiné capitula. Corfou ouvrit ses portes à Charles, qui étoit venu en personne presser le siége. Maître de l'île, il reçut l'hommage et le serment de fidélité de ses habitans. Il leur accorda la confirmation de tous les priviléges dont ils jouissoient sous leurs ducs. Charles ayant laissé une forte garnison dans l'île, partit pour l'Italie. Le gouvernement étoit confié à un officier assisté de trois juges; leur autorité étoit sans bornes. Charles ne fut pas plutôt éloigné, qu'ils en abusèrent pour opprimer des insulaires, dont ils se flattoient de n'avoir point à craindre le ressentiment. Ils rendirent bientôt leur administration odieuse.

Surprenant ensuite la religion et la bonne-foi de Charles, ils lui peignirent les Corfiotes comme toujours prêts à se soulever. Charles, n'écoutant que leurs avis, dépouilla les insulaires des fiefs qu'ils possédoient, pour en investir des Provençaux et des Italiens. Mais rien ne choqua plus les Corfiotes que de voir leur souverain, d'accord avec le pape, déposer l'archevêque grec, abolir son clergé, et remplacer l'un et l'autre par des Latins. Il ne put cependant refuser à leurs sollicitations, que trente prêtres du rit grec, unis à un nombre égal de nobles du pays, élussent un protopapa (archiprêtre) juge des controverses de leur église. Charles, les croyant entièrement satisfaits, ne pensa plus qu'à suivre le cours de ses conquêtes dans la Grèce. Il s'empara de Lépante, de Patras, et de plusieurs îles de l'Archipel.

Ces succès furent interrompus par les troubles qui s'élevèrent dans Naples et la Sicile. Les Siciliens souffroient impatiemment le joug de Charles. Un certain Jean Procida, fortifiant, par ses menées, ces sentimens d'aversion, devint le chef d'un complot où fut juré le massacre des Français dans toute l'étendue de l'île, sans distinction de rang, d'âge et de sexe. Les conjurés exécutèrent leur dessein un jour de Pâques, à l'heure de

vêpres : telles furent les vêpres siciliennes. Craignant ensuite le ressentiment de Charles, et se sentant peu en état de s'y opposer, les rebelles appelèrent Pierre, roi d'Arragon, qui étoit alors occupé d'une guerre en Afrique. Palerme fut la première place qui lui ouvrit ses portes. Ce prince avoit épousé Constance, sœur de Mainfroid, que Charles avoit dépouillé de Naples et de la Sicile. Son mariage lui donnoit des droits sur ce royaume, et il ne pouvoit avoir une occasion plus favorable de les faire valoir. Charles, plein de fureur à cette nouvelle, repassa promptement en Sicile, où il assiégea d'abord Messine. Il alloit en être le maître, lorsque la dureté des conditions qu'il voulut imposer aux Messiniens, les révoltant, les porta aux derniers excès. Ils firent, dans une sortie, un si grand carnage des troupes de Charles, qu'il fut contraint de lever le siége, et de décamper. Sa retraite fut peut-être aussi accélérée par la nouvelle qu'il reçut que Roger Loria ayant abandonné son parti, étoit passé au service de Pierre avec quarante-cinq galères, et s'étoit avancé vers Naples. Charles le boiteux, fils du roi, défendoit la place. Loria profitant du peu d'expérience de ce jeune prince, l'engagea à une bataille où il le battit et le fit prisonnier. Il fut aussi-tôt envoyé à Cons-

tance, épouse de Pierre d'Arragon, qui commandoit en Sicile en son absence. La présence du jeune Charles rappela aux Siciliens la fin tragique de Conradin, parent de Mainfroid, qui, étant accouru de la Germanie au secours de Naples assiégée par Charles d'Anjou, fut battu, pris et décapité par l'ordre du vainqueur. Ils demandèrent à grands cris sa mort, en représailles de la cruauté de son père. Constance tint ferme contre leurs instances, sauva le prince, et l'envoya à Pierre, son époux, qui le retint prisonnier jusqu'à la mort de Charles Ier.

A cette époque, il obtint sa liberté par l'entremise du pape et du roi d'Angleterre : il laissa en ôtages en Catalogne, Robert et Louis, ses enfans. Il avoit promis à Alphonse, qui avoit remplacé Pierre d'Arragon, de décider Philippe, roi de France, à retirer ses troupes, qui, s'étant emparé de Girone, menaçoient tout l'Arragonois : il devoit aussi solliciter le pape à donner à Jacques, son frère, l'investiture de la Sicile. Charles ne remplit aucune de ses promesses. Pour la retraite de l'armée française, la mort de Philippe, à qui Charles de Valois venoit de succéder, lui servit d'excuse. Quant à l'investiture de la Sicile en faveur de Jacques, il ne pouvoit couvrir son manque de pa-

role, puisqu'il tenoit dans ses mains la couronne que le pape avoit laissée en sa disposition. Jacques se voyant trompé, arma contre Charles, et s'empara d'abord de la majeure partie de la Calabre : il passa ensuite avec cinquante galères dans la Grèce. Il attaqua Corfou; mais ses habitans fidèles à Charles, ss défendirent avec une valeur qui le contraignit de lever le siége, et de porter ailleurs ses armes.

CHAPITRE LI.

Charles fait sa paix avec Jacques. Ses enfans lui sont rendus. La Sicile occupée par Frédéric d'Arragon. Le Pape, la France, Jacques même, appuyent Charles. Incursions des Albanois dans les états de Naples. Philippe, frère de Charles, marche pour les arrêter. Il passe à Corfou. Charles, en reconnoissance de ses services, lui donne l'investiture de cette île. Philippe s'avance vers la Sicile pour seconder les opérations de Robert, duc de Calabre, fils de Charles. Il est battu et fait prisonnier de guerre. Il recouvre sa liberté, retourne à Corfou, où il s'occupe d'établir une bonne police. Robert, son fils, lui succède dans la possession de l'île.

JACQUES ayant fait la paix avec Charles le boiteux, passa dans l'Arragonois, dont la mort d'Alphonse, son frère, le laissoit légitime possesseur. Il rendit à Charles ses enfans restés en ôtage, et lui sacrifia ses droits sur la Sicile. Les conditions étoient

que le roi de Naples solliciteroit Philippe, roi de France, à lui accorder la paix. Charles reçut ses deux fils, passa en France pour s'acquitter de son engagement. Au moment où il croyoit prendre possession de la Sicile sans obstacles, il la trouva occupée par Frédéric, le plus jeune des fils de Pierre d'Arragon. Charles réclama et obtint du pape, du roi de France, de Jacques même, des secours contre l'usurpateur. Frédéric ne se déconcerta point à la vue de l'orage qui alloit fondre sur lui : animé par le courage que témoignoient les Siciliens, il se prépara à soutenir vigoureusement les efforts de son ennemi.

Cependant les Albanois saisirent le moment où Charles étoit occupé du côté de la Sicile, pour faire de fréquentes incursions dans les provinces de ses états qui les avoisinoient. Philippe, prince de Tarente, frère du roi de Naples, se mit en marche pour arrêter leurs progrès. Il leva à la hâte quelques troupes, qu'il conduisit à Corfou, où, ayant pris un renfort considérable, il s'avança contre les Albanois, que commandoit un certain Spatafore. Il les attaqua brusquement, les défit, et pénétra plus avant dans la Grèce.

Charles, qui, trop occupé de la guerre de

Sicile, ne pouvoit s'affecter en même-tems des pays d'outre-mer, satisfait de la conduite et des exploits de Philippe, lui donna l'investiture de l'île de Corfou, et de quelques autres pays, sous la charge de lui prêter foi et hommage. Les Corfiotes, charmés de passer sous la domination d'un prince dont ils avoient admiré plus d'une fois la valeur, le reçurent avec les marques de la plus grande joie : ils prirent pour lui un attachement qui les porta à sacrifier, sans balancer, leur vie, lorsque les Arragonois, les Vénitiens, les Gênois, tentèrent de le chasser de l'île, et de le dépouiller de ses états. Ils lui donnèrent, dans des circonstances si critiques, des preuves si distinguées de leur fidélité, que, pour leur témoigner sa reconnoissance, il les affranchit de tous impôts. Ce nouveau bienfait ajouta encore à l'affection que lui portoient les insulaires : ils l'accompagnèrent dans toutes ses expéditions, et se signalèrent constamment sous ses drapeaux. A leur tête, il fit plusieurs conquêtes, et devint la terreur de toute la Grèce : il porta du secours à Charles, son frère. Roger Loria étoit rentré à son service, et lui avoit amené soixante-dix galères. Ces forces réunies à celles de Philippe, attaquèrent Frédéric sur les côtes de Sicile : les

Siciliens furent défaits, et perdirent vingt-deux vaisseaux, tant pris, que coulés à fond, de soixante dont leur flotte étoit composée.

L'année qui suivit cette victoire, Robert, duc de Calabre, fils de Charles, passa en Sicile, et se rendit maître de Catane. Les Siciliens, instruits que Philippe étoit parti de Corfou avec soixante galères, pour soutenir les opérations de Robert, son neveu, laissant quelques troupes pour tenir en échec ce prince, prirent le parti de s'embarquer, et d'aller à la rencontre de l'ennemi qu'ils avoient le plus à craindre. Ils le joignirent bientôt, lui livrèrent la bataille; la victoire se rangea de leur côté; et Philippe, après avoir perdu la majeure partie de sa flotte, fut lui-même fait prisonnier de guerre. Les Corfiotes se retirèrent pleins de la plus vive douleur, de la perte d'un prince qui possédoit toute leur affection.

Philippe demeura prisonnier jusqu'à ce que Charles fît la paix avec Frédéric, à qui il donna Léonore sa fille en mariage, lui cédant tous ses droits sur la Sicile, ce qui tint lieu de dot. Philippe de retour à Corfou, n'eut rien plus à cœur que la conservation de cette île: il ne négligea rien pour l'assurer. Il confia le commandement de ses forces navales à Nicolo Barbo, qui s'engagea d'entretenir en tout tems

une galère à ses dépens, et d'en armer un certain nombre, lorsque la défense de l'île l'exigeroit. Cette charge passa ensuite à Vincent de Trani, dont la famille Petretina tire son origine. Aimonette, un des premiers seigneurs de l'île, fut confirmé dans la charge qui le mettoit à la tête de la justice, et lui donnoit l'inspection spéciale des postes placés sur les rivières, avec une autorité sans bornes. La noblesse conserva les mêmes honneurs, les mêmes prérogatives dont elle jouissoit sous les princes Grecs. Les feudataires Latins furent maintenus dans le privilége de tenir une assemblée dans laquelle se faisoit l'élection de trois juges et de quatre syndics chargés de la police de la ville : cette assemblée nommoit aussi les gouverneurs des différens postes que Corfou possédoit dans la terre-ferme. Philippe créa aussi deux trésoriers pour l'administration des finances, trois intendans de la santé, deux spécialement chargés de veiller à l'abondance et à la bonne qualité des vivres, et plusieurs autres emplois, tous à la nomination de ce conseil. Peu de tems après, Philippe termina ses jours. Il laissa deux fils, Louis et Robert. Le premier eut la principauté de Tarente; le second entra dans la possession de l'île de Corfou, à la charge d'hommage au roi de Naples.

CHAPITRE LII.

Jeanne monte sur le trône de Naples. Philippe succède à Robert dans la possession de Corfou. Cette île rentre sous la domination de Naples. Mort tragique de Jeanne. Corfou secoue le joug des Napolitains.

CHARLES le boiteux étant mort, laissa la couronne à Robert son fils, à qui succéda Jeanne sa nièce. Elle étoit promise en mariage à André, fils de Humbert, roi de Hongrie; mais les noces ne se firent que quand elle fut montée sur le trône. Cette princesse ne passa pas trois ans avec André, qu'elle le fit étrangler dans Capoue, avec un cordon de soie que l'on dit qu'elle fila de ses propres mains. Elle épousa ensuite Louis, prince de Tarente, son parent, distingué par sa bonne mine et ses graces naturelles. Jeanne vit bientôt ses plaisirs interrompus. Louis de Hongrie avoit remplacé Humbert son père; il songea à venger le meurtre d'André son frère, et se mit en campagne avec une forte armée. Jeanne, effrayée par les progrès des

Hongrois, s'embarqua avec son époux, et passa en France. Ses états furent ravagés sans obstacle. Le pape ayant entremis sa médiation, la paix se conclut. Jeanne rentra dans son royaume; mais Louis son époux renonça aux prétentions que lui donnoit son mariage à la couronne de Naples.

Cependant Robert, après avoir fait le bonheur des Corfiotes par la douceur de son gouvernement, mourut, et laïssa ses états à Philippe son fils. A cette époque, Bajazet, souverain des Turcs, venoit de dépouiller et de chasser le père de Dépan, chef des Albanois. Celui-ci se réfugia à Corfou, où il fut accueilli, et s'arrêta jusqu'au moment que Bajazet succomba lui-même sous les efforts de Tamerlan.

Il s'étoit élevé des troubles dans l'église de Corfou. Quelques particuliers prétendoient ravir aux chefs le droit de punir lés désordres du clergé : leurs représentations à Philippe eurent tout le succès qu'ils pouvoient desirer. Il les confirma dans leur droit, et termina ainsi tout différend. Il accorda beaucoup d'autres priviléges aux Grecs, à l'instigation de Romanopulo, évêque de Corfou, aussi distingué par la douceur de ses mœurs, que par son érudition. Ces rares qualités lui avoient mérité la plus entière confiance de Philippe.

Après un règne de neuf ans, ce prince mourut sans laisser d'héritier. Louis, prince de Tarente, étoit également mort la troisième année de son mariage avec Jeanne. Il n'avoit point eu d'enfans, qui auroient pu seuls avoir des droits sur l'île de Corfou. Elle retourna ainsi sous la domination de Naples.

Jeanne ne resta pas long-tems dans le veuvage : elle donna sa main à Jaçques d'Arragon, duc de la Calabre; il ne vécut que peu de tems, et fut remplacé par Othon, de la maison des ducs de Brunswick, du sang impérial de Saxe. Jeanne voulut se mêler des affaires de l'Eglise, et ne contribua pas peu au schisme qui la divisa, par l'élection de Clément VII, qu'elle opposoit au pape Urbain VI.

Urbain écrivit à Louis de Hongrie, pour l'engager à lui envoyer Charles de Duras, neveu de Robert, roi de Naples, à qui il vouloit donner l'investiture de ce royaume, au préjudice de Jeanne son ennemie. Ce jeune prince étoit demeuré entre les mains des Hongrois depuis la prise de Naples. Louis, qui détestoit Jeanne, se prêta sans peine aux insinuations d'Urbain. Charles partit pour Rome; une armée le suivoit. Il fut couronné dans cette capitale, et reçu au nombre des sénateurs. Il s'avança ensuite vers Naples, et arriva sous ses murs

sans coup férir. Othon l'attendoit avec une armée assez foible. Tandis qu'il sort par une des portes pour aller à la rencontre de l'ennemi, les Napolitains profitent de ce moment, et en ouvrent une autre à Charles, qui s'empara aussi-tôt de tous les postes de la place. Il se donna cependant une bataille, où Othon fut non-seulement défait, mais même tomba entre les mains du vainqueur. Peu de jours après, la reine eut le même sort. Charles cédant aux vives instances de Louis, fit étrangler cette princesse; fin malheureuse, mais que ses crimes inouis, la suite de ses débauches, n'avoient que trop méritée.

Les Corfiotes, révoltés du sort tragique de leur souveraine, ne dissimulèrent point leur ressentiment. Charles se hâta de les appaiser par ses bienfaits.

Jeanne, à l'approche de Charles de Duras, avoit déclaré son héritier Louis d'Anjou, père de Philippe, roi de France. Ce prince, fondé sur ce titre, se mit en marche à la tête d'une armée, pour aller prendre possession de la couronne de Naples. Il fut battu par les généraux de Charles dans un combat sanglant, où il reçut même plusieurs blessures qui l'emportèrent au tombeau. Charles étoit réservé à une fin plus funeste. Louis de Hongrie étant mort, les Hongrois l'avoient

appelé au trône. La reine, veuve de Louis, se défit de son rival en l'empoisonnant dans un repas. Marguerite son épouse demeura dans Naples, chargée du gouvernement, pendant la minorité de Ladislas et de Jean, ses fils.

Othon de Brunswick, croyant n'avoir rien à redouter de la foiblesse d'une femme, sortit de l'inaction où il étoit demeuré jusques alors. Il fut secondé par un grand nombre de partisans qu'il s'étoit attachés du tems même que Jeanne étoit encore sur le trône : ses succès furent rapides. J'abrége sur les diverses révolutions que subit le royaume de Naples; Corfou n'y ayant aucune part, le récit ne feroit que m'éloigner de mon sujet : j'amène le lecteur à l'époque où Corfou changea encore de souverain. Les Corfiotes, instruits par une expérience assez longue, du peu de stabilité des rois de Naples, résolurent de profiter des nouveaux troubles qui agitoient ce royaume, pour secouer le joug. Les ministres napolitains avoient excité le desir de la liberté par le gouvernement le plus sévère et les vexations les plus injustes. Les insulaires redoutoient en même-tems la domination d'Othon, qui, d'un caractère dur et hautain, n'auroit pas sans doute amélioré leur sort. Les ministres, les troupes napo-

litaines furent chassés de Corfou. L'île recouvra son ancienne liberté. Les insulaires rétablirent le gouvernement républicain, état dont ils avoient joui long-tems sous les Grecs, les Romains et les empereurs d'Orient.

LIVRE VI.

Etat politique de l'île de Corfou sous les Vénitiens.

CHAPITRE LIII.

Tentative des Génois sur l'île de Corfou. Ils sont repoussés, mais donnent la plus grande alarme par les préparatifs des arsenaux de Gênes. Les Corfiotes implorent le secours des Vénitiens. Ils se donnent à cette république.

La révolution qui venoit de rétablir les Corfiotes dans leur première liberté, loin de devenir pour eux l'époque d'une heureuse tranquillité, les exposa à de nouveaux travaux, à de nouvelles vicissitudes. La position de l'île la rendoit un poste également intéressant pour les princes du Nord et pour ceux de l'Orient. Entre les mains des uns comme des autres, c'étoit une puissante barrière contre

les entreprises de l'ennemi ; c'étoit en même-tems une clef qui donnoit l'entrée dans ses propres états : elle ouvroit l'Italie aux Orientaux, s'ils en étoient les maîtres ; entre les mains des princes du Nord, elle leur donnoit le même avantage pour tout le Levant. Cette situation, mises à part les ressources de Corfou, rendoit sa perte une perte irréparable pour Naples : sa conquête fixoit l'attention de toutes les puissances maritimes de la Méditerranée. Les Génois, dont le commerce florissoit dans le Levant, rivaux des Vénitiens, furent les premiers qui s'en occupèrent. La possession de l'île de Corfou faisoit pancher la balance en leur faveur. La Grèce divisée en sept petites principautés indépendantes, l'Italie ravagée par des guerres cruelles, les Vénitiens étoient les seuls qu'ils eussent à craindre : la promptitude des opérations devenoit décisive.

Au moment où les insulaires se félicitoient, se livroient, sans soupçon, aux transports de joie que leur donnoit la liberté recouvrée, deux galères génoises, commandées par François Carrara, firent secrètement un débarquement vers Cassopo. Les soldats s'emparèrent de cette ville et du fort qui la défendoit. La nouvelle de cet événement donna la plus vive alarme dans Corfou. Les habitans sor-

tirent en armes, et marchèrent droit aux Génois, qu'ils chassèrent; mais il leur resta toujours la crainte de quelqu'entreprise plus considérable. Cette crainte ne fut que trop justifiée par les assurances qu'ils eurent que l'on travailloit sans relâche, dans les arsenaux de Gênes, à un armement formidable. Quel pouvoit être le but de cet armement, sinon la conquête de l'île de Corfou, qui auroit rendu Gênes si supérieure, dans le Levant, à Venise sa rivale !

Les Corfiotes, justement alarmés, se livroient aux plus tristes réflexions, et flottoient entre divers partis. Ils étoient incertains de celui qu'ils prendroient pour se mettre à couvert d'un ennemi auquel ils ne pouvoient résister par eux-mêmes. Il leur falloit nécessairement la protection de quelque puissance étrangère. Ils ne devoient point implorer l'appui de Naples pour deux raisons; la première, qu'ils ne pouvoient attendre que de bien foibles secours d'un royaume agité par une guerre cruelle; la seconde, que c'étoit se livrer entre les mains d'un souverain qui ne leur auroit certainement pas pardonné leur dernière révolte. Que pouvoient-ils espérer de l'empire d'Orient déjà assez occupé à repousser les ennemis qui l'environnoient de tous les côtés? Prévenir l'attaque des Génois,

en se soumettant volontairement à leur domination, n'étoit pas un parti sage. Ils se seroient ainsi exposés aux incursions continuelles des Vénitiens leurs voisins. La résolution qu'ils jugèrent la plus prudente, fut de recourir à la république de Venise. Ils prévenoient ainsi toutes les tentatives qu'elle n'auroit pas manqué de faire pour enlever aux Génois une île si importante à tous égards.

Des députés partirent pour aller implorer le secours de la république de Venise, et offrir au sénat la possession même de Corfou. Ils furent accueillis avec empressement; la proposition dont ils étoient chargés étoit trop avantageuse. Le général Jean Miani, qui commandoit les forces navales de la république dans le golfe, reçut incontinent l'ordre le plus précis de se rendre à Corfou. On s'en remettoit à sa prudence pour les opérations qu'il jugeroit nécessaires. Miani, aussi bon politique qu'habile marin, ne perdit pas de tems pour exécuter des ordres dont il sentoit toute l'importance. Les insulaires le reçurent avec les plus grandes démonstrations de joie et de zèle. Arrivé dans l'assemblée de la noblesse, il prononça un discours dont le but étoit de fortifier de plus en plus les bonnes dispositions des insulaires. L'état de foiblesse de l'île, son besoin urgent d'un puissant ap-

pui contre les Génois qui étoient sur le point de venir l'accabler, les Génois, nation dont le gouvernement n'étoit que trop connu par sa sévérité, l'empressement des Vénitiens à voler au secours des Corfiotes, étoient les grands motifs dont il se servit pour prévenir les changemens qu'il pouvoit craindre de l'inconstance du peuple. Il peignit ensuite avec énergie les avantages dont jouiroient les insulaires sous la domination d'une république dont la base étoit la liberté, qui, leur laissant goûter les douceurs de la tranquillité, prendroit seule le soin de détourner les malheurs qui pourroient les menacer. Après ce discours, Miani se retira de l'assemblée, pour ne point gêner la délibération par sa présence. D'une commune voix, il fut décidé que les insulaires se mettroient sous la domination des Vénitiens, à condition cependant qu'ils conserveroient tous les priviléges que leur avoient accordés leurs ducs et les rois de Naples. Miani promit tout, avança même que le sénat se plairoit à y ajouter de nouvelles graces. Le peuple, instruit de la résolution, passant de la crainte à la sécurité, se livra à tous les transports de la joie. Le pavillon de Saint-Marc fut incontinent arboré sur la salle même du conseil. Il se fit une procession

procession solemnelle, et on décréta qu'on bâtiroit une église sous l'invocation de saint Michel, protecteur des armées. Après avoir rendu les actions de graces au ciel, pour un événement si heureux; après que le peuple eut donné quelques jours à le célébrer par des fêtes, cinq députés furent nommés pour aller présenter au sénat le précis des résolutions prises avec Miani, en demander la ratification, et sur-tout de l'article concernant les priviléges et prérogatives, et prêter ensuite, au nom de leurs concitoyens, le serment de fidélité. Ils furent munis de lettres de créance comme plénipotentiaires. Cependant la noblesse, avant leur départ, voulant témoigner au général Miani toute sa sensibilité, et persuadée en même tems que la république ne pourroit qu'en être flattée, lui donna, par un décret où l'on faisoit un éloge pompeux de son mérite, l'autorité suprême dans l'île, en attendant les réponses du sénat. Deux galères furent détachées de la flotte même de Miani, pour conduire les ambassadeurs à Venise. Ils y reçurent, à leur arrivée, l'accueil le plus flatteur, furent défrayés et logés aux dépens du trésor public.

Le discours qu'ils prononcèrent devant le sénat, fut l'expression de la soumission et de la confiance. On y répondit par un décret qui

confirmoit les insulaires dans tous leurs privilèges.

Il fut réglé,

1.° Que le gouverneur envoyé par la république auroit l'inspection suprême sur le civil, le politique et le militaire;

2.° Que la justice ne s'administreroit plus que suivant les lois et le code vénitien;

3.° Que l'île fourniroit un certain nombre de troupes, suivant la décision du gouverneur et l'occurrence des cas;

4.° Que le conseil de la noblesse jouiroit du droit ancien de nommer les différens emplois, tant pour la police de l'île, que pour son approvisionnement, mais toujours sous l'autorité du représentant de la république;

5.° Que l'Eglise conserveroit la possession libre de ses biens, pourroit poursuivre en justice ses débiteurs, les faire même arrêter, mais devroit préalablement recourir à l'autorité du chef du gouvernement;

6.° Que les propriétaires des biens nobles et en roture ne seroient point troublés dans leur possession;

7.° Que la république ne pourroit, dans quelque cas et sous quelque prétexte que ce fût, aliéner, vendre, céder à une puissance étrangère l'île de Corfou, s'obligeant

au contraire de la défendre en tout et par-tout.

Tels étoient les principaux articles du décret du sénat : il fut lu et publié en pleine assemblée; on en remit une copie authentique aux ambassadeurs. Après six mois d'absence, satisfaits du succès de leur mission, ils se disposèrent à partir. Avant leur départ, ils cédèrent, au nom de leurs compatriotes, tous les droits du fisc, à la charge que la république feroit les réparations des remparts et autres fortifications de Corfou, et que les revenus que produiroient ces droits, seroient employés en fabriques, soit utiles, ou de pur ornement pour la ville.

Le sénat nomma pour gouverneur Marin Malipierre, avec le titre de baile et provéditeur-général : il partit avec les envoyés Corfiotes. Les insulaires les reçurent avec les démonstrations de joie que méritoient les qualités distinguées du nouveau commandant, et la sage conduite des députés. Leur entrée fut un vrai triomphe : le peuple en foule accompagnant la noblesse, les combloit de bénédictions, de louanges, d'autant plus flatteuses, qu'elles n'étoient pas l'expression étudiée de la basse adulation.

CHAPITRE LIV.

Sage conduite de Malipierre. Incursions de Thomas Comnène, despote de Ianina, sur l'île de Corfou. Tentative des Génois. Rigueur envers les Juifs. Envoi de deux conseillers auprès du provéditeur-général.

MALIPIERRE prit enfin possession de sa charge : sa douceur, sa prudence dans le gouvernement, firent de nouveau sentir aux insulaires tout le prix de leur changement d'état. Les difficultés qu'il rencontra d'abord, il les surmonta toutes par la souplesse de son caractère, par une saine politique, et non par ces coups d'autorité quelquefois si dangereux au commencement d'une nouvelle domination.

Plusieurs des principaux habitans de l'île, profitant de l'obscurité qui envéloppa toutes les opérations, et de la confusion générale qui délivra les insulaires du joug des Napolitains, s'étoient enrichis des dépouilles de leurs concitoyens, plus foibles ou plus timides. La loi du plus fort étoit alors la meilleure. Hélas ! de

toutes les loix ce fut celle qui se maintint le plus en vigueur chez la plupart des peuples et dans la plupart des sociétés : puisse la saine philosophie l'effacer à jamais du code qui doit régler la conduite des humains! Malipierre, instruit de ces violences, fit rentrer chacun dans les biens de ses pères. Dans une affaire si délicate, il se conduisit avec autant de justice que de promptitude : il méprisa les cris des mécontens. Inébranlable dans sa résolution, les clameurs de l'injustice furent de vains flots qui vinrent en mugissant se briser contre son tribunal. Un gouvernement si équitable attachoit de plus en plus les nouveaux sujets : ils en donnèrent une preuve éclatante, en établissant volontairement un droit de deux pour cent sur les marchandises d'importation et d'exportation. Ce droit fut affecté en partie aux dépenses de la réparation des fortifications, que la république avoit entreprise en partie à la solde de la garnison qu'elle entretenoit dans la forteresse. Un noble Vénitien avoit le commandement de cette citadelle : il faisoit sa résidence dans le fort où est arboré le pavillon; il ne pouvoit quitter ce poste qu'à l'arrivée de celui qui devoit le remplacer.

Comme tous les peuples de la chrétienté,

les Corfiotes étoient encore victimes de ces préjugés de religion, enfans de l'avidité et de l'ambition de ses ministres, adoptés par la crédule ignorance. Un des principaux insulaires bâtit alors une église sous l'invocation de la Vierge de l'annonciation ; il y joignit un monastère, et donna l'un et l'autre, avec un revenu assez considérable, à l'ordre de Saint-Augustin. Ce pieux Corfiote, craignant qu'après sa mort ses héritiers ne cherchassent à rentrer dans ces biens, inséra dans son testament cet article : « Je » laisse pour héritage, à quiconque de ma » famille osera attenter sur le revenu de » l'église et du couvent de l'Annonciation, » la malédiction de la sainte Vierge, et la » mienne. » Cette menace suffit pour faire respecter sa volonté : je doute fort qu'elle eût le même pouvoir aujourd'hui.

La paix avec ses voisins, la tranquillité interne dont jouissoit l'île de Corfou, étoient sans troubles, lorsque tout-à-coup Thomas Comnène, despote d'Ianina, brûlant du desir d'étendre ses états, commença à faire des incursions sur les possessions des insulaires en Epire, et porta par-tout le fer et le feu. Les Corfiotes sortirent au nombre de dix mille hommes, s'avancèrent contre l'ennemi, lui livrèrent la bataille, et l'obligèrent bientôt

à prendre honteusement la fuite. Ils recouvrèrent sans peine ce qu'ils avoient perdu ; et s'étant mis à la poursuite de Comnène, ils pénétrèrent dans ses états, assiégèrent et prirent Saiada, qu'ils pillèrent ; Parga fut ensuite attaquée, et emportée après plusieurs assauts ; Fanari se rendit par capitulation. Tous ces exploits les avoient affoiblis, et ils n'étoient pas en état de poursuivre plus avant leurs entreprises : ils prirent le parti de la retraite, après avoir rasé la plupart des places qu'ils avoient enlevées, et dont la garde leur devenoit difficile. Ils renforcèrent les garnisons des confins, et rentrèrent dans Corfou.

Ils se virent bientôt après attaqués par un ennemi dont les forces ne pouvoient que les alarmer. Vingt galères génoises, accompagnées d'un bon nombre d'autres bâtimens, sur lesquels étoient embarquées des troupes de débarquement destinées pour la Palestine, passant près de l'île, le commandant, plein de ressentiment qu'une si belle possession fût passée entre les mains des Vénitiens, fit une descente. Dix mille soldats répandus dans la campagne portèrent par-tout le ravage. S'étant réunis, ils assiégèrent le fort Saint-Ange, dans l'intérieur de l'île. Le commandant corfiote se défendit vigoureusement ; il

auroit cependant succombé, s'il n'eût reçu un prompt secours. Les paysans s'étoient attroupés, avoient pris les armes. Ils marchèrent droit aux Génois : ils en rencontrèrent d'abord un parti détaché, qu'ils taillèrent en pièces : tombant ensuite avec fureur sur ceux qui formoient le siége, ils en firent un grand carnage. Les Génois prirent précipitamment la fuite, se rembarquèrent, et firent voile pour Gênes. Affoiblis par leur perte, ils avoient renoncé à passer alors en Palestine. Quelque tems après, ayant mis en mer onze galères, elles furent rencontrées, et défaites par les Vénitiens sur les côtes de Morée.

Les Corfiotes jouissoient de nouveau de la paix : les juifs établis parmi eux, furent les seuls qui n'en partagèrent point les douceurs. Ils eurent à essuyer une violente persécution. Fantine Dandolo, leur ennemi juré, occupoit alors le siége de l'église de Corfou. Il obtint du sénat un décret aussi dur qu'humiliant contre eux. Tout juif fut obligé de porter sur la poitrine une large pièce de drap jaune taillée en rond, pour les distinguer des chrétiens. Cette marque flétrissante, qui n'eût dû l'être que pour celui qui avoit abusé de la religion du souverain, et plus encore pour le souverain qui s'étoit laissé surprendre, les exposoit aux affronts les plus amers. Ceux qui

étoient trouvés en contravention, étoient condamnés à une amende de deux cents ducats. Le même décret mettoit le comble à leurs maux, en les obligeant, dans l'espace d'un an, de vendre tous les biens qu'ils avoient acquis, et en les rendant incapables de jamais posséder aucuns biens-fonds dans l'île et dans toute l'étendue de son domaine.

Peu de tems après cette affaire, le sénat envoya deux conseillers qui devoient assister le provéditeur-général dans l'administration de la justice. Comme lui, ils étoient nobles Vénitiens, mais n'étoient en place qu'une année seulement.

CHAPITRE LV.

Nouvelle tentative des Génois sur l'île de Corfou. Réglemens relatifs à la sûreté et à la police de l'île.

La guerre allumée entre Gênes et le roi d'Arragon, les Vénitiens embrassèrent le parti de ce dernier. Ils étoient puissans et par terre et par mer : ils possédoient en Italie Bergame, Bresse, Vicence, Vérone, tout le Frioul, la

Dalmatie, et bonne partie de l'Albanie : dans le Levant, ils étoient maîtres de Candie, des îles de l'Archipel, et étendoient leur domination jusques dans la Syrie. Cette province étoit le vrai motif qui les avoit engagés à se déclarer contre les Génois. Ceux-ci, dès le commencement du printems, avoient ouvert la campagne avec une escadre de dix gros vaisseaux, de sept galères, et de plusieurs autres bâtimens de moindre force : ils portoient huit mille hommes de débarquement. Ils coururent la mer Egée, et portèrent la désolation sur toutes les côtes : passant ensuite dans l'Ionie, Corfou fut d'abord attaquée : les Génois y débarquèrent, et ravagèrent les campagnes. Les endroits fortifiés eussent cédé à leurs efforts, si les habitans de Corfou, soutenus de la garnison, n'eussent fait une sortie au moment où les Génois débandés n'observoient plus aucun ordre. Ils les chargèrent avec autant de promptitude que de vigueur. Le massacre fut grand; les insulaires firent beaucoup de prisonniers, et reprirent tout le butin dont les Génois s'étoient déjà emparés. Ambroise Spinola commandoit dans cette malheureuse expédition : il se retira en désordre sur ses vaisseaux, et précipita son départ. Il fut continuellement harcelé dans sa fuite par dix galères vénitiennes, que Silvestre Moro-

sini avoit conduites au secours de Corfou. Les Génois reparurent bientôt avec quatre vaisseaux, dont les croisières portoient le plus grand préjudice à la navigation marchande. Jacques Trevisan, commandant l'escadre de la république dans le golfe, les joignit sur les côtes de la Sicile, et les prit. Cette dernière victoire rétablit la sûreté de la navigation et le commerce des Corfiotes. En 1440, Eugène IV nomma saint Vénier à l'évêché de Corfou. Cette année fut aussi marquée par plusieurs nouveaux réglemens relatifs au gouvernement de l'île. Le premier regardoit l'extraction des blés. Il s'en faisoit des chargemens entre Panorme et Fanaro en Epire, dépendances de Corfou; tous passoient chez l'étranger. L'avidité du gain pouvoit insensiblement amener dans l'île le fléau de la disette. Pour y remédier, cette exportation des blés fut prohibée.

Les matelots et rameurs des galères vénitiennes et candiotes causoient les plus grands désordres. On se plaignoit de vols continuels : pour en arrêter le cours, il fut ordonné que les chambres d'armement de Venise et Candie retiendroient la solde des coupables, jusqu'à l'entière restitution de leurs vols : le provéditeur-général n'en avoit pas moins l'obligation de les châtier. Plusieurs commandans

de ces galères, s'étant refusé à livrer à la justice les coupables de leur bord, donnèrent lieu à une nouvelle ordonnance, qui contraignoit ces mêmes commandans à payer de leurs propres deniers le quart de tout le dommage.

Le sénat, persuadé que les meilleures garnisons des places étoient celles que composoient eux-mêmes les habitans, fit publier un décret, tendant à exciter de plus en plus dans l'insulaire le goût des armes. Les gouverneurs de Parga, Butrinto et Bastia, reçurent ordre de former un corps de soldats, tirés de l'île même, à la solde de la république. On évitoit ainsi de se servir des troupes mercenaires de l'Albanie, dont l'intérêt étoit le seul aiguillon.

On s'occupa ensuite des moyens de pourvoir aux besoins de cette partie du peuple victime de l'indigence. On accorda à la communauté un terrain assez étendu pour y construire des magasins où devoit être déposée une certaine quantité de blé. Les syndics en avoient l'administration : ils étoient obligés de donner des cautions pour la somme que jugeoit à propos le gouvernement. Les marchands qui achetoient les blés de Fanaro et de Panorme, ne purent les exporter à Venise, qu'en payant à Corfou quinze pour cent de la valeur de leurs char-

gemens : les transgresseurs étoient condamnés à deux cents ducats d'amende.

Tous ceux qui avoient des priviléges de la communauté, eurent ordre d'en présenter les titres au gouvernement, pour qu'ils fussent enregistrés et déposés dans un lieu fermé de cinq clefs, dont une entre les mains du provéditeur, et les autres entre celles des syndics : la peine de la contravention étoit cent ducats d'amende.

Toutes personnes âgées de soixante-cinq ans et au-dessus, ainsi que les jeunes gens au-dessous de vingt, et les nouveaux mariés, la première année de leur mariage, furent exemptés de tout service militaire.

Les syndics furent autorisés à punir les justiciers (peseurs publics) de leurs malversations.

Les provéditeurs et conseillers eurent ordre de veiller avec la plus scrupuleuse exactitude à maintenir les priviléges et prérogatives de la communauté, sous peine d'une amende de cinq cents ducats, et d'être privés de tout emploi pendant cinq ans.

Ces sages réglemens assurèrent aux Corfiotes la paix et la tranquillité dans l'île : elle ne fut de nouveau troublée au-dehors, que lorsque Mahomet, à la tête des Turcs, marcha contre Constantin Paléologue, empereur d'Orient.

CHAPITRE LVI.

Les Vénitiens entrent en guerre avec les Turcs. Parga, Butrinto, Strivalli et Rignassa, dépendances de Corfou, attaquées sans succès. Loredan, général Vénitien, bat l'escadre turque sur les côtes de l'Epire. La république conclut sa paix. Les reliques de sainte Théodora, épouse de l'empereur Théophile Iconoclaste, et celles de saint Spiridion, évêque de Tremante, en Chypre, portées de Constantinople à Corfou. Thomas Paléologue passe dans cette île avec sa famille.

Les princes du Nord, trop tardifs à porter des secours à l'empire d'Orient, ne furent plus à tems d'en prévenir la ruine totale, en empêchant la prise de la capitale.

Jacques Loredan, généralissime des forces réunies du pape, de la république de Venise, et d'Alphonse, roi de Naples, ne pensa plus qu'à s'opposer au torrent des barbares, qui, par terre et par mer, inondoient et ravageoient la Grèce. Mahomet avoit envoyé en Morée Turcan, un de ses

généraux, le plus distingué par sa valeur, contre Démétrius et Thomas Paléologue, frères de Constantin. Le bey Agias s'étoit avancé en même-tems avec quinze mille hommes sous Parga. Le bey Canizzi, à la tête de dix mille Turcs, avoit formé le siége de Butrinto : ces deux postes étoient défendus par les Corfiotes : ils soutinrent avec vigueur l'attaque. Corfou leur ayant envoyé un renfort de bonnes troupes, ils repoussèrent les divers assauts que firent donner les deux beys; les attaquèrent eux-mêmes dans leurs tranchées, les en chassèrent, et les contraignirent de faire une retraite qui, par sa confusion, étoit une vraie fuite. Lès châteaux de Strivalli et de Rignassa, également attaqués par les troupes de Mahomet, furent également sauvés par la valeur et les efforts constans des Corfiotes qui en avoient la garde. La conservation de ces postes fut dûe aux seuls insulaires, à qui la république ne put alors envoyer aucun secours.

Loredan ayant, de son côté, rencontré près de l'Epire quatre galères et treize autres bâtimens turcs, les combattit, et les obligea d'aller s'échouer sur les côtes. Les équipages qui avoient débarqué, furent impitoyablement massacrés par les paysans. Loredan sauva les bâtimens.

Cependant les Vénitiens, peu satisfaits des opérations aussi lentes que mal combinées de leurs alliés, se décidèrent à faire leur paix avec le sultan : le traité fut signé en 1456.

Cette année termina les dangers qui menaçoient les Corfiotes au-dehors, et fut marquée par un événement bien intéressant pour eux. Georges Calocheretti, de Constantinople, du nombre de ceux qui trouvèrent leur salut dans la fuite lors de la prise de cette capitale par Mahomet, possédoit les reliques de sainte Théodora, épouse de l'empereur Théophile Iconoclaste, et de saint Spiridion, évêque de Tremante, en Chypre. Calocheretti, fugitif, prit la route de terre : il avoit enveloppé ces reliques dans du foin, dont il avoit rempli deux sacs chargés sur un mulet. Il passa ainsi au milieu de plusieurs troupes ennemies, qui, en l'arrêtant, se laissèrent aisément persuader que ces sacs ne renfermoient que la provision de ses mulets. Arrivé enfin en Epire, il passa quelques jours à se reposer des fatigues d'un voyage long et pénible. Instruit des douceurs dont jouissoient les Corfiotes sous la domination des Vénitiens, il passa le canal, et fut chercher, dans l'île, un asile qui ne lui laissa aucune inquiétude. La vue de Corfou, et les mœurs de ses habitans, l'engagèrent à s'y fixer. Il

se

se maria, et eut trois fils, Marc, Luc et Philippe. A sa mort, ils partagèrent son héritage. A l'aîné échurent les reliques de sainte Théodora ; les deux autres eurent celles de saint Spiridion. Marc se démit, en faveur de la communauté, des reliques de sainte Théodora : elles furent aussi-tôt déposées dans une église sous l'invocation de saint Lazare. Ses frères l'imitèrent, en déposant dans la même église le corps de saint Spiridion ; mais, comme lui, ils ne se démirent point de la propriété : ils le transférèrent, quelque tems après, dans une autre église dédiée à saint Michel. Projetant ensuite d'aller s'établir dans un autre pays, ils voulurent transporter les reliques dont ils étoient en possession : les Corfiotes s'y opposèrent. Ce fut la matière d'un procès que le sénat de Venise jugea en faveur de Luc et de Philippe. Cette cause gagnée, ils changèrent de résolution. Philippe maria sa fille à Stamati Bulgari, noble de Corfou ; et, du consentement de Luc son frère, donna en dot le corps de saint Spiridion. Bulgari fit bâtir, près de l'église Saint-Lazaro, une autre église consacrée à saint Spiridion, où ses reliques furent de nouveau transférées. Ces deux églises ayant été dans la suite abattues, lorsqu'on agrandit les fortifications de la place, on bâtit, des

aumônes des insulaires , l'église qui existe aujourd'hui près de l'esplanade. La famille des Bulgari est demeurée dans la libre possession des reliques de saint Spiridion.

Ce saint naquit dans l'île de Chypre : sa première profession étoit de garder des moutons. Sous le règne de Constantin-le-Grand, ses vertus l'élevèrent à l'évêché de Tremante, en Chypre. Il assista au concile de Nicée, où il combattit les erreurs des Ariens. De retour à Tremante, il y mourut sous le règne de Constant, successeur de Constantin. Son corps fut d'abord enseveli dans son église ; de-là , transféré à Constantinople , et ensuite à Corfou. Saint Spiridion est célèbre par un grand nombre de miracles opérés pendant sa vie et après sa mort.

En 1462 , Thomas , fils d'Emmanuel Paléologue, passa à Corfou avec sa femme et ses fils , après la ruine de Constantinople : il y demeura peu de tems , se rendit à Rome , où le pape lui assigna une pension d'environ 70,000 livres.

CHAPITRE LVII.

Les Turcs et les Vénitiens de nouveau en guerre. La république ayant fait sa paix, ne s'oppose point au secours que ses sujets envoient aux Italiens contre les Ottomans.

LES Turcs ne tardèrent pas à recommencer les hostilités contre les Vénitiens; ils s'avancèrent en forces du côté de l'Epire. L'île de Corfou leva et arma à ses dépens deux mille hommes, qui, placés près de Butrinto, s'opposèrent au passage des ennemis. En 1463, la guerre fut ouvertement déclarée entre l'empire Ottoman et la république de Venise. Cette dernière ne pouvoit plus souffrir de voir ses eaux infestées, son commerce troublé par une foule de corsaires qui portoient par-tout la terreur. La prise de Corinthe mit le comble au ressentiment des Vénitiens. Corfou arma de nouveau. Mille soldats, à sa solde, se joignirent aux troupes vénitiennes envoyées à Corinthe et à Patras : ils se signalèrent dans toutes les rencontres, quoique le succès ne couronnât pas leurs ef-

forts. A l'attaque de Mételin, les Corfiotes envoyèrent une galère et quelques autres bâtimens moins forts, armés et équipés à leurs dépens. Sous la conduite de Molino, leur baile, ils firent une irruption en Epire, et s'emparèrent de plusieurs postes intéressans : ils ravagèrent le pays ennemi, et revinrent chez eux chargés de dépouilles.

En 1469, les Turcs firent un débarquement dans l'île de Négrepont; leur armée étoit nombreuse. Dans la flotte que la république envoya au secours de cette possession, les Corfiotes avoient deux gros vaisseaux et plusieurs autres inférieurs. La perte de Négrepont fut attribuée au peu d'activité de l'amiral vénitien Canal. Le sénat l'exila pour la vie, punissant en lui, ou le manque d'habileté et d'activité, ou peut-être l'adversité de la fortune. Moncenigo prit le commandement de l'armée navale, qu'il augmenta de vaisseaux de l'île de Corfou et de Candie. Il s'avança avec ces forces, et tenta, mais en vain, de chasser les Turcs de Négrepont.

Cependant les Corfiotes, fondés sur des services si constans, envoyèrent deux députés à Venise pour implorer du sénat la confirmation de leurs priviléges, et demander que le conseil de la noblesse eût la libre élection des commandans des vaisseaux ou galères

armés aux dépens des insulaires. Les députés revinrent avec un plein succès.

Jusqu'en 1448 que dura la guerre contre les Turcs, les Corfiotes ne cessèrent de donner des preuves signalées de leur zèle et de leur courage.

En 1480, les Turcs tentèrent une entreprise contre l'Italie ; ils s'emparèrent sans peine d'Otrante ; ils menaçoient toute la Pouille. La république, par son dernier traité de paix avec la Porte, étoit obligée de demeurer neutre ; cependant elle fermoit les yeux sur la conduite de ceux de ses sujets qui, poussés par le fanatisme de la religion et la haine des infidèles, furent d'eux-mêmes porter des secours à l'Italie. C'est ainsi qu'un nombre considérable de petits bâtimens armés par les Corfiotes volèrent au secours de Monopoli, assiégée par les Turcs.

Alphonse, duc de Calabre, parvint enfin à forcer les Ottomans à se retirer, et termina cette guerre.

CHAPITRE LVIII.

Différend des Vénitiens avec Hercule, duc de Ferrare. Ces républicains ont à soutenir une nouvelle guerre contre les Turcs. Suite des troubles de l'Italie. Services des Corfiotes.

La paix dont jouissoit la république fut interrompue par Hercule, duc de Ferrare, qui avoit quelque différend important avec les Vénitiens. Ferdinand, roi de Naples, beau-père du duc, appuya fortement ses prétentions. La guerre ouverte, les Vénitiens furent victorieux en plusieurs rencontres; ils s'emparèrent de la Pouille. Dans toutes les occasions, les troupes corfiotes se distinguèrent par leur valeur, et scellèrent de leur sang les victoires de leur souverain. En 1484 se conclut la paix.

Louis, duc de Sforse, méditoit depuis longtems une révolution dans le Milanois, dont il avoit le gouvernement, et dont il espéroit de se rendre maître. Trop foible par lui-même pour mettre ses projets à exécution, il engagea Charles VIII, roi de France, à profiter

des troubles présens pour faire la conquête du royaume de Naples. Charles, de la maison d'Anjou, avoit des droits sur cette couronne; ses prédécesseurs l'avoient disputée, recouvrée et perdue successivement. L'ambition décida Charles à une guerre où il se flattoit que la victoire n'abandonneroit jamais ses drapeaux. Ses progrès furent aussi rapides que glorieux, mais excitèrent bientôt contre lui une ligue formidable. L'empereur Maximilien, Ferdinand, roi d'Espagne, les Vénitiens, Louis, duc de Sforce, le premier moteur de cette guerre, craignirent les suites des victoires des Français. Ils prirent les armes : les Corfiotes envoyèrent bon nombre de soldats dans les troupes de la république.

Charles ayant laissé en mourant la couronne à Louis d'Orléans, les affaires changèrent de face. Louis, visant uniquement à se rendre maître du Milanois, se ligua avec Ferdinand, roi d'Espagne, le pape et les Vénitiens. Le duc de Milan ayant tout à craindre, implora le secours de Bajazet, empereur des Turcs, et lui proposa la conquête de l'Italie comme une entreprise aussi glorieuse que facile. Il l'assuroit de plus qu'il entretenoit des intelligences dans Naples avec Frédéric d'Arragon. Le sultan entrant dans ses vues, le premier effort de la guerre tomba sur les

Vénitiens. Une nombreuse armée vint inonder la Morée, et la république n'étoit que trop fondée à craindre que Bajazet ne tournât ses armes contre Corfou, qui, par sa situation, pouvoit décider du sort de cette guerre. La garnison de cette place fut renforcée. Antoine Grimani, commandant des forces navales de la république, fit voile pour aller secourir la Morée. Sa flotte étoit composée de quarante-six galères et de dix-sept vaisseaux, suivis de nombre d'autres bâtimens de moindre force. Quatre galères furent armées par les insulaires, et mille hommes à leur solde s'y embarquèrent. Ils équipèrent aussi soixante brigantins : la république ne fournit que l'artillerie et les munitions de bouche. L'armée navale des Turcs, après avoir échappé à la flotte vénitienne, qui l'avoit tenue comme bloquée dans le port des Sapiences, près de la Morée, fit un débarquement vers Lépante, dont elle s'empara. Elle vint ensuite former le siége de Modon; mais elle y trouva une vigoureuse résistance. Cette place succomba par le plus grand hasard. Le général vénitien voulant donner du secours aux assiégés, détacha trois galères, dont deux de Corfou, avec ordre de tâcher de pénétrer dans le port. Elles passèrent heureusement à travers les ennemis. A la vue de ce secours, les Mo-

donois, transportés de joie, quittent leurs postes pour aller recevoir le renfort. Le général turc qui commandoit les troupes de terre, saisit le moment où les remparts étoient entièrement dégarnis, et fit appliquer les échelles. Il s'empara sans peine d'une place que la garnison avoit eu l'imprudence de laisser à sa discrétion. Ceux de Modon, reconnoissant leur erreur, soutenus des troupes débarquées des galères, revinrent, sans perte de tems, à la charge. Ils firent en vain des prodiges de valeur pour chasser l'ennemi et rentrer dans Modon. La plupart furent taillés en pièces; le commandant d'une des galères corfiotes fut fait prisonnier de guerre : toutes trois restèrent au pouvoir de l'ennemi. Corron, Navarrin, furent également emportées. Tout plioit sous les efforts des infidèles, et ils auroient bientôt soumis toute la Morée. Bajazet étoit venu en personne former le siége de Naples, de Romanie. Pesaro, général vénitien, s'avança au secours de cette place avec dix-huit galères, vingt-cinq galiotes et vingt vaisseaux, dont trois corfiotes. Bajazet, à la vue des forces vénitiennes, leva le siége, et fit incontinent voile pour Constantinople. Pesaro le suivit, et ne retourna sur ses pas, que lorsqu'il eut perdu toute espérance de pouvoir l'attaquer. Il saccagea l'île d'Egine;

il rencontra ensuite le général Fernando, qui commandoit une escadre envoyée par le roi d'Espagne au secours des Vénitiens. Leurs forces réunies, ils tombèrent sur l'île de Céphalonie, dont ils s'emparèrent. Sainte-Maure eut le même sort. Cette guerre fut enfin terminée par le traité de paix conclu entre Bajazet et les Vénitiens en 1503.

CHAPITRE LIX.

Décisions du Sénat concernant la police et le gouvernement de l'île de Corfou.

La paix conclue, le sénat donna quelqu'attention aux abus qui s'étoient introduits dans le gouvernement de l'île de Corfou.

Il fut déterminé que le gouverneur de Parga seroit élu annuellement par le conseil de la noblesse corfiote, en présence des représentans de la république : que cet officier ne pourroit absolument prendre intérêt dans aucune spéculation de commerce : que tous les trois ans, des censeurs seroient envoyés de Venise à Corfou, pour y écouter les plaintes des habitans, et obvier aux abus de l'autorité : que les fortifications de Butrinto

seroient réparées : que le gouverneur, nommé par la noblesse de Corfou, auroit des appointemens du sénat : que vingt-cinq hommes seroient détachés de la garnison de Corfou pour la garde de ce poste; enfin que tout noble à qui le conseil jugeroit à propos de confier ce commandement, et qui le refuseroit, seroit condamné à passer trois années consécutives sans pouvoir briguer aucune charge.

La loi obligeoit ceux qui possédoient des fiefs dans l'île, d'entretenir à leurs dépens un certain nombre de chevaux, qui devoient servir à la défense interne de l'île. Ce petit corps de cavalerie de réserve s'étoit insensiblement perdu, et en voici la raison. La loi n'excluoit point les femmes de la possession des fiefs. Peu-à-peu la noblesse corfiote forma des alliances avec les patrices vénitiens. La plupart des fiefs donnés en dot dans ces mariages, passèrent ainsi au pouvoir des nobles de Venise. En acquérant les fiefs, ils avoient à remplir les obligations qui y étoient attachées : mais ayant leur résidence éloignée de l'île, ils n'avoient pas, à beaucoup près, les mêmes motifs de zèle, ne partageant pas les mêmes risques que les habitans : d'ailleurs, comme patrices vénitiens, ils n'avoient aucun égard pour les magistrats corfiotes chargés de veiller à l'observation des loix. Ils

étoient toujours retenus par un certain respect humain. Ces feudataires éloignés confioient l'administration de leurs biens à un insulaire, qui ne se pressoit de remplir les charges qu'autant que ce devoir pouvoit s'accorder avec ses intérêts personnels. Si cet agent entretenoit le nombre de chevaux fixé par la loi, il se dédommageoit par un autre abus. Ces chevaux une fois bien formés, étoient aussi-tôt vendus avec avantage, et remplacés par des chevaux jeunes encore, hors d'état de servir sur le champ, achetés à bas prix. Pour remédier à ces désordres, on ordonna une revue de cette cavalerie : chaque feudataire, habitant ou non, fut contraint de présenter en bon état les chevaux à sa charge. On établit une peine pécuniaire contre ceux qui, à l'avenir, enfreindroient la loi.

On fit aussi quelques réglemens relatifs au clergé grec. On obligea d'abord les propriétaires des églises, qu'on avoit dû nécessairement abattre lorsqu'on avoit augmenté les fortifications de la place, de les rebâtir dans des endroits où elles réunissent, pour la ville, le double avantage de la commodité et de l'embellissement. Les bénéfices ne durent plus être donnés qu'à des ecclésiastiques nés dans le pays.

On établit une amende de deux cents du-

cats contre ceux qui auroient surpris quelque grace contraire aux priviléges : ils perdoient de plus cette même grace. Quel étoit le plus condamnable, de celui qui s'efforçoit d'améliorer sa fortune aux dépens du bien public, ou du ministre qui lui en fournissoit les moyens? L'un péchoit par un vil intérêt, l'autre peut-être par le même sentiment, ou au moins par une ignorance digne de répréhension, ou par une négligence plus coupable encore.

En 1528, les Corfiotes envoyèrent à Venise des députés pour solliciter :

1.° Que les syndics eussent la liberté de convoquer l'assemblée de la noblesse, sans pouvoir en être en aucun cas empêchés par le gouvernement :

2.° Que les insulaires ne fussent plus contraints d'étouffer les plaintes qu'exciteroit l'inconduite de représentans de la république : qu'ils pussent sans crainte venir demander justice au sénat :

3.° Que le sénat seul pût décider sur les conclusions prises dans les assemblées de la noblesse, et que le gouvernement de Corfou n'eût que l'autorité d'en suspendre l'exécution, jusqu'à la décision de Venise :

4.° Que les juifs fussent obligés de rentrer dans un quartier de la ville séparé pour leurs

logemens; que la loi qui leur défendoit d'acquérir des biens-fonds fût renouvelée.

Le sénat accorda toutes les demandes des Corfiotes, et leurs députés revinrent avec des ordres précis sur chaque point, aux chefs du gouvernement.

CHAPITRE LX.

Nouvelle guerre des Vénitiens avec les Turcs. Siége de Corfou.

JUSQU'EN 1537, l'histoire de Corfou ne fournit aucune époque intéressante. La guerre allumée entre l'empereur Charles-Quint et le sultan Soliman, fut l'origine des nouveaux malheurs qui accablèrent l'île de Corfou. Les progrès des armes des Turcs alarmoient avec raison la république : elle étoit bien résolue de garder la plus exacte neutralité; mais le peu d'assurance sur la fidélité de Soliman à garder les traités, l'obligeoit de se tenir constamment en état de s'opposer à ses entreprises. Les troupes ottomanes avancées jusques dans l'Epire, leur voisinage donnoit de l'inquiétude au gouvernement de Corfou. Les Epirotes, peuple accoutumé à la révolte, for-

tifié par ses montagnes, ne reconnoissoient plus l'autorité de Soliman, dont ils arrêtèrent quelque tems les efforts. Ce prince courut même le plus grand danger pour sa propre vie. Les révoltés avoient résolu de tomber à l'imprévu sur son camp, de passer tout au fil de l'épée, et d'en piller les richesses. Cette tentative devoit être préparée par une autre plus difficile encore. Un de leurs chefs devoit s'introduire seul dans le camp, et à la faveur des ténèbres de la nuit, pénétrer jusqu'à la tente du Sultan, s'y glisser, et le poignarder. Le trouble, la confusion, suites naturelles de cette mort, auroient servi de signal aux rebelles, cachés à peu de distance. Au moment où le traître s'étoit introduit dans le camp, il fut arrêté. On l'appliqua à la torture, et la douleur lui arracha l'aveu du dessein de ses compatriotes.

Des événemens qui sembloient ne devoir être attribués qu'au hasard, et auxquels la république ne paroissoit avoir aucune part, lui attirèrent une guerre cruelle qu'elle s'efforçoit d'éviter avec le plus grand soin. Une galère vénitienne rencontra un bâtiment turc chargé de vivres pour l'armée ottomane, qui faisoit alors le siége de Naples. Ce navire ayant négligé ou refusé d'amener ses voiles en signe de déférence, et le ca-

pitaine de se rendre à l'obédience, la galère lui tira un coup de canon à boulet de gros calibre, et le coula à fond. La nouvelle portée à Soliman l'irrita; mais il se voyoit contraint de dissimuler. Les forces navales de la république occupant le canal de Corfou, pouvoient aisément le réduire aux dernières extrémités, interceptant les secours qu'il recevoit par mer de Constantinople, tandis qu'il étoit encore retenu dans l'Epire : il témoigna cependant son ressentiment à l'ambassadeur de la république. Janus bey eut ordre de partir avec deux galères et un brigantin, pour aller trouver Pésaro, commandant de la flotte vénitienne, lui porter des plaintes, et le prier de donner des ordres qui prévinssent de semblables événemens. Janus, non loin de Corfou, découvre quatre galères vénitiennes, et les voit s'avancer sur lui. Leur dessein étoit de le reconnoître. L'officier turc, effrayé de cette manœuvre, se hâte de prendre la fuite, et va s'échouer sur les côtes des Epirotes. Ceux-ci le firent prisonnier avec une partie de ses équipages, passèrent au fil de l'épée ceux qui firent résistance, et pillèrent les galères. Pésaro sentit les conséquences fâcheuses que pouvoit avoir cette rencontre : il dépêcha aussi-tôt deux galères comman-

dées

dées par François Zen, chargé de tâcher, à force d'argent, de tirer Janus et les autres prisonniers des mains des Epirotes. Les ayant délivrés, il les envoya sur-le-champ au sultan, pour lui prouver que les Vénitiens n'avoient eu aucune part volontaire au malheur de ce bey. Le sultan parut se payer des raisons qu'on lui donna : cependant, ayant fait appeler Canal, ambassadeur de la république, il exigea qu'il envoyât à Corfou une personne de confiance, pour faire les recherches les plus exactes sur la manière dont le fait s'étoit passé. Alexandre Orsino, chargé de cette commission, partit aussi-tôt, et s'occupa, sans perte de tems, des ordres qu'il avoit. Sur ces entrefaites, André Doria, commandant les forces navales de Charles-Quint, croisoit près du cap Blanc, promontoire de l'île de Corfou. Il s'empara dans ces parages d'un convoi envoyé d'Alexandrie à l'armée turque, qui étoit en Italie. Peu de tems après, il attaqua douze galères, qu'il battit, et en prit plusieurs. S'étant ensuite avancé vers les côtes de l'Epire, il y trouva encore les deux galères et le brigantin de Janus bey; il les brûla. Tous ces faits auxquels les Vénitiens ne paroissoient avoir aucune part, ne pouvoient cependant qu'aigrir contre eux le sultan. Tout s'étoit

passé dans leurs eaux, sur leurs côtes, à la vue de leurs forces navales; il ne s'étoit fait de leur part aucun mouvement pour s'y opposer. Cette négligence annonçoit, sinon une intelligence décidée, au moins beaucoup de partialité et de condescendance. Les soupçons de Soliman furent bientôt confirmés par une lettre interceptée, où Doria entroit dans bien des détails avec Pésaro sur les circonstances actuelles, et lui témoignoit que le moment étoit arrivé de se déclarer, et de réunir leurs forces. Cette lettre étoit, dit-on, l'ouvrage de l'artifice. Doria ne voyoit pas sans peine la république garder une neutralité qui pouvoit gêner ses opérations : le succès en étoit au contraire assuré, si les Vénitiens se trouvoient nécessités de se joindre à lui : d'ailleurs, il attiroit sur eux tout l'effort de la guerre. Ce stratagême de Doria, joint à sa conduite antérieure, pouvoit décider Soliman à rompre une paix qui ne lui étoit que trop suspecte. Quelle que soit la vérité, cette lettre, supposée ou non, fit sur l'esprit de ce prince l'effet qu'on devoit en attendre : il se porta aux derniers excès, et ne ménagea plus rien avec les Vénitiens; il n'attendit pas même le retour d'Orsino, dont les informations prises à Corfou auroient peut-être découvert la vérité.

Soliman donna ses ordres pour la réunion de ses troupes et de sa flotte à Valone, en Albanie. Chereden Barberousse partit avec une escadre, et s'avança sous les murs de Corfou. Son intention étoit de ne commettre aucune hostilité, mais uniquement d'examiner l'état de la place : son prétexte étoit de chercher Doria pour le combattre. De retour à Valone, il assista au conseil de guerre que tint Soliman, pour décider où il porteroit ses premiers coups. Les avis furent partagés ; les uns représentoient que, loin de rien entreprendre contre les Vénitiens, il étoit de la prudence de dissimuler, de se maintenir en paix ; que ce seroit s'attirer sur les bras une nouvelle guerre, dont le succès ne pouvoit être heureux. Janus bey, conservant la mémoire de son aventure, où toute la faute et toute la honte étoient de son côté, soutenu de Barberousse, homme violent et ambitieux, combattit avec chaleur cette opinion : il l'emporta, et il fut résolu que l'on ouvriroit la campagne par le siége de Corfou. Pésaro, instruit à tems du danger qui menaçoit cette place, fit ses dispositions pour la mettre en état de soutenir les efforts de Soliman. On désarma d'abord cinq grosses galères, dont l'artillerie fut ajoutée à celle des remparts, et les équipages unis à la gar-

nison. Deux mille Corfiotes furent enrégimentés sous les ordres d'officiers tirés du corps de la noblesse : ils furent sur-le-champ distribués dans les différens postes. On démolit la majeure partie des habitations qui avoisinoient la place, pour ôter aux ennemis cette ressource dans un débarquement. Pendant ces préparatifs, Doria se tenoit sur les côtes de l'île avec sa flotte : il envoya offrir du secours à Pésaro; celui-ci reçut cette proposition avec empressement, dans une circonstance si critique. Ils résolurent de réunir leurs forces contre l'ennemi commun, et de donner bataille, si les apparences de la victoire étoient pour eux. On choisit le port de Céphalonie pour y faire la réunion des forces navales : Doria partit aussi-tôt pour s'y rendre. Pésaro s'étoit arrêté à Corfou pour donner la dernière main aux dispositions pour la défense de la place. Sa flotte se tenoit dans le port Gomenisse, plus à portée de veiller les mouvemens de l'ennemi. Le galion de Saint-Marc fut détaché; et s'étant joint aux galères de la Dalmatie, arriva heureusement à Céphalonie. Pésaro partit bientôt après avec la flotte vénitienne; cependant Barberousse étoit entré dans le canal de Corfou : après s'être tenu quelque-tems dans ces parages, il parut tout-à-coup

à la vue de la place, s'approcha, et effectua sans résistance un débarquement. Il porta par-tout la désolation, ravagea la campagne, mit tout à feu et à sang dans le voisinage de Corfou, et établit son camp vers le village Potamo, à une petite lieue de la ville. Le fort Saint-Ange, défendu par une garnison corfiote sous le commandement d'un noble, résista à quelques attaques, et servit d'asile à un bon nombre d'habitans de la campagne. Barberousse résolut enfin de former le siége : il s'empara d'abord de trois éminences qui dominoient la ville, et y plaça des batteries, dont le feu faisoit le plus grand effet. Les assiégés firent plusieurs sorties, dans lesquelles ils eurent de l'avantage; mais les commandans craignant qu'elles n'affoiblissent insensiblement la garnison, retinrent leur ardeur. Pésaro n'avoit pas eu le tems de pourvoir aux vivres nécessaires pour un siége qui pouvoit traîner en longueur. Les commandans ne pouvant espérer aucun secours, et craignant que la famine ne les obligeât à se rendre, prirent le parti violent de faire sortir de la place les bouches inutiles. Les vieillards, les femmes et les enfans furent contraints d'évacuer, et d'aller errans dans la campagne, à la merci de l'ennemi, et victimes de la faim. Barberousse, à ce spec-

tacle, vit ses espérances ranimées, et redoubla ses efforts. Soliman étoit venu asseoir son camp sur le rivage de l'Epire qui fait face à Corfou : il étoit ainsi comme le témoin des opérations de son amiral, et à portée de rafraîchir continuellement ses troupes. Celui-ci plaça une batterie de gros canons sur l'écueil de Vido ; mais elle n'eut pas un grand effet. Soliman lui envoya un renfort de vingt-cinq mille hommes.

Cependant une fregate vénitienne réussit à s'introduire dans le port. On fut empressé d'aller apprendre les nouvelles. L'officier qui la commandoit, ne put en donner aucune de la flotte de Pésaro, et fit le rapport, qu'il avoit été vivement poursuivi par quatre galères turques. Simon-Léon, et Louis d'Ariva, qui défendoient Corfou, étoient dans la plus grande inquiétude. Les espérances que leur avoit d'abord données l'arrivée de la frégate, avoient été détruites par les alarmes que leur causoit le manque de nouvelles des opérations de Pésaro. La faim faisoit journellement des progrès, et rien n'annonçoit un prochain secours. Pésaro, de son côté, n'étoit pas peu embarrassé. Il n'ignoroit pas les extrémités auxquelles étoit réduite Corfou : il ne pouvoit se flatter d'y faire passer un secours au milieu de la flotte ennemie, qui fermoit les passages par

mer. Il craignoit d'hasarder une bataille, qui n'eût pu être décisive; si la victoire se rangeoit de son côté, il soulageoit la place, mais ne la délivroit pas entièrement. Soliman avoit une armée de terre très-nombreuse. Pésaro avoit de plus à couvrir les autres possessions de la république. La Dalmatie, la Morée, Candie, Chypre auroient été évidemment exposées dans tous les cas. La mauvaise saison avançoit; le général vénitien étoit fondé à espérer que les ennemis ne tiendroient pas la campagne, et se rebuteroient d'une entreprise longue et pénible. Il se flattoit aussi que la garnison avoit encore assez de vivres pour se soutenir quelque tems. Ses espérances furent justifiées. La famine commença à se faire sentir dans le camp des Turcs, malgré les secours journaliers qu'ils recevoient de Soliman. Les mauvais tems occasionnèrent une épidémie, dont les ravages amenèrent bientôt le découragement. Barberousse et Ayas pacha renouvelèrent les assauts les plus vifs, et furent constamment repoussés avec perte. On en vint aux murmures dans le camp : le soldat désespéré, ayant à combattre à-la-fois la faim, la maladie, la saison et l'ennemi, demandoit à grands cris à se retirer. Ayas pacha fut rendre compte à Soliman des détails du siége, et du peu d'espérance de

réussir. Il représenta au sultan, qu'il s'exposoit visiblement, si, en s'opiniâtrant à continuer le siége d'une place si vigoureusement défendue, il réduisoit la flotte vénitienne à tenter une bataille, dont les suites ne pouvoient que lui être funestes. Soliman, furieux d'échouer dans une entreprise si importante, obligé d'abandonner une place dont la prise étoit décisive pour le succès de la guerre, ne pouvoit néanmoins se refuser à des raisons si pressantes. Ce prince fit appeler l'ambassadeur de la république qu'il détenoit prisonnier, et l'engagea d'écrire au sénat, qu'il étoit disposé à un accommodement, qu'il demandoit satisfaction des faits antérieurs, et le remboursement des frais de la guerre; qu'à ces conditions, il retireroit ses troupes. L'ambassadeur se hâta d'écrire par mer et par terre : Soliman ne pouvant attendre les réponses, avoit déjà donné ses ordres pour faire retirer ses troupes. Barberousse, avant d'évacuer l'île, renouvela les ravages : rien ne fut épargné; il livra aux flammes quelques habitations qui lui avoient servi de logement, ainsi qu'à ses officiers. Il tenta en vain, avant son départ, d'emporter d'assaut le fort Saint-Ange. Enfin, après avoir détruit totalement les ouvrages qu'il avoit formés pour le siége, il se rembarqua avec un grand nombre de prisonniers, et rejoignit Soliman.

Barberousse retiré, la campagne n'offrit plus que le spectacle affreux des ravages, des flammes, du fer et de la famine. Tout présentoit l'image horrible des cruautés les plus atroces. La majeure partie des vieillards, des femmes et des enfans, étoient péri misérablement victimes de la faim et de la barbarie des ennemis. Leurs corps jonchés çà et là, étoient confondus avec ceux des Turcs tués dans les sorties ou dans les assauts. Le peu échappé à la famine et à la fureur des barbares, sembloit autant de spectres : les paysans qui avoient cherché un asile dans l'intérieur des montagnes, ne quittoient qu'en tremblant leurs retraites : leurs yeux hagards ne se portoient que sur des monceaux de cadavres, sur les ruines fumantes encore de leurs habitations, sur leurs campagnes ravagées, arrosées du sang de leurs compatriotes, mêlé à celui des infidèles. Le sort des citadins n'étoit pas moins à plaindre ; exténués d'efforts extraordinaires, ils partageoient tous les malheurs qui avoient accablé leur patrie. La majeure partie de la noblesse s'étoit sacrifiée, etétoit périe les armes à la main. On commença par la remplacer, en faisant un nouveau choix dans les familles du second ordre les plus aisées, et qui s'étoient le plus distinguées. L'élection se fit dans le palais du géné-

ral : la salle où se tenoient les assemblées avoit été ruinée par le canon des ennemis. On procéda en même tems à la nomination des diverses charges relatives à la police interne de l'île : on travailla, sans perte de tems, à la réparation des dommages causés par l'ennemi.

CHAPITRE LXI.

Continuation des hostilités. La république fait sa paix. Dragut pirate obligé de se retirer.

SOLIMAN avoit fait voile pour Constantinople; mais on avoit toujours à craindre quelque nouvelle tentative de sa part. Le sénat envoya à Corfou un renfort de mille hommes d'infanterie sous les ordres de Valère Orsino.

Corfou fut le rendez-vous où se réunirent les forces navales de la république et de ses alliés. Le patriarche d'Aquilée commandoit les galères envoyées par le pape; Vincent Capello, celles de la république. On n'attendoit plus que l'escadre de Doria. Elle ne tarda pas à paroître.

Les craintes de quelque nouvelle entreprise de la part des Turcs, n'étoient que trop fondées. Soliman, de retour à Constantinople, quoique livré aux plaisirs de son sérail, n'avoit point renoncé à ses vues. Barberousse avoit fait une tentative sur l'île de Candie, et s'étoit retiré sans succès. Son dessein étoit peut-être d'affoiblir l'ennemi par une diversion de ce côté, tandis qu'il passeroit avec la majeure partie de ses forces dans les parages que le secours envoyé aux Candiotes auroit laissés à découvert. Il s'étoit en effet avancé dans le golfe de Prevesa, où il étoit en observation des mouvemens des Vénitiens et de leurs alliés. Les forces combinées, entièrement réunies à Corfou, il fut décidé qu'on préviendroit Barberousse en l'attaquant. L'île fournit mille hommes à sa solde, et l'on mit à la voile. On atteignit bientôt le général ottoman. La bataille fut aussi-tôt engagée. Barberousse, effrayé par le nombre, l'habileté et la valeur des ennemis, se disposoit à prendre la fuite, lorsque tout-à-coup Doria, s'éloignant du champ de bataille, ranima le courage des infidèles, qui durent à cette manœuvre le bonheur d'échapper à une défaite entière. La conduite de Doria, dans cette occasion et dans plusieurs autres, fit naître des soupçons aux Vénitiens. Fondés à appréhender que

l'empereur n'eût d'autre dessein que d'attirer sur eux seuls tout le poids d'une guerre longue et pénible, ils se hâtèrent de conclure une trêve avec Soliman. Elle fut suivie, en 1539, de la paix ratifiée par la cession de la Morée.

Il resta cependant encore un ennemi à détruire. Dragut étoit parvenu à former une flotille d'une trentaine de bâtimens corsaires, qui ne respectoient aucun pavillon. Ils interceptoient le commerce et la navigation. Ces pirates avoient établi leurs croisières dans le golfe de Lépante, et sur les parages de l'Epire : le port de l'île de Paxo étoit leur retraite. Le plus grand dommage portoit nécessairement sur les Vénitiens. Pasqualigo, provéditeur à Corfou, sortit avec une partie des forces navales, pour purger la mer de ces brigands. Dragut le prévint par une retraite précipitée, et fut infester d'autres côtes.

CHAPITRE LXII.

Décision du Pape en faveur du Clergé grec de Corfou. État déplorable des Corfiotes. Leurs plaintes au Sénat contre les Généraux qui avoient commandé pendant le siége. Réparations des fortifications. Précautions pour prévenir toute tentative de la part du Turc.

Revenons aux événemens plus particuliers à l'état politique de l'île de Corfou. Maffei Venier, noble Vénitien, occupoit le siége épiscopal. Ce prélat avoit élevé des prétentions sur le clergé grec, qu'il vouloit soumettre à son autorité. Les esprits échauffés de part et d'autre, Louis Bature, chef de l'église grecque, prit le parti d'aller à Rome implorer la justice et l'autorité de Paul III, souverain pontife. Il s'appuya de la bulle de Léon X, qui établissoit les droits de son clergé, et que Venier combattoit. Paul III termina le différend en faveur des Grecs, et adressa au prélat de Corfou un bref qui lui enjoignoit le plus expressément de se désister de ses prétentions, et de ne plus troubler l'église grecque dans ses fonctions et cérémonies.

Les insulaires commençant à peine à goûter les douceurs de la paix, conservoient le souvenir affreux des maux qu'ils avoient soufferts pendant le siége de Corfou par Barberousse. Ils n'avoient point encore eu le tems de se remettre des ravages des Turcs. La campagne offroit toujours le spectacle affligeant de la dévastation; le paysan l'arrosoit de ses larmes, et gémissoit encore dans l'indigence. Les citadins n'avoient pas de moindres motifs de deuil; la plupart pleuroient la perte de leurs parens, ouvrage de la cruauté avec laquelle on fit sortir de la place les vieillards, les femmes et les enfans. L'un redemandoit un père, l'autre une épouse chérie, celui-ci les gages de l'amour le plus tendre aux généraux auteurs de cette barbare résolution. Simon Léon, qui avoit alors le commandement, étoit devenu l'objet de la haine et des plaintes générales. La noblesse décida d'implorer la justice du souverain. On élut trois députés parmi ceux qui se distinguoient le plus par leur zèle pour la patrie. Arrivés à Venise, ils se présentèrent au sénat avec cette noble confiance que devoient leur inspirer leurs services si constans. L'énumération de ces services fut le premier point du discours qu'ils prononcèrent; ils entrèrent ensuite dans le détail de tous les maux, des pertes qu'ils

avoient essuyés ; ils développèrent leur véritable origine, et prouvèrent que les Turcs avoient été moins barbares envers eux, que ceux même qui devoient les défendre et les protéger. Ils firent voir que l'avidité des richesses avoit été le seul mobile des résolutions, des actions des chefs du gouvernement. Ils firent le tableau touchant d'un peuple obligé d'abandonner ses foyers, d'aller errant à la merci d'un ennemi furieux, poursuivi par la faim, fléau plus terrible encore. Ils peignirent ces infortunés réclamant non plus les droits du sang, mais ceux de l'humanité seule, offrant tout ce qu'ils possédoient pour obtenir la grace de partager les travaux des assiégés, et mourir sur les murs de leur patrie : ils firent voir une partie de ces infortunés rentrant et payant au poids de l'or un acte de justice; l'autre, privée des ressources de la fortune, succombant à la famine, ou massacrée par l'ennemi sous les yeux de leurs compatriotes, de leurs parens. Ils prouvèrent que la place ne manquoit pas de vivres, mais que la disette avoit été causée par ceux qui en avoient l'administration. Ils finissoient par supplier le sénat de daigner mettre des sujets fidèles à l'abri de semblables maux. Ils demandèrent aussi de nouvelles expéditions des décrets du sénat, qui assuroient leurs privi-

léges. Les archives avoient été la proie des flammes pendant le dernier siége. Les plaintes, les prières de ces députés furent accueillies avec bonté. Le sénat, sans punir les auteurs des malheurs des Corfiotes, se contenta de donner des ordres qui devoient arrêter les abus dans l'administration. On fit travailler incontinent aux réparations. Les fortifications furent augmentées d'un bastion dans la forteresse vieille, dont le canon protégeoit le mandrache (port des galères).

La paix conclue avec Soliman n'avoit pas tellement tranquillisé la république, qu'elle ne prît des précautions pour n'être pas surprise. La guerre continuoit avec chaleur entre les deux empires. Soliman avoit des forces considérables sur pied; il augmentoit toujours le nombre de ses vaisseaux. La situation importante de Corfou pouvoit le porter à quelque nouvelle tentative au moment qu'on s'y attendroit le moins. Tout fut donc en activité dans la place, et les forces navales de la république couvrirent continuellement ces parages. La flotte ottomane parut effectivement à la vue de Corfou; mais loin de rien entreprendre, tout se passa le plus amiablement. Elle fut fondre sur Malthe.

CHAPITRE LXIII.

Députation des Corfiotes à Venise. Secours qu'ils obtiennent. Contarini, poursuivant des pirates couverts du pavillon turc, canonne Durazzo. Ce général sacrifié au ressentiment de Soliman.

La mer, libre par l'éloignement des Ottomans, les insulaires envoyèrent une nouvelle députation à Venise, pour représenter au sénat les besoins de l'île ; ils obtinrent une avance de 4,000 ducats, qui furent employés à l'achat de bœufs pour le labourage. La république fournit aussi les grains nécessaires pour les semailles de la première année : tel étoit le triste état où les avoit réduits une guerre que Venise s'efforça en vain d'éviter. Les insulaires s'occupèrent avec d'autant plus d'ardeur des moyens de prévenir des malheurs tels que ceux qu'ils avoient déjà éprouvés, que l'état de paix dont ils jouissoient, ne leur paroissoit que comme précaire : leurs craintes furent sur le point d'être justifiées. La guerre, qui continuoit avec la plus grande chaleur entre Charles-Quint et

Soliman, avoit fourni à une foule de brigands l'occasion d'exercer leurs pirateries; couverts du pavillon turc, ils infestoient le golfe Adriatique, ne distinguant aucune nation. Pandolphe Contarini, commandant-général des forces navales de la république, sortit de Corfou avec plusieurs galères, et se mit à leur poursuite. Il en rencontra quelques-uns, qui, prenant la fuite, parvinrent à gagner le port de Durazzo. Les habitans prirent incontinent leur défense. Contarini, piqué que ces pirates lui fussent échappés, piqué de la protection qu'ils avoient trouvée, et qui les mettoit à couvert de sa vengeance, fit canonner la ville, et ne se retira qu'après avoir ravagé le Littoral. Les habitans de Durazzo portèrent les plaintes les plus vives à Soliman. Ce prince irrité se seroit certainement porté à quelque résolution fâcheuse, si la république ne se fût empressée de l'appaiser en lui représentant la conduite indigne de ces pirates, et les torts de ceux de Durazzo, qui, en leur accordant un asile, étoient leurs complices, et en sacrifiant Contarini à son ressentiment. Un exil perpétuel fut le prix d'une action où le zèle pour le bien général l'avoit seul guidé. On ne peut se défendre d'un sentiment de compassion en voyant un citoyen puni d'un

service rendu à la patrie. On abhorre une politique qui viole également la justice et la reconnoissance : l'histoire des Grecs et des Romains nous en fournit des exemples ; ils flétrissent à nos yeux la gloire de leurs belles actions ; notre admiration, notre estime en diminuent. Nous suivons avec peine un Thémistocle cherchant un asile chez les Perses, chez les ennemis de la Grèce ; un Annibal fugitif auprès d'Antiochus ; un Coriolan payé de ses services par un exil plus humiliant pour ses compatriotes, qu'affligeant pour lui-même. Athènes, Carthage, Rome nous paroissent également injustes. Nous ne pouvons nous persuader que le bien général exigeât de tels sacrifices. Ce que nous condamnons chez les anciens, devient-il plus excusable pour les modernes ? Mais sous un gouvernement despotique, le sujet avili devoit respecter dans le silence la volonté du souverain ; il devoit se borner à faire des vœux pour sa patrie, en tremblant sous le sceptre de ceux qui le gouvernoient.

CHAPITRE LXIV.

Mort de Soliman. Sélim monte sur le trône. Nouvelle guerre contre les Vénitiens. L'île de Chypre attaquée. Tentative sur celle de Corfou. Bataille de Curzolari. Préparatifs pour couvrir l'île de Corfou de toute attaque. Activité des forces navales de la République. Les troupes, jusqu'alors logées chez le bourgeois, sont enfin casernées par ordre du sénat. Paix conclue avec Sélim. Cession de l'île de Chypre.

La république, conservant la neutralité armée, s'attendoit toujours à quelqu'événement fâcheux. Les forces navales de l'empire ottoman étoient continuellement dans le voisinage de ses possessions du Levant. La présence de l'armée vénitienne sembloit seule les retenir.

La mort de Soliman, et l'avénement au trône de Sélim son fils, prince ambitieux, furent l'époque d'une nouvelle guerre. Sélim éleva des prétentions sur l'île de Chypre, qu'il demanda aux Vénitiens, comme dépendance de son empire : sur le refus de la ré

publique, il commença les hostilités par l'attaque de cette même île. Je ne m'étendrai pas sur les divers événemens qui m'éloigneroient de mon sujet; je dois me borner à faire connoître, autant qu'il dépendra de moi, ceux qui sont relatifs à l'île de Corfou. Ses habitans armèrent à leurs dépens plusieurs bâtimens, et envoyèrent des secours d'hommes aux peuples attaqués, qui, comme eux, vivoient sous les lois de la république.

L'île de Corfou étoit le rendez-vous de la flotte des Vénitiens et de leurs alliés : elle n'en partagea pas moins les malheurs de la guerre. Les Turcs réussirent à faire dans cette île une seconde descente; obligés de céder à la plus vigoureuse résistance, ils se retirèrent avec perte, mais se vengèrent en portant de nouveau la désolation dans les campagnes.

En 1571, l'armée combinée des chrétiens sortit de Corfou, et s'avança au-devant de la flotte ottomane. Elles se rencontrèrent près des îles Curzolari, où se donna la plus sanglante bataille : les Turcs furent entièrement défaits. Plusieurs galères armées par les Corfiotes se signalèrent : deux mille hommes de l'île, embarqués sur la flotte vénitienne, firent des prodiges de valeur.

Sélim, instruit et alarmé de la défaite de sa flotte, songeoit à terminer, par une paix

avantageuse, une guerre entreprise injustement, et dont il craignoit les suites. Ses ministres combattirent ces dispositions : ils réussirent à l'aveugler sur ses pertes ; ils relevèrent sa puissance, l'éclat de sa gloire, et piquèrent son ambition. Sélim fit de nouveaux préparatifs, augmenta le nombre de ses troupes, arma une flotte formidable. De leur côté, les Vénitiens ne demeurèrent pas dans l'inaction : ils ajoutèrent plusieurs galères et divers autres bâtimens à leurs forces navales, dont Jacques Foscarini, provéditeur-général en Dalmatie, prit le commandement, et les conduisit à Corfou. La situation de Parga, sur la côte d'Albanie, rendit ce poste intéressant : on songea à en réparer promptement les fortifications, et à y envoyer une garnison. Pierre Lauza, noble corfiote, partit avec deux cents hommes et bon nombre d'ouvriers.

Le fort de Butrinto avoit été presqu'entièrement détruit par les Turcs dans leur dernière expédition : on avoit négligé d'en relever les fortifications ; il ne restoit qu'une tour dont on confia la garde à un noble corfiote, ayant sous ses ordres un détachement d'insulaires. Ce n'étoit proprement qu'un poste avancé, d'où l'on pouvoit recevoir les premiers avis des mouvemens

de l'ennemi du côté de l'Epire. La saison devenue favorable pour la navigation, Foscarini se mit en mer avec sa flotte et celle des alliés. On cingla vers Cérigo, et on chercha l'amiral ottoman Luzzali, qui étoit entré dans l'Archipel avec des forces considérables. Les deux armées se rencontrèrent à la hauteur de Cérigo. Les Vénitiens se mirent aussi-tôt en ordre de bataille, et présentèrent le combat, que Luzzali évita. Il y eut cependant quelques faits d'armes entre les vaisseaux des deux flottes les plus avancés de la ligne; mais la retraite des Turcs empêcha l'action de s'engager davantage. Foscarini ne jugea pas à propos de poursuivre l'ennemi : il se retira à Corfou avec Colonna, commandant les galères envoyées par le pape. Ce retour si précipité faisoit peu d'honneur au général vénitien; mais il s'excusa de la perte d'une occasion où il auroit peut-être battu la flotte ottomane, sur le retard de Jean d'Autriche, généralissime de l'armée combinée, qui n'avoit point encore paru avec la flotte espagnole, et sur le refus qu'avoit fait Colonna de combattre. De semblables raisons tendent plutôt à démontrer la mésintelligence qui existoit entre les chefs, qu'à couvrir la faute du général qui se prévaloit de pareilles excuses.

Sur ces entrefaites, le sénat, informé du danger que couroit Cattaro, en Dalmatie, assiégée et pressée vivement par les Turcs, dépêcha des ordres à Corfou, pour qu'on envoyât un prompt secours. Jacques Soranzo, noble vénitien, fut aussi-tôt détaché avec vingt galères et trois mille Corfiotes. Il se rendit d'abord maître d'un petit fort que les ennemis avoient élevé, et dont les batteries foudroyoient la place : il obligea enfin les Turcs à lever le siége. Soranzo rejoignit ensuite l'armée aux Goménisses, port de l'île de Corfou. Dom Jean y étoit enfin arrivé, et peu de tems après parut Antoine Canal avec quatorze galères, portant un renfort de troupes napolitaines à la solde de la république. On résolut alors d'aller attaquer Luzzali, qui s'étoit avancé jusqu'à Navarrin, en Morée. On fit voile de Corfou; mais le général ottoman avoit gagné le port de Modon, où il étoit en sûreté. En vain employa-t-on tous les moyens, toutes les ruses de guerre pour le tirer de ce poste. Luzzali prévoyoit que la saison déjà avancée forceroit l'ennemi à se retirer : en effet, les alliés se séparèrent bientôt pour aller hiverner : dom Juan et Colonna en Sicile; et Foscarini à Corfou.

Les désordres que commirent les troupes

dans la ville, contraignirent les insulaires à porter leurs plaintes au sénat, qui y remédia par de nouveaux réglemens sur la discipline militaire. On bâtit alors des casernes pour la troupe : il n'y avoit eu jusqu'à cette époque que quelques quartiers placés dans les endroits fortifiés : le soldat étoit logé chez le bourgeois, et les abus n'avoient pu qu'augmenter avec le nombre des troupes. Le sénat permit aussi aux insulaires d'environner de murs une partie de la ville, qui étoit séparée de l'enceinte des remparts.

La paix se conclut enfin l'année suivante, et Sélim entra en possession de l'île de Chypre.

CHAPITRE LXV.

Tentative des Turcs sur l'île de Corfou. Mort de Sélim. Amurat III monte sur le trône. La République fait construire de nouvelles fortifications dans Corfou. Le Sénat s'occupe de nouveau de la police de l'île. Le Pape permet aux églises latines du Levant de célébrer les fêtes aux mêmes époques que les Grecs. Abus des Juifs réformés.

Philippe, roi d'Espagne, continuoit toujours la guerre. Depuis la paix de la république, il employa ses forces navales contre la Barbarie. Il s'étoit déjà rendu maître de Tunis et de plusieurs autres places, lorsque Sinan pacha, commandant la flotte ottomane, vint s'opposer aux progrès de ses armes, et réussit à lui enlever ses conquêtes. Sinan, enflé d'une expédition si heureuse, ne respecta plus la paix récemment conclue entre la république et la Porte : il forma le projet de surprendre les Vénitiens dans le moment où le traité sembloit devoir leur ôter tous soupçons. Il préméditoit de tomber

à l'improviste sur Corfou : à son retour de Barbarie, il se fit voir devant cette place : ses manœuvres dévoilèrent bientôt son dessein : il fit enfin un débarquement. Ses troupes commencèrent aussi-tôt à ravager la campagne. Les insulaires crurent devoir employer la voie des représentations, pour éloigner les nouveaux malheurs qui les menaçoient, avant de repousser la force par la force. Il s'étoit cependant passé quelques petites actions entre les habitans de la campagne et les Turcs. Ceux-ci avoient eu du désavantage : Sinan, piqué, reçut avec dureté les députés qui venoient lui porter des plaintes, et lui offrir en même-tems de riches présens. Ils se retirèrent après lui avoir déclaré avec une noble assurance, qu'il devoit s'attendre à trouver une résistance longue et vigoureuse. L'amiral ottoman ne pouvoit se dissimuler le peu de succès qu'avoient eu les armes de son souverain dans les expéditions précédentes contre Corfou : il avoit à craindre de n'être pas plus heureux : la saison s'avançoit, il pouvoit se voir obligé d'abandonner ces parages, couvert de honte, après avoir flétri les lauriers de l'Afrique : il avoit à appréhender le ressentiment du sultan, qui ne lui auroit pas pardonné une entreprise malheureuse, où il auroit agi

de son chef, et contre la foi des traités ; tout l'engagea et le décida à une prompte retraite.

Le départ de Sinan ne délivra point entièrement les Corfiotes de leurs alarmes. Connoissant l'ambition de Sélim, l'ascendant de Sinan sur son esprit, ils ne regardoient que comme différés les dangers qu'ils avoient évités. La mort de Sélim, et l'avénement au trône d'Amurat III son fils, prince pacifique, mirent fin à leurs craintes.

Cependant, la république, persuadée que Corfou seroit toujours en but aux entreprises des Turcs, et qu'ils ne négligeroient rien pour se rendre maîtres d'une place aussi importante, prit de nouvelles précautions pour la mettre en état de résister à toute attaque. La forteresse vieille, bâtie au sud sur deux rochers élevés qui s'avancent en mer, étoit presque le seul ouvrage capable d'une forte résistance. La ville en étoit séparée, et les remparts qui l'environnoient n'eussent pas tenu long-tems contre une attaque régulière ; elle étoit presque sans défense du côté de terre. Le sénat appela à son service trois célèbres ingénieurs, Jules-Savorgnan, Morato, et Ferdinand Vitelli. Arrivés sur les lieux, ils s'occupèrent d'abord des moyens d'ajouter divers ouvrages aux remparts : ils choisirent

un endroit avantageux au nord pour bâtir une nouvelle forteresse, qui, de ce côté, auroit couvert la ville : il étoit aussi question d'ajouter quelques bastions à la forteresse vieille du côté où elle bat la mer.

Amurat, qui, au commencement de son règne, sembloit éloigné de tout projet d'invasion, suivit bientôt les avis de l'ambitieux Sinan. Il leva une forte armée, et sa flotte fut promptement mise en état de tenir la mer. Les Vénitiens étoient fondés à croire que le but de cet armement étoit de leur enlever Corfou : les menaces de Sinan fortifioient leurs soupçons. Huit cents hommes de renfort furent envoyés à Corfou, et plusieurs galères vinrent se joindre aux forces navales. On prit aussi de nouvelles précautions pour soulager le peuple. On établit un mont-de-piété sous l'administration de trois provéditeurs tirés du corps de la noblesse, et nommés par le conseil.

Cette année, Venise et les autres villes principales de la république en Italie, furent affligées d'une peste qui fit les plus grands ravages, et occupa toute l'attention du gouvernement.

Ce ne fut que l'année suivante, que le sénat, délivré de cet horrible fléau, s'occupa de l'exécution des projets de fortifications pour Corfou.

On y travailla sous la direction de Marteningo, officier distingué dans le génie. L'ouvrage le plus intéressant étoit, sans contredit, la nouvelle forteresse qui devoit couvrir la ville du côté de terre. Elle étoit placée sur une hauteur, vis-à-vis du mont Abraham, où les Turcs avoient établi les batteries qui avoient le plus endommagé la ville dans le dernier siége; son canon défendoit aussi le port, se croisant avec celui des autres ouvrages qui regardoient la mer.

Les Corfiotes envoyèrent de nouveaux députés au sénat, pour demander qu'il leur fût permis de vendre librement, et comme ils le jugeroient à propos, les fruits de leurs terres : ils obtinrent cette grace; mais le prix de ces fruits fut réglé dès le moment qu'ils étoient entre les mains des revendeurs.

Les commandans des vaisseaux et galères de la république se permettoient souvent des violences contre les paysans, à qui ils enlevoient leurs troupeaux, pour l'approvisionnement de leurs équipages; le sénat arrêta cet abus par les défenses les plus expresses, en laissant aux insulaires la plus entière liberté pour la vente de leurs bestiaux et autres provisions.

Cette année fut aussi remarquable par la permission accordée par le pape aux églises

latines dans le Levant, de ne point suivre le réglement de Grégoire XIII, sur le calendrier, et de célébrer les fêtes aux mêmes époques que les églises grecques. Cette grace avoit été sollicitée pour l'île de Corfou, par un noble corfiote qui se rendit à Rome muni de lettres de recommandation du sénat. Telle est la première origine dans ces îles de la distinction de style vieux et de style nouveau. Cette différence est de onze jours : le style nouveau étoit le résultat de la reforme du calendrier par Grégoire XIII.

Les travaux pour l'embellissement et les fortifications de la place, ne furent interrompus par aucun événement remarquable, et se terminèrent en 1588.

Après avoir donné leurs soins à divers autres ouvrages utiles, ou de pur ornement pour leur patrie, les insulaires recoururent encore à l'autorité du sénat. Les juifs, profitant des circonstances où l'on ne pouvoit guères donner une certaine attention à leur conduite, s'étoient insensiblement affranchis de la plupart des lois qui leur avoient été imposées. Ils avoient abandonné le quartier qui leur étoit assigné, pour habiter à leur gré dans divers endroits de la ville, se mêlant ainsi avec les citoyens. Les révolutions aussi violentes que fréquentes qu'avoit successive-

ment subi l'île de Corfou, avoient mis dans le besoin plusieurs familles de citadins. Les juifs leur offrirent des secours pécuniaires, demandant en payement les revenus de leurs terres, dont ils s'affectèrent en même tems l'administration. Ces abus s'étoient singulièrement accrus, autant par l'indolence où étoient tombés la plupart des propriétaires de biens-fonds, que par l'adresse et l'activité des juifs à s'en prévaloir. La majeure partie des maisons et des terres étoient à leur discrétion. La population en recevoit le dommage le plus sensible. Le sénat cassa toutes ces conventions; chacun fut réintégré dans ses droits, et les juifs rentrèrent dans leur quartier.

CHAPITRE LXVI.

Tournois. Réglemens pour la police de l'île.

Les Corfiotes, jouissant de la paix la plus parfaite, sembloient avoir oublié les exercices qui leur plaisoient le plus. Ce goût fut en eux réveillé par l'officier commandant le détachement de garnison dans la forteresse neuve. Il piqua l'émulation des nobles par un cartel rempli d'emphase, et dans lequel il

il les défioit de combattre contre lui à cheval, armés de lances. On répondit à cette invitation avec la même hauteur. Les champions furent choisis par le conseil de la noblesse : le gouvernement assigna le lieu du combat. Tout fut préparé avec une magnificence qui attira la curiosité des étrangers. Le jour fixé, le provéditeur-général, accompagné des principaux officiers de l'armée et des premiers de la noblesse corfiote, se rendit au lieu du combat. Le concours des dames excitoit l'ardeur des combattans. Parés avec luxe, montant des chevaux richement harnachés, ils entrèrent en lice au son des trompettes, au bruit des applaudissemens d'une foule de peuple attiré par la nouveauté du spectacle. Cette espèce de tournois eut une fin tragique pour l'officier qui l'avoit proposé, dans l'idée de rallumer l'inclination des Corfiotes pour les exercices militaires. Il reçut un coup de lance qui lui enleva la vie. Le gouvernement, la noblesse se piquèrent à l'envi de lui faire les funérailles les plus pompeuses. Ce funeste événement ralentit pour quelque tems le goût que l'on recommençoit à prendre pour ce genre de divertissement.

Le sénat, toujours affecté de l'importance de la place de Corfou, s'occupa de nouveau des moyens d'y établir une bonne police, et

d'assurer à la noblesse la jouissance paisible de ses priviléges.

Les intendans de la santé furent autorisés à juger et à punir ceux qui auroient violé les lois de la santé.

Le mont-de-piété fut fermé de quatre clefs différentes; chacun des trois administrateurs en eut une; la quatrième fut remise au provéditeur-général.

Le décret qui donnoit aux propriétaires des terres la plus entière liberté pour la vente de leurs fruits, fut confirmé.

La noblesse obtint le droit d'envoyer des députés au sénat quand elle le jugeroit nécessaire, sans être astreinte à rendre compte au gouvernement du sujet de ses délibérations, mais devant uniquement le prévenir du départ des députés.

Depuis la perte de Chypre, un certain nombre de nobles de cette île s'étoit établi à Corfou. Ils prétendirent avoir le droit d'intervenir aux assemblées de la noblesse. Il s'éleva un différend que le sénat décida en faveur des Corfiotes. Il fut ordonné que, pour être admis dans le conseil, il falloit être élu noble par le conseil même, ou en avoir le privilége par une grace particulière du souverain.

Sur les représentations des insulaires, le sénat décréta que les chanceliers des géné-

raux ne pourroient être choisis parmi les citoyens. On coupoit ainsi racine à l'abus que faisoient, pour leurs intérêts personnels, ces officiers de la confiance que le gouvernement devoit nécessairement avoir en eux.

Le chancelier du baile (lieutenant-général de police) avoit en ses mains quantité de dépôts. Il fut ordonné que ces dépôts passeroient dans la chambre du fisc, où ils seroient renfermés sous trois clefs, l'une entre les mains des syndics, l'autre entre celles du baile, la troisième confiée à son chancelier.

La manière dont se traitoient les affaires de justice, les extorsions, les frais immenses des procès, exigeoient une réforme. Ce soin fut confié à trois sénateurs, qui, s'étant rendus sur les lieux, réglèrent le tarif des droits pour les écritures et autres opérations du barreau. Que n'eussent-ils réglé en même-tems la durée des procès! que de fortunes peut-être sauvées! que de citoyens peut-être conservés à la patrie!

CHAPITRE LXVII.

Guerre des Uscoques. Conspiration contre Venise. Désordres causés par l'armée navale. Peste. Logement assigné à l'Archevêque de Corfou. Décret à jamais mémorable du Sénat.

La guerre que la république avoit ouverte en 1613 contre les Uscoques, continuant, les Corfiotes levèrent un régiment de six cents hommes, qui, sous le commandement d'un insulaire, se signala en plusieurs rencontres, jusqu'en 1617, que les Vénitiens firent la paix.

Elle fut suivie d'une conspiration tramée par le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, et l'ambassadeur d'Espagne à Venise, qui mit cette capitale à deux doigts de sa perte. Les auteurs de ce noir complot avoient gagné plusieurs fugitifs de divers pays; ils s'étoient introduits comme ouvriers dans l'arsenal de Venise, et devoient épier le moment favorable pour y mettre le feu. Ils furent découverts, presqu'au moment de l'exécution, par deux gentilshommes français, qui, instruits du complot, furent en informer les inqui-

siteurs d'état. La punition suivit de près le crime. Plusieurs des coupables qui avoient eu le tems de prendre la fuite, s'étoient réfugiés à Corfou, où ils se tenoient cachés. Ils furent bientôt découverts et arrêtés. On les enferma dans des sacs, et on les jeta dans la mer. Toutes les informations ne laissoient aucun doute que le duc d'Ossone ne fût l'ame de la conspiration. La république ne poussa pas plus loin son ressentiment ; mais ayant à craindre que l'Espagne ne se servît de la force, après avoir employé sans succès une trahison si noire, elle se mit en état de n'être pas surprise. L'armée navale se rendit de nouveau à Corfou, prête à tout événement. La noblesse équipa une galère, et l'île fournit de plus un bon nombre de matelots.

Le séjour de la flotte dans le port de Corfou, donna lieu à de nouveaux désordres. On n'entendoit plus parler que de vols, que d'actes de violence de la part des équipages. Les représentations des insulaires au provéditeur-général étoient sans effet ; les officiers soutenoient le brigandage de leurs matelots. Le conseil résolut d'implorer de nouveau la justice du sénat. Il obtint des ordres qui défendoient expressément aux matelots de se trouver à terre en un certain nombre et à

une certaine heure du jour, et aux officiers coucher à terre.

Cette année fut l'époque malheureuse d'un nouveau fléau qui vint fondre sur l'île. Pendant la nuit de Noël, la peste se manifesta, d'une manière terrible, dans quatre maisons de la ville. Les intendans de la santé s'occupèrent, au premier avis, des moyens d'arrêter le mal. La fonction de Noël avoit attiré un grand nombre des habitans de la campagne : que n'avoit-on pas à craindre pour la communication ! D'après les recherches les plus exactes sur la première origine de la maladie dans la ville, on releva que le domestique d'un des intendans de la santé avoit acheté à bord d'un bâtiment étranger, admis à pratiquer, deux mouchoirs dont la beauté le décida à prier sa maîtresse de les agréer : ces mouchoirs furent renfermés quelque tems sans qu'il y eût le moindre accident dans la maison. Au moment où la dame voulut s'en servir, elle fut frappée de mort. On n'avoit aucune appréhension ; on regardoit cette mort comme subite ; on étoit loin d'en suspecter la vraie cause. Le convoi de la défunte fut nombreux, et c'est ainsi que le mal s'étoit communiqué. Cependant le peuple se souleva ; il exigea que l'on fît le procès à l'intendant chez qui le mal s'étoit d'abord

manifesté : il fut injustement condamné à mort. Victime infortunée des fureurs de la populace, il fut d'abord renfermé au lazaret avec toute sa famille , et n'en sortit que pour être fusillé. Les ravages de la contagion ne cessèrent que le jour des rameaux. On avoit fait une procession solemnelle ; on avoit exposé les reliques de saint Spiridion : cet acte de religion s'est conservé , et se renouvelle chaque année à la même époque.

La peste est une de ces maladies dont les effets sont aussi variés que difficiles à définir. La cause de ces différences naît peut-être de celles des tempéramens. On voit des personnes qui , fréquentant des pestiférés , ne prennent point le mal , et qui , en étant attaquées , se guérissent facilement ; d'autres expirent à la première communication ; d'autres sont tourmentées de douleurs affreuses pendant plusieurs jours , meurent écumantes et dans des convulsions semblables à celles de la rage. J'ai été le témoin oculaire de ces divers effets ; j'ai remarqué de plus que les cadavres des infortunés qui avoient succombé au mal, étoient devenus extrêmement flasques, que la couleur en étoit olivâtre et plus foncée , suivant la durée des maladies : j'ai su des malades même, que plusieurs d'entr'eux étoient morts, en peu d'heures , saisis

de douleurs de tête affreuses, suivies d'un vomissement continuel ; que d'autres, au contraire, étoient expirés dans une espèce de langueur ; que ceux dont les bubons étoient d'eux-mêmes venus à maturité, s'étoient sauvés en faisant grand usage d'eau-de-vie, de vinaigre et autres boissons fortes. Dès que le bubon est formé, le vrai remède seroit de l'ouvrir, si la rapidité des progrès du mal en laissoit le tems et la force aux malades : ces détails prouvent au moins qu'il n'étoit pas étonnant que la maladie introduite dans Corfou eût été quelque tems à se dilater, et eût épargné ceux qui, les premiers, avoient touché les effets empestés.

L'année suivante, le sénat assigna, pour le logement de l'archevêque de Corfou, une maison bâtie, deux ans avant, pour l'habitation d'un des conseillers du gouvernement, obligé, par sa charge, à résider dans la ville : telle est la première époque d'un palais épiscopal dans Corfou.

La république, s'occupant toujours des moyens de déraciner les abus, et de remettre en vigueur les lois, envoya de nouveau à Corfou trois sénateurs. Ils s'appliquèrent, sans perdre de tems, à rétablir le bon ordre dans l'administration de la justice, la police,

le maniement des deniers publics et le gouvernement militaire.

Le corps de la noblesse avoit, à grands frais, fait élever plusieurs statues en l'honneur de divers provéditeurs-généraux. On avoit consacré la mémoire de leur gouvernement dans des inscriptions pompeuses. Leurs armoiries décoroient la plupart des édifices publics ; tous ces monumens étoient moins l'hommage de la reconnoissance, que l'ouvrage d'une basse adulation qui flattoit une ambition démesurée Tout fut abattu. Le sénat empêcha par-là que des monumens destinés à consacrer la mémoire du vrai mérite et des services réels rendus à la patrie, ne fussent comme profanés par un abus condamnable.

L'homme dont l'ame n'est point encore avilie par ces passions qui le font ramper aux pieds de son semblable, voit avec satisfaction cette sage réforme chez les Corfiotes. Nos ancêtres connoissoient aussi bien que nous le prix de la vertu ; mieux que nous ils savoient la distinguer et la récompenser. Une couronne de laurier avoit à leurs yeux une valeur inestimable : ces couronnes étoient rares, et ceux qui en étoient décorés les avoient méritées. Les peuples modernes se sont bien éloignés de cette justice si simple et si glo-

rieuse. N'avons-nous pas vu souvent chez nous le citoyen qui portoit la marque honorable qui attestoit de longs et pénibles services, se trouver confondu, effacé par un orgueilleux qui jouissoit du même honneur? Incapable de le mériter en affrontant les dangers, il l'avoit comme surpris, ou en faisant le rôle abominable de vil adulateur des grands, ou en achetant au prix de l'or le suffrage de ces êtres avides dont ils étoient toujours environnés. Ce que je dis ici de ces récompenses extérieures, se trouveroit-il moins vrai pour celles que le peuple ne reconnoissoit que parce qu'elles étoient prises sur sa propre substance? Je sais parfaitement qu'il ne faut pas que la vertu simplement louée, souffre et végète dans l'indigence, mais je sais encore mieux que ce n'étoit et que ce n'est encore malheureusement que trop l'ordinaire. L'homme qui a tout sacrifié pour ses concitoyens, doit en être dédommagé avec usure; c'est à lui de s'en glorifier, et non à ces citoyens pervers, ou au moins inutiles, que l'aveugle fortune a seule lancés dans la carrière des honneurs et des richesses. Avouons aussi qu'autrefois la faveur n'élevoit point aux emplois, et que conséquemment les services rendus n'étoient point couronnés sous ses humilians auspices. Ces réflexions, qui

se présentent d'elles-mêmes à l'esprit de tout homme tant soit peu sensible, m'ont éloigné de mon sujet : ceux qui les approuveront, ne me condamneront point de m'y être livré ; ceux qui ne m'honoreront pas de leur indulgence, les passeront dès le premier mot.

CHAPITRE LXVIII.

Corsaires détruits. Nouvelle guerre avec les Turcs. Faits d'armes. Soulèvement de paysans dissipé. Etablissement éphémère d'une académie et d'un collége dans Corfou. Priviléges accordés aux insulaires. Prophétesse juive. Reliques de saint Arsène.

En 1638, une petite flotille de corsaires barbaresques entra dans le golfe Adriatique, après avoir exercé ses brigandages sur les côtes de la Calabre. Le tort sensible qu'ils causoient au commerce et à la navigation des sujets de la république, excita bientôt des plaintes. Antoine Capello, provéditeur-général à Corfou, sortit enfin avec plusieurs galères : il leur donna en vain la chasse ; ils se réfugièrent dans le port de Durazzo. Ces Barbaresques se fortifièrent sur le rivage,

élevèrent une batterie avec les canons qu'ils avoient débarqués, et sembloient défier le général vénitien. Capello, piqué et résolu de les détruire à quelque prix que ce fût, fit un débarquement qu'il protégea de l'artillerie de ses galères. Les Corfiotes composoient la majeure partie de ses troupes; ils attaquèrent avec ardeur, et emportèrent bientôt les retranchemens des ennemis, qui cherchèrent leur salut dans la fuite. Capello se retira à Corfou, conduisant avec lui seize de ces bâtimens corsaires. Quatorze furent coulés à fond pour servir de base à une jetée que l'on éleva au pied de la forteresse neuve, et dont il n'existe plus rien aujourd'hui; un fut envoyé à Venise, portant à-la-fois la nouvelle et la preuve de ce succès. Le dernier de ces corsaires, ayant arboré le pavillon du grand-seigneur, fut expédié à Constantinople, à la disposition de ce prince. Le caïmacan gouvernoit en l'absence d'Amurat, qui se trouvoit alors avec le grand-visir sous les murs de Babylone. Ce ministre, prévenu de l'événement, ne suivit que le premier mouvement de la colère; il fit arrêter ceux qui avoient conduit le bâtiment, et mit des gardes auprès de l'ambassadeur de la république : il se hâta ensuite de rendre compte à Amurat. Ce prince

interdit aussi-tôt tout commerce avec les Vénitiens, et fit même des menaces de rompre la paix, et de se venger à main armée. La république ne répondit que par l'activité de ses préparatifs; mais soit que le sultan fût un peu déconcerté des forces que les Vénitiens avoient par terre et par mer, soit que, revenu à lui, il sentît qu'il alloit entreprendre une guerre dispendieuse et difficile pour la cause de brigands, il se désista de lui-même, et remit les choses dans leur premier état.

Amurat laissa en mourant le trône à Ibraïm, son frère. Le nouveau sultan maintint la paix avec la république, mais avoit des vues sur l'île de Candie : il n'attendoit que l'occasion d'un prétexte plausible pour se préparer à cette conquête, sans que les Vénitiens pussent soupçonner son dessein. Les Maltois la lui fournirent, en s'emparant, sur les côtes de la Syrie, d'un vaisseau ou étoient embarqués la sultane et un de ses fils. Le prétexte de venger cet affront couvrit l'armement formidable qu'il destinoit contre les Vénitiens. L'année suivante, sa flotte parut sur les côtes de la Morée, et se retira dans le port de Modon, d'où elle fit voile pour Candie. Les Vénitiens se hâtèrent de se mettre en état de repousser les entreprises

d'Ibraïm : ils firent passer de nouvelles troupes dans Candie, et pensèrent à fortifier encore Corfou : ils ajoutèrent plusieurs ouvrages à ceux qui défendoient la place du côté de terre. Le général Grimani se prépara à une expédition en Morée. Suivi d'un nombre considérable d'insulaires, ayant dans l'escadre qu'il commandoit une galère armée par un noble corfiote, il fit une descente sur les rives de Patras, qu'il saccagea, et revint avec un riche butin. Les Corfiotes eurent la plus grande part dans ce coup de main : ils passèrent ensuite dans l'armée vénitienne envoyée au secours de l'île de Candie.

On ressentit cette année quelqu'atteinte de peste; mais le mal fut heureusement arrêté dans son principe par les précautions que l'on prit pour empêcher toute communication.

Grimani s'étoit remis en mer avec toutes les forces navales qui se trouvoient alors à Corfou. Cette flotte essuya dans les eaux de Spara une violente tempête : la plus grande partie des galères périrent avec celle que montoit le général. Cette perte qui laissoit Corfou sans défense du côté de la mer, renouvela les plus vives alarmes : la république s'empressa de réparer ce malheur, et d'en prévenir les suites. Les Corfiotes armèrent encore une galère.

Outre les secours d'hommes que les insulaires donnoient continuellement, ils réunirent une somme assez considérable qui devoit entrer dans les fonds destinés aux frais de la guerre.

On fit cette année le dénombrement de la population; elle s'élevoit à cinquante mille ames, non compris ceux des insulaires qui servoient dans les troupes et la marine de la république. En suivant attentivement les diverses révolutions qu'a successivement essuyées l'île de Corfou, on voit clairement que cette population avoit été beaucoup plus considérable. Elle avoit dû être sensiblement diminuée par les divers fléaux qui l'affligèrent, et sur-tout par les ravages, la dévastation, suites des guerres de ses souverains.

Les deux années suivantes furent encore marquées par deux événemens funestes. La première, l'île fut agitée par de violentes secousses de tremblemens de terre : elles firent beaucoup de dommages, mais sur-tout dans les nouvelles fortifications, dont une partie fut entièrement détruite. La seconde, un nombre considérable de paysans prit les armes, et commença à exercer des violences qui alarmèrent. Le provéditeur-général se mit à la tête de la majeure partie de la garnison, et fut combattre ces brigands : ils

résistèrent quelque-tems, mais ils furent enfin obligés de prendre la fuite. Tous ceux que l'on put arrêter, furent punis du dernier supplice : tout ce que l'on put relever de leur confession, fut que ce soulèvement avoit eu pour cause le besoin et l'espérance d'améliorer leur sort.

Cependant la guerre de Candie continuant toujours, la noblesse corfiote, avide de donner de nouvelles preuves de son zèle et de son attachement pour la république, fit un décret qui admettoit au nombre des nobles tous ceux qui fourniroient une certaine somme, qui seroient employée aux frais de la guerre actuelle.

Butrinto fut attaqué et pris par les Turcs : ils y bâtirent un petit fort qu'ils joignirent à la seule tour qui existoit.

Parga fut attaquée deux fois sans succès ; les Ottomans y trouvèrent toujours la résistance la plus opiniâtre, et furent contraints de se retirer avec perte.

Marin Marcello, provéditeur-général à Corfou, voulut, de son côté, tenter quelque coup de main : il partit avec plusieurs galères, dont une corfiote, et s'avança du côté de Sainte-Maure, qu'il espéroit de surprendre. Il auroit enlevé à une foule de pirates leur repaire le plus sûr : Marcello n'avoit pas

eu l'attention de voiler ses vues. Les ennemis en furent instruits, et eurent tout le tems de se préparer à le recevoir. Le général vénitien se retira avec le chagrin d'avoir perdu, par ce manque de prudence, l'occasion de surprendre un poste intéressant.

A-peu-près dans ce tems, deux soldats de garde dans la forteresse vieille s'étant introduits, pendant la nuit, dans un magasin à poudre, soit par trahison, soit attirés par l'idée de faire quelque butin, le feu prit, le magasin sauta en l'air et endommagea la majeure partie des maisons de la ville : cinquante personnes furent tuées et une infinité de blessées.

Cependant la noblesse corfiote montroit de l'inclination pour les lettres, au milieu du fracas et des inquiétudes de la guerre. Il se forma une espèce d'académie, dont les premiers membres furent plusieurs nobles, et des religieux dont on avoit eu lieu d'admirer l'érudition. Les diverses charges de cette académie ne furent confiées qu'à des sujets distingués par leurs connoissances, ou au moins d'une naissance illustre. C'est un des établissemens qui faisoit le plus d'honneur aux Corfiotes, et qui eut en même-tems le moins de durée.

Les hostilités entre les Vénitiens et les Turcs continuoient toujours avec la même ardeur.

Nicolas Barbati, provéditeur de forteresse à Corfou, fut lui-même reconnoître l'état où se trouvoit le fort de Butrinto, et la force de la garnison turque. L'attaque lui en parut difficile, et pouvoit coûter bien du sang. Il prit le parti de suppléer à la force par la ruse. Il tâcha d'abord de corrompre le commandant turc par des présens. Il se fit voir ensuite dans les environs du fort, sans suite, dans une simple felouque. Ce manége, qui dura plusieurs jours, éloigna toute méfiance de la part de l'ennemi. Barbati avoit placé un détachement de troupes dans une embuscade très-près du fort : deux galères et quelques galiotes se tenoient en même-tems à peu de distance. Barbati parvint à tirer le commandant turc de son fort, sous prétexte d'un entretien. Au moment où il étoit sorti, et que ses soldats, sans défiance, laissoient les postes découverts, l'embuscade se leva, et les chargea vigoureusement. Ils ne cédèrent cependant qu'après une résistance opiniâtre. Corfou recouvra ainsi le poste de Butrinto, et une espèce d'étang très-poissonneux. On y plaça aussi-tôt une garnison de deux cents hommes.

Laurent Dolfino, provéditeur-général, ayant appris que l'on construisoit à Lépante une galère et plusieurs galiotes qui devoient être armées en course, dépêcha deux galères sous

le commandement d'un noble corfiote, pour aller les brûler. L'officier chargé de cette commission, s'en acquitta avec un plein succès, et revint même après avoir ravagé la côte.

Cette même année, un noble corfiote se voyant sans postérité, donna en mourant tous ses biens pour la fondation d'un collége où la jeunesse recevroit son éducation. La durée de cet établissement ne répondit pas à son utilité. Il eut le même sort que l'académie.

Les Corfiotes donnèrent une nouvelle preuve de leur zèle, en payant volontairement de leurs deniers la solde de la garnison. Ils obtinrent du sénat que tous les quatre ans le registre des sentences criminelles seroit remis et soumis à la révision d'un noble choisi par le conseil; que les bénéfices vacans ne seroient conférés qu'à des ecclésiastiques nés dans l'île, pourvu qu'ils eussent les qualités requises.

On fabriqua aussi une loge ou bourse d'une belle architecture, où s'assembloient les citoyens pour s'entretenir de leurs affaires particulières. Cette loge a été ensuite changée en un théâtre.

On comptoit alors dans Corfou jusqu'à cinq cents familles juives qui étoient parvenues, à la faveur des troubles et de l'inactivité des Corfiotes, à s'approprier tout le commerce de l'île, tant dans les pays du Nord que dans

le Levant. Parmi ces juifs, étoit un certain Aaron, qui, déchu à Venise d'une fortune brillante par plusieurs banqueroutes, la suite de son inconduite, étoit venu cacher à Corfou sa honte et sa misère. Cet Aaron avoit amené avec lui une fille jeune et de quelque beauté. Il résolut de se servir de ses attraits pour rétablir en peu de tems l'état de ses affaires. Le dessein qu'il méditoit, tenoit de l'extravagance. Il se renferma avec sa fille dans une chambre, où il s'étudioit à lui apprendre à jouer parfaitement le rôle d'inspirée. Il lui enseigna toutes sortes de contorsions, à changer son visage, à enflammer ses yeux, à contrefaire sa voix; en un mot, à prendre un état fait pour donner aux spectateurs une horreur religieuse. Bien assuré du talent de sa fille, Aaron répand le bruit qu'elle est inspirée de Dieu, et fait des prédictions favorables à son peuple. Les chefs de la synagogue citèrent à leur tribunal la prophétesse. Dès le premier interrogatoire, on la voit tout-à-coup changer de figure; elle semble n'avoir plus rien de naturel; sa voix tonne; ses yeux sont en feu. On attend, dans un profond silence, que la prophétesse annonce les décrets de la providence. D'une voix entrecoupée, à travers des mots mal articulés, elle donne une réponse parfaitement conforme au rapport

d'Aaron, et reprend incontinent son état naturel. Les docteurs juifs sont frappés, l'erreur se répand sans peine parmi le peuple accouru en foule. Aaron et sa fille sont reconduits en triomphe ; on dresse dans la chambre où ce juif avoit si bien exercé son élève, un trône sur lequel elle est élevée ; on ne voit qu'offrandes ; là, les juifs vont à l'envi porter l'hommage de leurs vœux, payer à la fourberie le tribut de l'ignorance et de la simplicité. Le gouvernement ne vit cependant pas sans quelques alarmes la sensation que faisoit cette affaire : on songea d'abord à en arrêter les progrès par la punition exemplaire des auteurs. Mais le général réfléchissant sur la difficulté de combattre par la force une erreur qui s'accréditoit journellement, prit le sage parti de la détruire en affectant de la mépriser. En effet, la vérité se découvrit bientôt d'elle-même ; Aaron et sa fille se dérobèrent par la fuite à la fureur d'un peuple qu'ils avoient trompé.

Les pirates sortis de Sainte-Maure, continuoient à intercepter le commerce et la navigation des sujets de la république. Ils osoient même quelquefois faire des incursions sur son territoire. André Valier, provéditeur-général, ne crut pouvoir mieux faire, pour les détruire, que de permettre aux insulaires d'aller eux-

mêmes les poursuivre. Ils armèrent plusieurs galiotes et brigantins ; ils dissipèrent entièrement les brigands, et ravagèrent les côtes de leur retraite. Un butin assez considérable les dédommagea de la dépense que leur avoit coûté cette expédition. Ils purgèrent la mer d'une troupe de barbares dont le nombre se seroit augmenté. Il en parut encore quelques-uns sortis de Sainte-Maure et de Prevesa. Ils ne furent pas plus heureux que les premiers.

Les Turcs maîtres de Candie, la plupart des nobles se retirèrent à Corfou : et par la manière dont ils furent accueillis, on diminua l'amertume de leurs malheurs.

Labia, archevêque de Corfou, s'occupa cette année de réparer la cathédrale, qui avoit été endommagée. On ajouta une chapelle sous l'invocation de saint Arsène. Ses reliques furent renfermées dans une châsse très-riche, avec cette inscription :

D. O. M.

Ossa insignia S. Arsenii civitatis archiepiscopi, quæ sub altari diù tegebantur, post annum depositionis ejusdem octogesimum, ex veteri templo pænè collabenti, in hanc ecclesiam translata fuere anno M. DC. XXXIII. kal. ja-

nuarii, posteà ista in ædicula capsulaque aurata venerabiliter sic posita à Carolo Labia archiepiscopo, ut cumulatiùs venerarentur, anno M. DC. LIX. sexto decimo kal. februarii.

Corpore, sive animo
languens hic pronus
adora,
quæ reges nequeunt
præsulis ossa queunt.

CHAPITRE LXIX.

Siége de Corfou par les Turcs, sous le règne d'Achmet III.

La conquête de la Morée par Achmet III, prépara de nouveaux travaux aux insulaires. La perte de cette péninsule mettoit le reste des possessions de la république dans le Levant, comme à la merci du Turc. C'étoit sur Corfou que devoient porter tous ses efforts. Ses triomphes animoient l'ambition et soutenoient les espérances du sultan. La position de la place en rendoit la conservation intéressante pour toute la chrétienté. La république, épuisée par une guerre malheureuse, mit tout en œuvre pour prévenir ou soutenir l'orage

qui menaçoit Corfou. Ses instances dans les différentes cours des princes chrétiens, ne furent pas infructueuses. Rome, l'Espagne, l'Empire, Malthe, envoyèrent de puissans secours. La France ne vit pas d'un œil indifférent les progrès du Turc, et le danger d'une république amie. Elle l'appuya de ses médiations, et permit à des officiers distingués par leur naissance et leurs talens, d'aller servir sous ses drapeaux.

Le sénat s'empressa de renforcer la garnison de Corfou, et prit à sa solde des troupes étrangères. Le commandement des forces de terre fut confié au comte de Sculembourgh, général illustré par ses services sous le prince Eugène. Il fallut nécessairement accroître les impositions pour soutenir les dépenses d'une guerre si pénible : la république trouva dans ses sujets le plus grand zèle. On employa un moyen, réservé pour les circonstances les plus critiques, de donner des titres de noblesse vénitienne pour une certaine somme, et de rendre vénales la plupart des charges purement honoraires, telles que celle de procurateur de saint Marc.

Le comte de Sculembourgh, à son arrivée à Corfou, s'occupa d'abord de réparer et d'augmenter les fortifications. Depuis l'année 1588, qu'elles avoient été réparées, on n'y

avoit ajouté que deux bastions qui couvroient la porte royale au nord. La place étoit défendue au sud par la forteresse vieille, au nord, par la nouvelle citadelle; elle étoit enveloppée d'un rempart de plus de deux mille pas, soutenu de bastions de terre pleine et autres ouvrages. Sculembourgh fit environner d'une forte palissade les dehors de place, pour en rendre l'approche d'autant plus difficile à l'ennemi.

Le 5 juillet 1516, Cogia, amiral de la flotte ottomane, vint mouiller à deux lieues de Corfou, avec vingt-deux vaisseaux, et quantité d'autres bâtimens légers, la plupart alexandrins et barbaresques. Les généraux vénitiens ne s'attendoient pas à voir paroître l'ennemi si promptement. On se flattoit que le souvenir du peu de succès de Soliman en 1537, les tiendroit en suspens, et que leur incertitude laisseroit tout le tems de faire les dispositions nécessaires pour soutenir un siége. Le gouvernement ne put se défendre de soupçonner quelque intelligence secrète dans la place : mais il fut entièrement tranquillisé par les recherches les plus exactes.

Les forces navales de la république étoient divisées en deux escadres. L'une, composée des galéasses, galères et galiotes, étoit sous le commandement de Pisani; l'autre, for-

mée des vaisseaux, avoit pour chef Corner. La première étoit arrivée depuis peu dans le port de Corfou, et se tenoit en observation des opérations de l'ennemi. Cogia fit faire un mouvement aux bâtimens les plus légers de sa flotte : Pisani, saisissant le moment où il croyoit pouvoir les attaquer avec avantage, s'avança avec toute son escadre. Ses espérances s'évanouirent bientôt à la vue du reste des forces ottomanes qui suivoient de près. Trop foible pour pouvoir rien entreprendre, il battit en retraite, et se couvrit de l'écueil de Vido. Ce poste étoit peu sûr, Cogia pouvoit aisément s'en rendre maître, y établir une batterie de gros canons qui auroit foudroyé les galères, et auroit également incommodé la place. Pisani prit le parti de faire voile, de tâcher de se joindre à l'escadre des vaisseaux, et revenir ainsi en forces suffisantes pour tenir l'ennemi en échec, ou peut-être même de tenter une action. Il n'appareilla qu'après que les mouvemens de l'escadre turque lui eurent ôté toute crainte d'être inquiété dans sa retraite. Il débarqua aussi un bon nombre de soldats esclavons, pour renforcer les différens postes. Il apprit bientôt que Corner l'avoit prévenu, et que les Malthois s'étoient détachés pour aller au-devant d'un convoi, dont l'introduction dans la place étoit

de la plus grande importance. La jonction des deux amiraux vénitiens se fit à Cassopo.

Cependant Cogia avoit formé une ligne de ses vaisseaux, qui empêchoit l'entrée du mouillage. Corner tint un conseil de guerre, où il fut résolu de forcer le passage, de présenter même la bataille. Cette résolution prise, les Vénitiens s'avancèrent en bon ordre. Le hasard favorisa leur manœuvre. Il est d'usage que les vaisseaux, en passant devant Cassopo, saluent l'église de la sainte Vierge de plusieurs coups de canon. Ce salut du général vénitien annonça son arrivée à Cogia, qui se trouvoit alors à terre occupé à choisir un poste pour asseoir le camp des troupes de débarquement. Il se rembarqua précipitamment, et son effroi se communiqua bientôt dans son armée. Ses vaisseaux rompirent avec confusion leur ligne : les bâtimens à rames employés à débarquer les troupes, se hâtèrent de se mettre sous le vent des vaisseaux, et se retirèrent en désordre dans la baye de Butrinto, poste resserré. Corner courant vent arrière, n'eut pas de peine à doubler la passe pendant le désordre de l'armée ottomane; l'action fut engagée avant même qu'il en eût donné le signal. Un vaisseau de son escadre se trouvant à la portée du canon d'un bâtiment ennemi, lui lâcha sa bordée. Flangini, contre-amiral, ayant ga-

gné le vent, s'avança pour profiter du trouble qu'il remarquoit dans la flotte turque. Trois autres vaisseaux le suivirent, firent le feu le plus vif, et soutinrent long-tems seuls celui de l'ennemi. Corner les joignit bientôt avec le reste de son escadre. Il couvrit Flangini, dont le vaisseau avoit été le plus maltraité. On se battit avec une ardeur égale de part et d'autre jusqu'à la nuit. Cogia se retira alors vers Butrinto, et Corner vint se placer sous la forteresse vieille. Ce poste étoit le plus à portée pour introduire des secours dans la place, et profiter d'une nouvelle occasion d'attaquer l'ennemi avec avantage. La flotte vénitienne avoit beaucoup moins souffert que celle de Cogia. La défaite des Turcs eût peut-être été assurée, si les capitaines des deux brûlots avoient obéi au signal que leur fit l'amiral d'aller s'attacher, pendant la chaleur du combat, aux vaisseaux ennemis qui s'étoient le plus avancés. Ces deux officiers passés au conseil de guerre, se justifièrent en alléguant qu'ils n'avoient point agi, ayant aperçu le signal amené au moment même qu'ils l'avoient découvert, fondés à croire que le général avoit changé de disposition.

Cogia ne laissa cependant pas de continuer le débarquement des troupes que devoit commander le séraskier. L'armée se montoit à

trente mille hommes d'infanterie, et trois mille chevaux. Le camp fut établi près des salines de Potamo, à une lieue environ de la place. Plusieurs jours se passèrent sans que l'on remarquât le moindre mouvement ; on ne voyoit que quelques petites parties de cavalerie battre la campagne. Le séraskier visoit à faire quelques prisonniers dont le rapport de ce qui se passoit dans Corfou pourroit l'éclairer sur les dispositions qu'il avoit à prendre.

Sur ces entrefaites, Pisani avoit rencontré le convoi pour Corfou, sous l'escorte d'un vaisseau de guerre. Il le conduisit lui-même, et ne perdit qu'un pinque, qui, n'ayant point obéi au signal des galères, tomba sous le vent, et fut pris par les Turcs. Il portoit trois cens soldats allemands.

Le séraskier avoit fait approcher quelques détachemens des palissades, espérant pouvoir engager quelqu'escarmouche qui auroit pu attirer la garnison à quitter les postes les plus avancés dont il se flattoit de se rendre maître. Son projet auroit peut-être réussi, si Pisani n'eût envoyé dans ce moment une division de galères canonner le camp des Turcs assis sur les rives de la mer. Le séraskier ayant échoué dans cette première tentative, songea à s'emparer du mont Abraham, poste

avantageux d'où il auroit dominé la ville. Au premier mouvement qu'il fit, Sculembourgh détacha en renfort une compagnie de soldats esclavons, et quatre cents grecs : ils ne furent pas plutôt avancés à une certaine distance, que deux cents cavaliers, placés sur une colline peu éloignée, fondirent avec impétuosité pour les prendre par-derrière. Les soldats vénitiens soutinrent vigoureusement l'attaque, et la vivacité de leur feu obligea ce gros de cavalerie à se retirer. On remarqua en cette occasion le courage d'un juif qui, enveloppé de huit Turcs, parvint à se délivrer, secouru d'un caporal esclavon : il fut récompensé, après avoir embrassé le christianisme, par le grade et les appointemens de capitaine.

Le mois de juillet étoit passé, et les Turcs n'avoient encore établi que deux batteries : la première, de sept canons, contre la forteresse neuve ; elle pouvoit aussi endommager les galères qui se mirent à couvert en quittant le poste qu'elles occupoient auprès de l'écueil de Vido : la seconde, plus avancée, composée de canons et mortiers, battoit la ville.

La place étoit défendue par Antoine Lorédan, provéditeur-général, et par le comte Sculembourgh : les ouvrages extérieurs pouvoient arrêter long-tems l'ennemi. Le séras-

kier les avoit attaqués plusieurs fois sans succès, et avec perte. Il reparut avec des forces beaucoup supérieures, et résolut d'emporter d'assaut les monts Abraham et Saint-Sauveur. Il y réussit, après la plus vigoureuse résistance des troupes vénitiennes qui défendoient le mont Abraham. Les Allemands quittèrent le mont Saint-Sauveur dès le premier assaut.

La prise de ces deux postes donnoit un grand avantage aux assiégeans : les généraux vénitiens n'oublièrent rien pour diminuer l'effet des batteries ennemies, et la place fit toujours le feu le plus vif et le plus soutenu. Le comte Sculembourgh avoit fait dresser sur l'écueil de Vido quatre coulevrines, qui battoient le bourg Manduchio où les Turcs s'étoient logés.

L'escadre auxiliaire s'étoit réunie aux forces navales de la république. Les chefs assemblèrent le conseil, et il fut résolu que, profitant de cette réunion, on iroit présenter la bataille à Cogia. Le 5 août, les galères prirent les vaisseaux à la remorque. Pisani conduisoit le contre-amiral Flangini : il le mena presque à la portée du canon de l'ennemi. Corner étoit remorqué par les galères auxiliaires. Un vent de nord nord-ouest, qui s'éleva avec violence, empêcha la ligne de se former. Les vaisseaux, obligés d'obéir au

vent, se détachèrent des galères, et regagnèrent en désordre leur poste : cependant, dès que le tems le permit, ils se mirent en bataille, qu'ils tâchèrent d'engager. Cogia fit bonne contenance, mais chercha à éviter le combat : s'il étoit battu, il rendoit inutiles tous les efforts des assiégeans, et les exposoit à un danger évident. Pisani couvroit de ses galères la partie des fortifications la plus foible du côté de la mer ; il soulageoit ainsi les assiégés, assez occupés à défendre les postes du côté de terre. Plus d'une fois il avoit essayé, mais en vain, d'attirer au combat les galères, galiotes et autres bâtimens à rame de la flotte ottomane. Les Vénitiens étoient bien résolus d'aller de nouveau tenter le sort d'une bataille navale, lorsque des secours, heureusement introduits dans la place, et qui la mettoient en état de soutenir un long siége, les déterminèrent à ne point forcer les circonstances, et à attendre les occasions où la victoire sembleroit assurée. Cogia, de son côté, se tenoit dans les plus grandes réserves.

Cependant le séraskier pressoit vivement le siége par terre. Il ne se passoit pas de jour qui ne fût marqué par quelqu'assaut. Le comte Sculembourgh et le général Lorédan se portoient par-tout, animant de leur exemple la garnison.

garnison. Lorédan reçut même une balle qui s'amortit sur sa poitrine. Les attaques continuoient jour et nuit sans relâche : les Turcs avoient forcé plusieurs ouvrages extérieurs. Ils formèrent deux lignes, projetant deux attaques ; l'une contre un des bastions de la forteresse neuve, l'autre vers la porte Raimonde. Il est à remarquer que les Turcs ne battirent jamais en brèche, et s'opiniâtrèrent à ne se servir de leurs batteries, que pour canonner l'intérieur de la place, qu'ils dominoient des monts Abraham et Saint-Sauveur. Ils avoient jeté une grande quantité de bombes. Il n'étoit resté dans la ville que la troupe et les habitans en état de contribuer à sa défense : le reste, avec les femmes et les enfans, s'étoient réfugiés dans la forteresse vieille et dans les souterrains. Corfou abondoit en munitions de guerre et de bouche, et pouvoit soutenir encore long-tems tous les efforts des assiégeans, qui, peu accoutumés à suivre un siége en forme, s'épuisoient journellement par des assauts où ils n'étoient conduits que par cette valeur féroce qui caractérise le soldat turc. Ils trouvoient par-tout une résistance opiniâtre, et recevoient toujours des échecs. Ils ne se rebutoient pas, et revenoient toujours à leur premier principe d'enlever les postes l'épée à

la main. Ils s'approchèrent dans cette résolution près d'une barricade formée de tonneaux remplis d'artifice, et où étoit caché un saucisson communiquant à une douzaine de bombes chargées. Ils mirent le feu à la barricade ; il se communiqua en un moment, et ils perdirent bien du monde par l'effet des artifices et des bombes. Ce mauvais succès ne les rebuta point ; ils revinrent à la charge pour forcer la palissade qui couvroit le scarpon : au-devant de cette palissade, Sculembourgh avoit fait répandre une grande quantité de grosses planches garnies de longues et fortes pointes de fer couvertes de sable. Les Turcs tombèrent dans le piége : la plupart, engagés avec précipitation, furent massacrés par la mousqueterie et le canon chargé à mitrailles. Ils se présentèrent cependant une troisième fois pour forcer les palissades au-devant du rivelin qui défendoit la porte royale. Ils s'étoient avancés par le bourg Saint-Roch, entre les deux monts Abraham et Saint-Sauveur : ils furent reçus avec fermeté. Le combat dura plus d'une heure ; ils se retirèrent avec perte.

Jusqu'à ce moment, les généraux vénitiens ne s'étoient servi que du canon pour éloigner l'ennemi : ils le voyoient opiniâtré à suivre le siége par assauts, sans ouvrir de tranchées. Ils avoient craint d'affoiblir la gar-

nison dans des sorties dont on ne pouvoit retirer le plus grand avantage, qui est de ruiner en un moment des travaux qui coûtent à l'ennemi bien du tems et bien des fatigues. Ils changèrent de dispositions, d'après le rapport de plusieurs prisonniers, que le séraskier se préparoit à donner un assaut général : il falloit le prévenir en le chassant des postes avancés qu'il avoit déjà enlevés, et en le poussant jusques dans ses propres retranchemens. C'étoit l'unique moyen de rompre ses mesures, par la confusion que causeroit un coup de main hardi et inattendu. La garnison, renforcée de troupes fraîches, pouvoit alors, sans trop s'affoiblir, fournir à une sortie bien combinée : les généraux jugèrent à propos de cacher leur dessein dans les ténèbres de la nuit. Environ trois heures avant le jour, trois cents hommes d'infanterie allemande et deux cents Esclavons sortirent de la porte du scarpon; quatre cents, des ouvrages extérieurs des portes Raimonde et Royale : deux divisions des galères s'avancèrent en même-tems, l'une vers le bourg Manduchio, l'autre vers les castrades, postes occupés par les Turcs. Les batteries de la place, de la forteresse neuve, et de l'écueil de Vido, soutinrent du feu le plus vif cette opération.

Les Esclavons marchoient les premiers ; ils emportèrent, le sabre à la main, les postes dont les Turcs s'étoient rendus maîtres : ils les poussèrent, l'épée dans les reins, jusqu'au pied du mont Abraham. Les Turcs s'y réunirent et tinrent ferme : alors les Allemands, qui suivoient les Esclavons, commencèrent à tirer, mais avec une telle confusion, que leurs coups portèrent principalement sur les Esclavons, dont le plus grand nombre fut tué. Le désordre causé par cet événement fâcheux pensa rendre tout-à-fait inutile cette sortie ; cependant le séraskier, qu'elle avoit étonné, crut n'avoir point de tems à perdre pour donner l'assaut général : il craignoit que si les assiégés continuoient ce nouveau genre de combat, ses troupes en s'affoiblissant, ne perdissent courage : il couroit risque de voir en même-tems détruire ses propres retranchemens. Cogia avoit débarqué un renfort considérable : le séraskier choisit la nuit du 17 au 18 pour mettre à exécution son projet. Trois heures avant le jour, il s'avança à la tête de la majeure partie de ses troupes : il enleva d'abord les postes occupés par les Allemands, et força bientôt ceux que gardoient les troupes italiennes et esclavones. Le soldat succombant, accablé de tous côtés du nombre des en-

nemis, plia, et se retira, partie dans la ville, partie dans la forteresse neuve. Les Turcs renversèrent en un moment toutes les palissades; ils pénétrèrent jusques dans la place d'armes, escaladèrent le rivelin qui couvre l'ouvrage à cornes Saint-Antoine, s'établirent sur le scarpon, y arborèrent trente drapeaux, se couvrant de levées de terre qu'ils faisoient à la hâte. Le combat s'échauffa singulièrement lorsque les Turcs attaquèrent les portes de sortie et de communication, et appliquèrent les échelles aux angles bas de la forteresse : ce poste étoit défendu par quatre cents Esclavons sous le commandement de leur colonel. Cet officier, après la plus vigoureuse résistance, se voyant sur le point d'être forcé, et ne pouvant espérer de secours, ne consulta plus que son courage; il se précipite le sabre à la main au milieu des ennemis, suivi de tous ses soldats. Les Turcs étonnés, frappés de tous côtés, songèrent moins à se défendre qu'à se sauver par la fuite. Un grand nombre périrent dans la confusion qu'avoit causée cet acte d'une valeur si extraordinaire. Le colonel et presque toute sa troupe moururent les armes à la main, ensevelis sous un monceau de cadavres.

Le général Lorédan, Sculembourgh et le

sergent-général Marc-Antoine Sala, accoururent où le danger étoit le plus pressant : ils mirent tout en œuvre pour repousser l'ennemi, et ranimer le courage de leurs soldats. Deux fois ils envoyèrent dans la forteresse des troupes fraîches : on ne cessoit de jeter sur les assiégeans bombes et grenades ; on faisoit armes de tout ce qui se présentoit sous la main. Les Turcs, constamment repoussés aux portes de sortie, essuyoient avec opiniâtreté le feu du canon et de la mousqueterie du bastion Sarandino. Dans un moment si critique, il n'y eut pas jusqu'aux femmes qui accoururent porter du secours et soutenir les combattans : les moines même, la croix d'une main et le sabre de l'autre, marchoient à la tête des pelotons qui se remplaçoient successivement sur les remparts. Rien ne peint mieux l'ardeur, peut-être le fanatisme, qui animoit jusqu'aux individus les moins faits pour les combats, que la réponse d'un prêtre grec au général Sculembourgh. Ce religieux ayant pour toute arme un grand crucifix de fer, revenoit de charger l'ennemi à la tête d'un détachement de Grecs, et se disposoit à retourner au combat : Sculembourgh l'arrête, lui demande ce qu'il prétend faire ? Le papa lui crie : *Christi maledetti sù la*

testa, et vole se précipiter au milieu des Turcs.

Il y avoit six heures que duroit l'assaut, sans que l'ardeur des Turcs parût se ralentir, lorsque le général Sculembourgh prit le parti de faire une seconde sortie pour prendre l'ennemi en queue : il se mit lui-même à la tête de huit cents hommes qu'il partagea en deux corps ; l'un attaqua et enleva en moins de demi-heure le scarpon, où l'on prit vingt drapeaux ; l'autre prenant les Turcs en flanc, en fit un grand carnage, et les obligea d'abandonner les postes où ils s'étoient le plus acharnés. Les assiégeans plièrent enfin, et prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille plus de deux mille hommes ; ils furent poursuivis jusques dans leurs retranchemens.

Les généraux firent réparer à la hâte le dommage causé dans le dernier assaut : ils s'attendoient que le séraskier reviendroit bientôt à la charge. Le tems seconda les insulaires : la nuit fut extrêmement orageuse ; il tomba une si grande quantité de pluie, que les ennemis étoient sur le point de se voir inondés dans leur camp : leurs tentes furent déchirées. Le soldat exposé aux injures de l'air, épuisé de fatigues, ne pouvoit pas même prendre un moment de repos : au

découragement succéda une terreur panique. Le séraskier, qui n'étoit plus maître de ses troupes, fut contraint de céder à la violence : il fit sa retraite dans le plus grand désordre. Cogia, le servant de ses bâtimens à rames, il évacua l'île, et passa sur les terres de l'Epire : il perdit un grand nombre de soldats, qui se noyèrent dans la précipitation de l'embarquement.

Le lendemain, Sculembourgh découvrant du haut des remparts le camp abandonné; ne voyant aucun mouvement, envoya un détachement d'Esclavons à la découverte : ils trouvèrent la campagne absolument libre. Les Turcs, pour accélérer leur fuite, avoient laissé cinquante-six canons, huit mortiers, toutes leurs provisions, leurs tentes, enfin tout le bagage. Il y avoit quarante-deux jours qu'ils avoient fait le débarquement, et depuis vingt-deux ils n'avoient cessé de donner des assauts. On fit monter leur perte à près de quinze mille hommes, et celle des insulaires à environ trois mille.

CHAPITRE LXX.

Suite des hostilités.

La flotte vénitienne ne demeura pas dans l'inaction. Les généraux cherchoient à couper le passage à l'amiral turc. Les galères prirent de nouveau les vaisseaux à la remorque. On s'efforçoit d'approcher l'ennemi, et à engager une action dans laquelle on avoit d'autant plus lieu d'espérer la victoire, que les forces espagnoles venoient d'arriver. La retraite précipitée du séraskier avoit répandu l'alarme et le découragement dans la flotte de Cogia. Le vent favorisa ses efforts pour se tirer de ce mauvais pas : en vain Pisani et Corner tâchèrent-ils de fermer le passage, et de l'obliger à en venir à une action qui pouvoit décider de la fin de la guerre. Le vent les empêcha de pouvoir former la ligne de bataille. Cogia, au contraire, secondé en même-tems par les courans que cause la rivière de Butrinto, doubla sans peine le canal, et Corner ne fut plus à tems de le poursuivre avec ses vaisseaux.

Pisani se mit cependant avec ses galères à

la poursuite des Turcs. Lorsqu'il fut sur les côtes de Morée, les alliés se séparèrent, et chacun fit route pour ses ports. Le général vénitien, hors d'état de rien entreprendre seul avec les galères, rejoignit l'escadre de Corner. Il reçut quelques avis, que les habitans de Modon, mécontens du gouvernement turc, saisiroient avec joie l'occasion de rentrer sous la domination des Vénitiens. L'espérance de reprendre cette place sans difficulté, décida Pisani à s'en approcher. Il ne fut pas plutôt à la vue, qu'il reconnut qu'il avoit été trompé, et que le dessein des Grecs éventé, le pacha avoit pris ses mesures en cas d'attaque. Ce coup de main manqué, Pisani se replia sur Sainte-Maure, où Sculembourgh le joignit avec deux mille hommes. La garnison turque ne tint pas long-tems, et se hâta de repasser à gué la langue qui joint l'île à la terre-ferme. Les Vénitiens, maîtres de la forteresse, la trouvèrent dans le plus mauvais état. On s'occupa des réparations, et le général Lorédan se rendit de Corfou sur les lieux avec tous les matériaux nécessaires.

Sculembourgh s'étoit d'abord occupé des réparations de Corfou, et sur-tout des fortifications des monts Abraham et Saint-Sauveur, qu'il augmenta même de quelques ouvrages. Il voulut ensuite aller lui-même re-

connoître les dispositions du séraskier dans sa retraite. Il passa à la tête de huit cents hommes à Butrinto, qu'il enleva sans peine : il y trouva dix canons de gros calibre, et une quantité de provisions de bouche et de guerre. Ce poste avoit servi aux Turcs dans le dernier siége, et dans celui-ci, de place d'armes et de magasins pour les troupes. Sculembourgh le fit fortifier, et y mit quatre cents hommes de garnison.

La prise de Sainte-Maure et de Butrinto, termina cette campagne.

La flotte vénitienne rentra dans le port de Corfou, après avoir inutilement poursuivi celle des Turcs.

CHAPITRE LXXI.

Sculembourgh va rendre compte au Sénat des opérations de la guerre. Libéralités de la république. Continuation de la guerre. Paix de Passarowitz. Magasins à poudre sautés en l'air. Infidélité d'un général vénitien.

Le comte Sculembourgh partit pour Venise. Il rendit compte au sénat des opérations de la dernière campagne, et lui soumit ses projets

pour la continuation de la guerre. Il l'instruisit dans le plus grand détail, de l'état des fortifications de Corfou, et appuya fortement sur la nécessité de les augmenter, et sur-tout celles des monts Abraham et Saint-Sauveur. Lorsqu'il parla de la conduite des troupes, il donna les plus grands éloges à la valeur des Esclavons, se loua des troupes italiennes, mais se plaignit des Allemands. Il prouva que la république avoit les moyens de se passer du secours de troupes étrangères et mercenaires, sur lesquelles on ne peut compter. Il y a bien de la différence entre la manière de se battre d'une troupe nationale et d'une étrangère. La première combat pour sa propre patrie, et a sous ses yeux des parens, des biens qui animent son courage; elle obéit plus aisément: l'autre vend ses services : difficilement une foible solde pourra-t-elle la porter à affranchir la mort et les dangers dans des actions où elle ne joue qu'un rôle précaire, et dans lesquelles elle ne retire que la moindre part de la gloire ou de l'intérêt. A tout cela, on peut ajouter les désordres qui naissent de la diversité des langues, et plus encore de la rivalité et du caractère souvent opposé des nations. Sculembourgh appuya ces vérités d'autres raisons particulières. Il insista toujours sur la facilité qu'avoit la république de

lever parmi ses sujets, et d'entretenir un corps de troupes italiennes et esclavones, qui la mettroit à même de se passer du secours de ses voisins pour sa propre défense.

Cependant le sénat voulut donner des preuves de sa reconnoissance aux généraux dont la valeur et l'habileté avoient sauvé le rempart de ses états contre le Turc. Sculembourgh reçut une épée enrichie de pierreries; on lui assigna une pension annuelle de cinq mille ducats (20,000 livres de notre monnoie) : on éleva en sa mémoire une statue pédestre sur la place de la forteresse vieille à Corfou. (*Voy. l'état physique, chap. II.*) Le général Lorédan fut fait chevalier de l'Etoile d'or; Pisani et Corner reçurent égalément, par leur avancement, la récompense de leurs services. On fit des pensions aux veuves, aux enfans des officiers, des soldats tués pendant le siége de Corfou.

Il se répandoit alors dans le public un certain nombre de médailles de bronze, de la grandeur d'un écu de trois francs. Elles portoient d'un côté le buste du comte Sculembourgh, et de l'autre étoit gravé ce vers latin:

Auspiciis venetum virtus germana tuetur.

Ce monument, qui immortalisoit uniquement la mémoire d'un général étranger, dé-

plut au sénat. Il ne négligea rien pour retirer toutes ces médailles. Ce qu'il y a de certain, c'est que s'il en existe encore quelques-unes, elles sont fort rares, et les propriétaires en font un mystère.

La république se prépara à continuer la guerre; elle augmenta sa flotte, et fit de nouvelles levées de troupes. Sculembourgh repartit pour Corfou, ayant toujours le commandement des forces de terre. Son premier soin fut de se délivrer des soldats allemands. Leur insubordination, leurs émeutes continuelles rendoient leurs services sinon nuls, au moins fort incertains : il les fit tous passer en Dalmatie, où commandoit le général Emo. Leur conduite, dans cette province, justifia la sage précaution de Sculembourgh, qui se trouva bien plus à son aise, n'ayant sous ses ordres que les troupes nationales, italiennes et esclavones, dont la discipline et le courage lui étoient connus. Ce général s'occupa ensuite de la réparation des diverses fortifications de la place, d'après les plans qu'il avoit lui-même présentés au sénat. Presque toutes celles qui existent aujourd'hui sont son ouvrage. Ce qu'on y a ajouté ou changé dans la suite, est bien peu de chose. Les Corfiotes lui ont la double obligation de les avoir défendus et délivrés dans un moment où ils étoient à deux

doigts de leur perte, et d'avoir pourvu à leur sûreté pour l'avenir.

La campagne fut ouverte, du côté des Turcs, par un corps de troupes qui s'avança de l'Epire pour reprendre Sainte-Maure, qui, n'étant pas encore entièrement réparée, pouvoit bien ne pas faire une longue résistance. Pisani fit échouer leur tentative en expédiant un prompt secours de galères de Corfou.

Sur ces entrefaites, arriva un ordre du sénat au général commandant l'escadre des vaisseaux, de se mettre en mer, et de prévenir l'amiral turc en allant le chercher dans ses parages. Le contre-amiral Flangini avoit remplacé Corner, qui avoit obtenu la permission de repasser à Venise. Ce général, brûlant du desir de se signaler, se hâta d'exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir. Il partit après avoir embarqué dans son escadre un renfort de douze cents matelots tirés de l'île de Corfou.

Peu de tems après le départ de Flangini, les forces des alliés arrivèrent à Corfou. Elles étoient composées de quatre galères du pape, de deux du grand-duc de Toscane, de cinq de Malthe, avec deux vaisseaux sous le commandement du bailli de Belle-Fontaine, qui avoit en même tems le titre de lieutenant-général du pape. Les Espagnols envoyèrent

sept vaisseaux et deux brûlots sous les ordres du comte de Rivos. Cette escadre ne s'arrêta pas long-tems ; elle fit voile pour aller rejoindre le reste des forces navales. Pisani, après avoir pris, de concert avec le comte Sculembourgh et le provéditeur-général Lorédan, toutes les mesures possibles pour la sûreté de Corfou, étoit également parti avec vingt galères, dix galiotes et une vingtaine d'autres bâtimens à voiles quarrées, en état de tenir la haute mer. Il avoit laissé six galères et quatre galiotes, partagées en deux divisions, sous les ordres de Marc Foscari, provéditeur d'armée, et d'Antoine Marin Cavalli, gouverneur des forçats. Les courses fréquentes des corsaires dulcignotes, qui s'étoient avancés jusques sur les côtes de Corfou, avoient nécessité cette précaution. Pisani avoit aussi laissé un vaisseau de ligne en croisière dans le canal. Le poste de Butrinto étoit entièrement réparé, et abondamment pourvu de munitions de bouche et de guerre. On craignoit peu de ce côté.

Je m'éloignerois de mon sujet en entrant dans le détail des faits d'armes de la flotte vénitienne et des alliés. Je reviens aux faits le plus intimement liés aux événemens de l'île, dont je m'efforce de développer les diverses révolutions.

Pisani, après une campagne pénible, revint à Corfou avec ses galères. Il méditoit le projet de se rendre maître de Vonizza et de Prevesa, postes très-intéressans pour la conservation de l'île de Sainte-Maure. Cette expédition fut combinée avec le comte Sculembourgh, qui voulut en partager la gloire. Il s'embarqua avec six mille hommes de débarquement pris à Corfou, le rendez-vous de toutes les forces qui passoient dans le Levant. Les lieutenans-généraux Rossi et Sala s'embarquèrent aussi, ainsi que les majors de bataille Costansi et Martinoni. Le 18 octobre, ils parurent devant Prevesa. Le débarquement effectué sans obstacle, Sculembourgh fit d'abord occuper une colline et une petite mosquée peu éloignées de la forteresse. Les soldats vénitiens furent bientôt délogés et repoussés par la garnison turque. Ils se retirèrent avec perte, laissant morts sur le champ de bataille le colonel et le lieutenant-colonel qui les commandoient. Sculembourgh fit ouvrir la tranchée : l'artillerie des ennemis agissoit peu; on en étoit continuellement aux mains. Charles Pisani, frère du général, courut le plus grand danger. Son aide-de-camp et un colonel furent tués à ses côtés. Au moment où l'on s'y attendoit le moins, la forteresse arbora le pavillon blanc. Le pacha qui la défendoit demanda à

capituler. Il consentoit à se rendre, pourvu qu'on accordât à la garnison les honneurs de la guerre, et qu'elle pût se retirer avec armes et bagages. Sculembourgh, assuré du succès de son entreprise, refusa cet article, et répondit que les choses étoient assez avancées pour qu'il forçât le pacha et la garnison à se rendre à discrétion. Il exigea de plus que ce commandant, comme supérieur à celui de Vonizza, lui donnât ordre de se rendre en même-tems. Le Turc demanda deux heures pour se déterminer ; on les lui accorda, et toutes hostilités cessèrent de part et d'autre. Les Vénitiens se flattoient d'enlever du même coup deux postes importans ; ils ne tardèrent pas à être désabusés. Le pacha, loin d'envoyer au commandant de Vonizza l'ordre que l'on avoit exigé, ne songea qu'à abandonner son poste et à se mettre en sûreté par la fuite. Ce qui le porta à prendre ce parti, ce fut le souvenir de la manière cruelle dont ses compatriotes avoient traité les garnisons vénitiennes des places de Morée, qui s'étoient rendues à discrétion : il craignoit qu'on n'usât de représailles à son égard. Profitant de l'obscurité de la nuit, suivi de toute sa garnison, il escalada, en désespéré, la partie des fortifications qui regarde le rivage de la mer. A peu de distance étoient mouillées les ga-

liotes que montoient les Esclavons. Ils s'efforcèrent en vain d'arrêter le pacha dans sa fuite. Le sabre à la main, il s'ouvrit le passage, et dirigea sa marche vers l'Arta. Une compagnie d'infanterie italienne entra aussitôt dans la forteresse; on y trouva trente canons et une provision abondante de vivres et de munitions de guerre.

Pisani s'achemina ensuite vers Vonizza. Cette forteresse, située sur un rocher près du rivage de la mer, domine un petit port dont l'embouchure est fort étroite. Au levant, elle étoit couverte par des marécages qui en rendoient l'approche extrêmement difficile. Au nord, la tour de la mosquée, où l'on avoit placé une batterie, lui servoit de rempart. Elle étoit environnée d'une triple enceinte de murailles. La garnison étoit composée de cinq cents hommes d'infanterie et de quatre cents de cavalerie. Les galères arrivées, après avoir long-tems lutté contre le vent d'est, Charles Pisani et le comte Sculembourgh débarquèrent pour aller reconnoître les lieux, et choisir l'endroit le plus propre pour asseoir leur camp. Ils firent d'abord dresser deux batteries, l'une contre la mosquée, l'autre sur une éminence à peu de distance de la place. Près de ces batteries étoit un petit bois très-touffu, d'environ trois cents pas de cir-

conférence. Les généraux vénitiens le firent couper à la hâte. Les Turcs avoient opposé à la seconde batterie deux canons de gros calibre, qui firent d'abord un feu très-vif, mais sans beaucoup d'effet.

La mousqueterie des gens placés dans les maisons du bourg qui borde le rivage de la mer, incommoda quelque tems les assiégeans : on parvint bientôt à les déloger, moyennant quatre petites pièces d'artillerie et quelques bombes. On mit par-tout le feu : cependant Sculembourgh, qui prévoyoit que continuant les attaques de ce côté, l'affaire pourroit traîner en longueur, fit faire un second débarquement d'un autre côté. Deux cents Esclavons, qui prirent d'abord terre, établirent une embuscade près de la forteresse : mille Grecs s'emparèrent des hauteurs qui dominent la place; ils devoient faire feu sur la garnison, dans le cas qu'elle tentât une sortie pour s'opposer au débarquement du reste des troupes. En effet, les Turcs sortirent au-devant de l'ennemi; mais les Esclavons et les Grecs ayant commencé le feu le plus vif, les Turcs se hâtèrent de rentrer : ils revinrent cependant de nouveau à la charge, mais furent également repoussés. Le débarquement entièrement effectué, les Vénitiens s'avancèrent en bon ordre : les

Turcs, qui d'abord firent bonne contenance, prirent bientôt la fuite, et s'enfoncèrent dans l'intérieur des montagnes. Sculembourgh ne les fit point poursuivre, et entra dans la forteresse qu'ils avoient abandonnée : il y trouva une artillerie composée de trente-deux canons de fonte et de six mortiers. Pisani s'empara en même-tems de huit galiotes et vingt-huit chaloupes qui étoient demeurées dans le port.

On répara promptement les fortifications de Prevesa et de Vonizza, d'après les plans du comte Sculembourgh. On mit dans chacun de ces forts un régiment de garnison. Comme on craignoit toujours quelque tentative de la part des Turcs qui s'étoient rassemblés en grand nombre à l'Arta, Pisani laissa pour garder le golfe une division de galères sous les ordres de Foscari. Le général Vénitien auroit bien voulu s'emparer de l'Arta, dont la prise l'auroit rendu entièrement maître du golfe ; mais la saison déjà avancée l'empêcha de rien entreprendre contre cette place, que les Turcs avoient d'ailleurs singulièrement renforcée. Il parvint cependant à mettre les Grecs à contribution, par l'alarme qu'il fit répandre à propos. Cette expédition heureusement terminée, Pisani rentra dans Corfou,

où il reçut l'étole de chevalier, que le sénat lui avoit envoyée.

Sculembourgh ne s'arrêta que peu de tems à Corfou : il se rendit en Dalmatie, où il se joignit au général Emo, contre le pacha d'Albanie.

Sur ces entrefaites, arrivèrent à Corfou les religieux d'un couvent grec, sous l'invocation de I^{T}. S. bâti sur la petite île de Strophades : ils venoient d'être pillés par plusieurs corsaires turcs, lorsque le vent conduisit près de leurs côtes une corvette de la république. Le commandant les embarqua pour les soustraire à de nouveaux malheurs : ils avoient avec eux les reliques de saint Denis, évêque d'Egine. Le corps étoit entier avant l'invasion des infidèles, qui lui coupèrent un bras : ces restes précieux furent ensuite transférés à Zante : j'aurai occasion d'en parler en traitant de cette île.

La paix de Passarowitz, conclue le 21 juillet, termina enfin une guerre pénible pour la république, et toujours alarmante pour Corfou.

La même année fut marquée par un événement bien malheureux. Le 28 octobre, pendant un orage terrible, le tonnerre tomba sur deux magasins à poudre dans la forteresse vieille. L'explosion causa le plus grand désastre : la plupart des maisons furent ren-

versées : les pierres lancées en quantité dans le mandrache, endommagèrent les galères, et tuèrent bien du monde. Le général Pisani, et un grand nombre d'officiers qui, après s'être couverts de gloire, commençoient à goûter les douceurs de la paix, périrent dans cette funeste catastrophe. On compta jusqu'à deux mille personnes tuées, et un nombre infini de blessées : le dommage monta à des sommes très-considérables.

La tranquillité régna dans Corfou jusqu'au moment où le gouvernement, sans crainte, perdant insensiblement son activité, le désordre et les abus s'introduisirent plus que jamais dans l'administration civile, militaire et politique.

La Russie en guerre avec les Turcs, la république demeuroit neutre; l'infidélité, le vil intérêt du général Quirini, qui commandoit alors dans les îles vénitiennes, pensèrent rompre la bonne intelligence qu'elle s'étudioit de conserver avec la Porte. La république étoit obligée, par sa neutralité, de ne donner absolument aucun secours à l'une ou l'autre des puissances belligérantes. Quirini, homme foible, environné de gens qui se flattoient de s'enrichir impunément en le portant à être lui-même le chef des malversations, se laissa séduire par leurs perfides

conseils. Abusant de l'autorité qui lui étoit confiée, il faisoit passer secrètement au général russe toutes les provisions de bouche et de guerre que la république avoit fait amasser dans les magasins de Corfou, tant pour les troupes de terre, que pour la marine. Quelques précautions que prît Quirini ou ses subalternes pour cacher ses opérations, le besoin qu'elles produisirent dans la place, le manque d'agrès, etc. etc. pour les vaisseaux, les dévoilèrent bientôt. Le Turc, assuré que tout étoit passé aux Russes, porta les plaintes les plus amères au sénat, et demanda la satisfaction la plus éclatante. La république se hâta de tranquilliser une puissance amie, et d'arrêter, par la punition la plus sévère, des abus qui pouvoient avoir des suites si funestes. Quirini fut arrêté, et conduit sur un vaisseau de guerre à Venise, où il termina ses jours dans l'obscurité d'un cachot. Ceux de ses subalternes qui avoient eu part à son infidélité, furent poursuivis avec la plus grande rigueur. La plupart furent assez heureux pour prévenir, par la fuite, le sort qu'ils méritoient. Le gibet fut la punition de tous ceux qui tombèrent dans les mains de la justice : le plus coupable s'étoit sauvé ; c'étoit le trésorier : il fut exécuté en effigie. On voit encore au milieu de

l'esplanade une pierre sur laquelle une inscription éternise son crime et sa honte. Cet acte de justice rétablit le bon ordre dans Corfou, mais n'empêcha pas que plusieurs de ses habitans ne cherchassent fortune sous la protection du pavillon russe. Ils furent du nombre des Grecs de ces îles qui commirent les pillages, les cruautés les plus affreuses, sans distinction de nation, dans la dernière invasion de la Morée par les Moscovites.

Cette époque fâcheuse termine la suite des événemens que j'ai cru pouvoir intéresser la curiosité du lecteur.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Livres et Chapitres contenus dans ce Volume.

LIVRE II.

Etat politique de l'île de Corfou sous les Grecs.

LIVRE III.

Etat politique de l'île de Corfou sous les Romains.

LIVRE IV.

Etat politique de l'île de Corfou sous l'empire d'Orient.

est

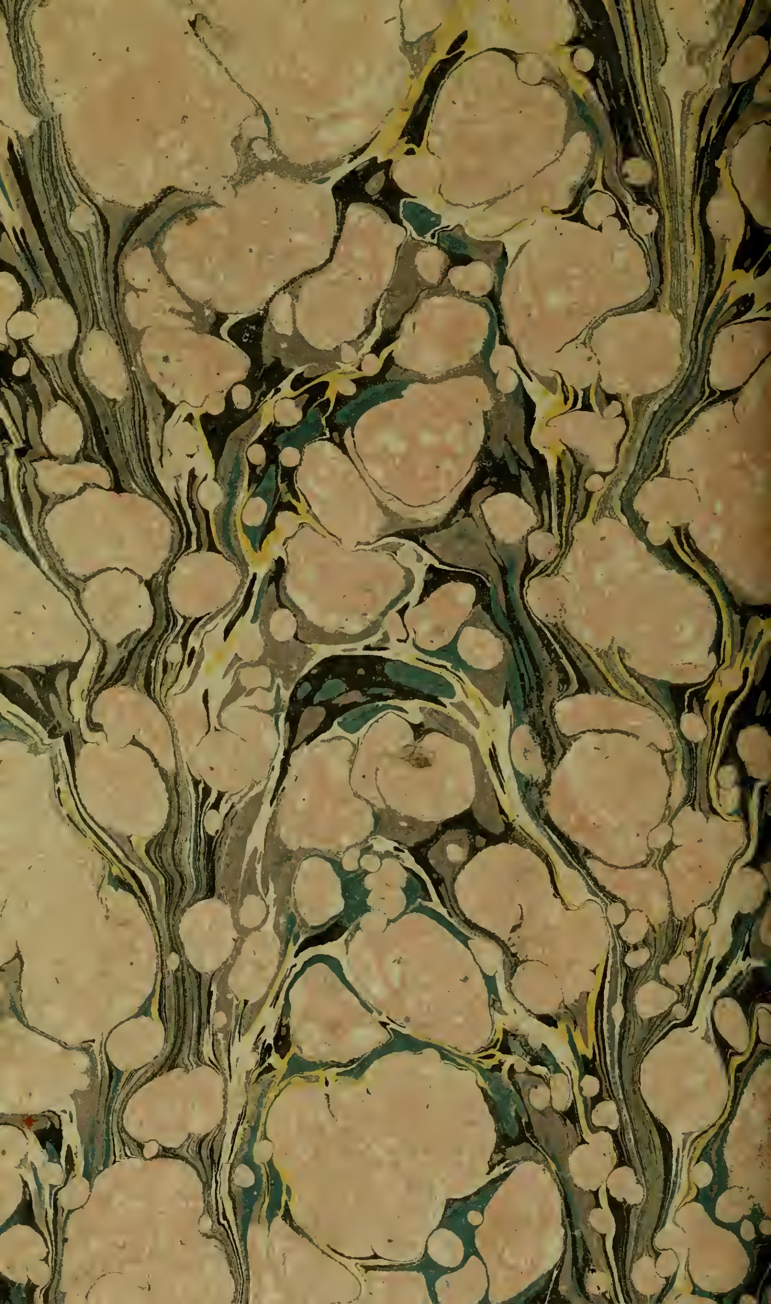
LIVRE V.

Etat politique de l'île de Corfou sous les rois de Naples.

LIVRE VI.

Etat politique de l'île de Corfou sous les Vénitiens.

Fin de la Table des Livres et Chapitres contenus dans le premier Volume.




SPECIAL
86-B
27300
V.1

